



Le Chariot errant

DU MÊME AUTEUR :

L'Eternel Jocrisse.

Petits Croquis. (*Dessin de J.-F. Raffaëlli.*)

Les Bals publics.

Les Cafés-Concerts.

La Seine.

Les Villas de Paris.

Dimanches d'été.

Les Soupeuses. (*Dessin de Georges Bottini.*)

Les Féeries de Paris. (*Dessin de R. Carabin.*)

THÉATRE

(Seul ou en collaboration)

M. Brieux est dans la salle !

Deux heures du matin... quartier Marbeuf. (*Couverture de Géo Dupuis.*)

Hôtel de l'Ouest... chambre 22.

Une nuit de Grenelle. (*Couverture de Géo Dupuis.*)

Sainte-Roulette.

La Corde.

L'Ami de la Justice.

GUSTAVE COQUIOT

Le Chariot errant



PARIS

EDITION DU « *MONDE ILLUSTRÉ* »

13, QUAI VOLTAIRE, 13

1910



I

Histoire de deux clowns et d'une petite écuyère

Histoire de deux clowns et d'une petite écuyère

I

— Eh bien, mes enfants, nous débutons magnifiquement, n'est-ce pas ? Des recettes superbes viennent de réjouir mistress Alice Bateson ! Je vous les dois ! Je me félicite donc de vous avoir réunis tous, ce soir, autour de ma table. Mes garçons, si vous le permettez, je bois à votre santé !

— Hurrah ! hurrah ! pour master Bateson !

— Vive mistress Alice Bateson !

— Vivent vous tous, mes enfants !

C'était un soir de relâche. William Bateson, le directeur-propriétaire du grand cirque anglo-américain, fêtait toute sa troupe à propos de l'anniversaire, toujours scrupuleusement célébré, de la digne mistress Bateson.

Sous la rotonde, autour du patron, un grand diable, sec et vif, qui approchait de la soixantaine, tous les acrobates, tous les garçons d'écurie, en un mot tout le personnel du cirque rendait hommage au succulent repas.

William Bateson présidait. Mistress Alice Bateson, assise en face de lui, disparaissait sous les fleurs. Une large gaîté épanouissait tous les visages. Les fioles de vin circulaient ; les plats se succédaient, et l'on avait plutôt l'idée d'un repas de noce dont Lise Roland, une des jolies filles de la troupe, aurait été l'épousée.

Elle était assise entre William Bateson et Jim O'Connor, le comique. Gaillardement, on la faisait boire. Ses jolis yeux noirs souriaient toujours, déjà comme un peu embués et voilés.

On touchait au milieu du repas. Les propos bondissaient. Ces acrobates, d'ordinaire taciturnes, se libéraient, ce soir-là, joyeusement. Seule, à une autre table, la compagnie des garçons d'écurie buvait et mangeait sans tapage.

William Bateson, dont la gaîté montait toujours, portait toasts sur toasts.

Tommy et Bassick, les deux petits clowns, les

étoiles de la troupe, en prenaient prétexte pour crier à leur tour d'un bout de la table à l'autre; car les deux inséparables s'étaient, pour une fois, séparés, chacun ayant pris à côté de soi une des sœurs Violetta's, de toutes jeunes acrobates qui offraient ingénument des airs de chèvres amusées.

Ovide, le régisseur général, un ancien acteur tombé dans les dessous, calme, ne buvait point. Il se méfiait des vins qui le rendaient, d'habitude, funèbre. Oh ! mais Jim O'Connor, lui, buvait double ! Celui-là, c'était un rude ivrogne, alerte et insatiable ; et l'on pouvait affirmer que si Tommy et Bassick flamboyaient comme les deux petits soleils du cirque, Jim O'Connor, lui, en symbolisait nettement les taches.

Un ivrogne déterminé, certes ! et cependant il convient de dire qu'il « portait la boisson » avec la dignité et le pompeux d'un pape. Quand il avait trop bu, il vous fixait avec des yeux terribles ; mais, tout de suite, on riait de le voir si petit, si maigre, avec son apparence d'homme-oiseau qu'il tenait de son cou interminable, de son menton absent et de ses joues frottées au carmin.

Tommy ne manqua point de le provoquer :

— A ta santé, Jim! cria-t-il, en tendant son verre.

— A ta santé, Tommy!

Et les liquides, allègrement, continuèrent à succéder aux liquides dans l'étroite panse de ce bonhomme de trente-trois ans, déjà plus ridé qu'une vieille pomme de reinette.

Parmi ces acrobates, les uns se révélaient familiers, bavards; les autres, jovials; quelques-uns se montraient si énervés qu'ils ne pouvaient plus « tenir en place »; et ils se mettaient à jongler avec les objets de la table, malgré les apostrophes de leurs voisins.

Et l'on se disputait déjà quand des pièces rôties, ayant des aigrettes sur la tête redressée, apparurent et apaisèrent tous les émois. Tout le monde, d'un grand cri, salua la présentation de ces mets.

Bateson, décidément, soignait sa troupe. Heureux, ravi, il commençait, lui aussi, à transformer son gosier en un lit de torrent après la fonte des neiges.

Dans un coin, Lynham, le « jockey d'Epsom », jeune homme mince, très blond, la figure minutieu-

sement rasée, affectait une tranquillité de jeune fille. Il était très doux, et il formait couple avec l'une des sœurs Franklin, belle fille brune, dont les connaisseurs admiraient les jambes quand elle exécutait son « numéro d'anneaux et de trapèze ».

— Un toast encore pour mistress Bateson ! jeta tout à coup l'écuyer Flanagan.

— Un toast pour mistress Bateson ! reprit l'assemblée en chœur.

— Un toast pour moi ! lança à son tour Tommy.

Et l'on porta, après celui de mistress Bateson, le toast que le petit clown demandait pour lui-même. Du reste, n'était-il pas, avec son ami Bassick, un autre gamin comme lui, le boute-en-train de cette fête ?

Tous les regardaient avec des yeux amusés. Ovide trouvait cette soirée triomphale. Il digérait, tendrement.

Reconnaissant, il voulut à un moment se lever, pour dire quelques mots. Il sentit qu'il n'était pas encore prêt ; il se rassit.

Aussi bien, on devait attendre le dessert.

Il arriva, comme une apothéose.

Toute la troupe, d'un seul geste, se leva et ouvrit un ban quand les pièces montées, les pâtisseries, les fruits de saison défilèrent.

Puis on éclata de rire.

Une surprise de Jim O'Connor.

N'avait-il pas dressé les chiens qu'il présentait au public à apporter des boîtes de cigares et des corbeilles de fleurs ? Et voilà que, debout sur leurs pattes de derrière, ils entraient, graves, intelligents, très attentionnés, avec des mines soudain faraudes, avec des airs tout à coup très prudents ! Et ils avaient des costumes ! et c'était une procession de masques, une vraie descente de la Courtille !

On les ovationna.

Lorsque le café fut pris, on sentit le besoin de se dégourdir les jambes. Quelques-uns allaient donc se lever de table, quand Ovide, majestueux, solennel, fit un geste.

On se rassit.

Le vieux cabot, mis au point par le vin, parla.

Il adressa à mistress Alice Bateson un compliment impétueux. Comme Ovide s'exprimait trop vite, personne à peu près ne comprit son jargon;

mais tous devinèrent que le régisseur devait être singulièrement éloquent, tellement il criait !

Il termina en jetant à toute la table émerveillée le nom de mistress Alice Bateson; et cela déchaîna le tumulte.

Tout étant réglé, Oscar Pepetta, le chef d'orchestre, l'apaisa en donnant le signal à ses musiciens.

L'assistance, électrisée, frémit. Mais le moyen, maintenant, de se tenir tranquilles ?

Déjà Tommy valsait avec sa voisine; déjà Bassick avait pris le bras de mistress Flanagan, courte femme aux lèvres pincées, au regard aigu, qu'il emmenait dans une danse vive.

Le bal fut, en une seconde, improvisé. Ovide, lui-même, offrit la danse à mistress Alice Bateson. Elle l'accepta. Ils partirent.

Autour d'eux, toutes les danses se nouèrent. Comme il n'y avait pas assez de femmes, les hommes dansaient entre eux ; et quelques-uns battaient sur le parquet des gigues d'un tel mouvement qu'il brûlait la mesure !

D'autres, Bateson, Jim O'Connor et l'écuyer Josef Renz, s'extasiaient près d'un brûlot de

punch. La bonne odeur du rhum leur dilatait les narines, les remplissait de joie.

N'y tenant plus, Bateson entonna un chant patriotique, et Jim O'Connor le scanda. Puis tous trois, Josef Renz s'en mêlant, ils reprirent, formidablement, les couplets.

Ovide, épuisé, avait reconduit mistress Bateson à sa place. Le bal continuait; mais Tommy et Bassick menaient maintenant une danse si gaie que l'on s'arrêta bientôt pour les admirer.

C'était une danse comique et rapide. Des mouvements prestes de bras, des repliements électriques de jambes, si vifs qu'on ne les distinguait plus. Alors les musiciens, ne pouvant plus suivre la mesure, rugissaient, tapaient sur les caisses, heurtaient sans cesse les cymbales.

Autour des danseurs, les acrobates, tous les garçons d'écurie formaient le cercle. On accompagnait cette danse; on hurlait des refrains.

Puis on se porta des défis et l'on marcha sur les mains. Surexcités, les acrobates donnaient cours aux manifestations de leur vie professionnelle. Miss Halsey, un peu ivre, voulait faire ses exercices sur la corde; le trio Madden essaya vaine-

ment d'exécuter ses équilibres de force. Plus sages, beaucoup de garçons d'écurie ronflaient; et on pouvait voir Ovide qui offrait, un peu fou, des fleurs à mistress Bateson.

Puis, tout, peu à peu, se calma. Les Violetta's avaient été emmenées par leur mère; les Flanagan s'étaient retirés; aussi Lise Roland et le jockey Lynham. Tommy et Bassick ne dansaient plus; mais ils continuaient à chanter des couplets dont les mots retombaient, rebondissaient comme des balles.

Ce fut un cri général :

Bateson avait royalement traité sa troupe, toute sa troupe.

Pourtant, un des Madden remarqua :

— Tiens, on n'a pas vu Babylas !

— Bah ! quelle importance ! répondit quelqu'un.

Un moment après, dans la pleine nuit, on n'entendit plus que la plainte très douce d'une toute petite voix.

C'était Babylas qui chantait, à son tour.

II

Qu'est-ce que c'était que Babylas ?

Un nain.

On l'avait trouvé, un matin, dans le cirque, sous une bâche. A force de crier, de supplier, il s'était fait enrégimenter chez Bateson.

Interrogé, il avait bégayé de l'allemand et de l'anglais. Il lui était impossible de parler comme tout le monde, parce que sa langue, elle aussi, était trop courte.

Bateson, doucement, l'avait questionné :

— Que sais-tu faire, mon garçon ?... Rien !... eh bien, tu seras une contrefaçon de clown, tiens ! Un pauvre clown qui peut tout juste marcher sur

ses mains et exécuter de temps en temps un petit saut périlleux !

Ce Babylas ! Il se singularisait par une tête énorme, des bras trop longs et des jambes torses. Il tenait du porc et du basset. C'était une laide chose humaine, un déchet déconcertant, un ridicule hochet bâti à la diable par la Nature. Il se montra si pitoyable, si résigné, que tout le monde lui fit des farces.

On l'envoyait chercher du rosbeef pour les deux éléphants Tobby et Sahib ; il devait rapporter la corde à virer le vent. Il paraissait toujours humble, craintif, peureusement caché sous ses grosses mains.

Il fit, au cirque, son entrée avec d'autres clowns, et il les singea, ce qui égaya. On le vit disparaître dans le tapis, enlevé au trapèze ou couché dans le filet protecteur. Puis il reparaissait avec sa grosse et lourde tête comme toute soufflée.

Tous croyaient bien qu'un tel gnome ne possédait ni un cœur ni un cerveau, et qu'il était né comme ça, sans parents, un soir de lune !

On ne faisait pas de mal à Babylas, certes ! mais personne ne l'aimait, personne ne s'inquié-

tait de cette caboche, qui paraissait pleine de son et dont les gros yeux à fleur de peau vous regardaient comme sans voir, comme sans comprendre.

Et pourtant, il voyait, Babylas; il comprenait qu'il n'était pas aimé; qu'il comptait bien moins que les chiens savants de la troupe, pas autant que le dernier bourriquot du cirque !

Lui, on ne le flattait même pas de la main quand il avait terminé ses pauvres tours; et, cependant, chaque soir, comme il tâchait de mieux se distinguer et de dépasser les courtes leçons qu'on lui avait apprises !

On lui donna un jour un singe pour travailler avec lui. Mais l'animal se montra malicieux et méchant comme un homme.

Babylas dut renoncer à le présenter en public, tellement il fut égratigné, griffé.

Alors il resta seul, bien seul, cachant sa peine avec d'autant plus de facilité que personne au monde ne pouvait supposer, vraiment, qu'il était capable de souffrir !

III

On est en pleine route, à présent.

On a déjà donné des représentations dans l'Auvergne et dans le Languedoc quand, sous un soleil de mai qui reste intensément bleu, d'un bleu de satin uniforme, soyeux et doux, sur lequel ne se promène point le plus léger nuage, la ville d'Orange apparaît.

On tombe en pleine foire patronale. Cela satisfait Bateson. Le soir, avant la représentation, il harangue sa troupe.

Il l'exhorte à se montrer « digne de sa haute renommée ». Mais il est, d'avance, radieux : il vient de regarder Tommy et Bassick.

Rien, quand ils le veulent, ces enthousiastes

gamins, n'existe plus devant leur extraordinaire fantaisie comique.

La vive amitié qui les unit leur fait imaginer d'inouïes bouffonneries pour le succès de l'un ou de l'autre.

Le « sérieux » du saut, ils ont trouvé le moyen de le changer en une chose éperdue, follement réjouissante, unique par la façon de placer les jambes ou la tête, pendant le temps qu'ils tourbillonnent; et l'éclat, le mordant du son, le timbre aigu de leur voix perçante, sifflante, comme il secoue les spectateurs, comme il les électrise !

Puis, quelle diversité funèbre parfois ! Quelle angoissante série de gestes tout à coup apeurés ! Quel émoi d'un corps frissonnant et lâche, et qui ne songe qu'à détaler !

Quel étonnement quand ils se donnent tout entiers tous deux, cabriolant fantastiquement, improvisant des répliques drôles, faisant du rire avec un rien, avec un mot acéré, bref et vif !

Ce soir-là, tandis que, triomphants, ils remontaient vers leur roulotte commune, ils croisèrent une écuyère, très jeune et très jolie, que Bateson

venait d'enlever au cirque Bengy, en liquidation à Orange.

Ils la dévisagèrent, ils lui sourirent tous deux; et elle leur rendit leur sourire, parce qu'ils avaient un visage drolatique sous le blanc épais et des sourcils très accusés en accent circonflexe.

IV

A Nice, Bateson fit débuter la petite écuyère du cirque Bengy, qu'il avait mise tout de suite sous la direction de Josef Renz, le plus fameux écuyer de sa troupe.

La « gamine », ainsi qu'il l'appelait, « pouvait déjà faire quelque chose ! »

Une fillette, d'ailleurs, extrêmement souple et ardente, née à Naples d'un batteur d'estrade et d'une fleuriste de Capri.

Elle s'appelait Dinah Monti ; et Bateson, trouvant le nom plaisant, le lui laissa. Seulement, au programme, on avait ajouté « Miss » devant le nom ; car, enfin, le cirque était, n'est-ce pas ? anglo-américain.

Les seize ans de Dinah constituaient une fleur gracieuse de la vie.

Longue, mince, d'une sveltesse toute fragile, Dinah présentait un torse petit et une tête mignonne, presque « mangée » par les yeux et par le lourd casque des cheveux.

Elle s'offrait, expressive et enjouée.

Elle ne put bientôt se retenir de faire mille farces aux clowns; et comme elle parlait l'anglais et l'allemand, les répliques ne lui manquaient pas.

Elle valait mieux que ses pareilles.

Elle ne se contenta point, en effet, de voltiger sur le large panneau d'un cheval gras. Sauter par-dessus des rubans ou à la corde ne lui parut pas suffisant. Elle étudia des sauts masculins et des vraies figures de voltige.

D'ordinaire, les clowns qui se tiennent derrière l'écuyer armé de la chambrière, sont des pitres inférieurs qui doivent occuper pour le public les courts repos que prend la « voltigeuse », retombée assise sur la croupe du cheval.

Un soir, Tommy dit à Bassick :

— Elle est bien jolie, miss Dinah ! Si tu voulais, Bassick, je te ferais une proposition ?

— Laquelle ?

— Eh bien, voilà !... oh ! mais ne te fâche pas si la chose ne te plaît pas ?

— Allons, parle !

— Eh bien, nous ferions avant notre « entrée » à nous, une petite « entrée » avec Dinah ! Pour le plaisir de la voir sauter, voltiger sur son cheval ! Qu'en penses-tu, Bassick ?

— All right !

— Well !

Et c'est ainsi que Dinah Monti eut, le lendemain, la joie et la gloire d'avoir auprès d'elle les deux étoiles du cirque.

Bateson en rayonnait.

Le vieux renard, décidément, avait eu le nez fin en engageant la petite Italienne.

Elle serait bientôt une écuyère célèbre.

N'avait-elle pas le Don et la Grâce ?

V

Ce joli miracle se réalisa vite.

Sans le vouloir, sans le chercher, rien que par son charme, par ses airs étonnés, par l'extrême espièglerie de tout son corps, elle devint un éclair de joie.

Elle séduisait dès qu'elle apparaissait bondissante en piste, envoyant des baisers au public, puis voltigeant jusqu'au cheval qui l'attendait, immobile, sous les flons-flons pressés de l'orchestre.

Toute souriante, elle tenait gentiment une légère cravache ; et sa tête avait l'air de chanceler sous le poids de la lourde fleur qui rehaussait ses cheveux.

La renommée de Dinah s'étendit, conquit, par les journaux, des villes.

Tommy et Bassick lui préparaient son entrée chaque fois, maintenant. Bateson n'en croyait pas ses yeux. On l'aurait tué plutôt que de lui faire dire qu'un jour ses deux favoris « travailleraient » avec Dinah.

Eux, pour corser encore leur entrée, ils imaginèrent des rôles d'amoureux repoussés, bernés, battus ; — et ils exprimaient tour à tour leur chagrin avec les mines les plus comiques du monde.

Dinah, alors, souriait, envoyant exprès des baisers à la foule ; mais, quand le cheval s'arrêtait net sur un trémolo à l'orchestre, elle remerciait aussi d'un rire affectueusement tendre les petits clowns qui aidaient à son succès.

Ce que voyant, tous deux, sur des pirouettes folles, en se pourchassant, comme des rivaux qui se menacent, quittaient, contents, la piste.

Les soirées du cirque Bateson posaient par là des énigmes à bien des spectateurs qui se demandaient comment l'incendie des yeux de Dinah Monti n'atteignait pas les clowns Tommy et Bas-

ick qui, pourtant, tous les soirs, jouaient si près l'elle.

Mais, eux, ils s'aimaient trop; ils ne songeaient oint qu'il pût y avoir quelque chose de plus fort ue l'amitié qu'ils ressentaient l'un pour l'autre.

VI

Quand Tommy et Bassick étaient sur piste avec Dinah, Tommy lui demandait, de sa voix pointue :

— Vous qui sautez si bien, Ma-de-moi-selle, voulez-vous sauter dans mon cœur ?

Elle répondait, câline :

— Je veux bien, monsieur Clown !

Tommy répliquait :

— Well ! Sautez, ma-de-moi-selle !... Non ! c'est moâ qui vais sauter dans votre cœur !

Et le clown, par un preste saut périlleux, retombait aux pieds de l'écuyère, assise, la courte jupe bouffante, sur la croupe du cheval.

Le saut était beau : on applaudissait ; et le che-

val repartait ensuite de son galop pesant; tandis que Dinah se remettait debout sur la croupe, avec son perpétuel sourire et toujours tenant mignonnement sa petite cravache.

Quand Tommy avait joué ainsi avec Dinah, c'était au tour de Bassick à la divertir.

Il s'en acquittait en singeant les plaisirs d'un amoureux élu; et, soudain, il exprimait une furibonde joie qui l'entraînait, cabriolant et roulant comme une boule autour de la piste, — pour terminer le tout par une détente formidable, par un saut unique, en élan, par-dessus le groupe des hommes d'équipe massés à l'entrée de la piste.

Le cirque, comme on pense, jasait déjà sur ces faits et gestes des deux clowns.

Les uns pensaient que c'était là un simple divertissement de leur part; les autres jugeaient la chose plus grave.

— Tommy et Bassick sont bien trop gamins pour prendre quoi que ce soit au sérieux! disait Flanagan.

Un des Madden répliquait :

— Allons donc! ils ne joueraient pas comme ça

avec Dinah, s'ils n'en étaient pas déjà amoureux !

On interrogea alors Ovide, le régisseur général. Sentencieusement, il déclara :

— Taisez-vous, tous !... Des gamins !... oui, celui qui a dit ça a raison ! L'amour, je vous l'affirme, ça ne vient pas ainsi, ça éclate, ça renverse tout !

On s'inclina, tellement il avait parlé avec force.

Satisfait, il conclut :

— L'amour, c'est une sorte de cataclysme, un bolide monstrueux ! Autrement, ce n'est pas de l'amour !... et puis, je vous le dis, ils sont trop gamins tous les trois, elle et eux !

En attendant, Tommy et Bassick eurent encore l'idée, pour terminer le spectacle, d'une pantomime dans laquelle Dinah jouerait le principal rôle.

Et cette pantomime, ce fut toute une affaire à la présenter. Dès les premiers mots, Bateson refusa :

— En voilà un idée ! dit-il. Mais tu sais bien, Tommy, et toi aussi, Bassick, que je me suis toujours passé d'une telle attraction !

— Justement, patron ! Il faut changer d'avis, dit Tommy.

— Jamais, tu entends, garçon !

— Cependant, moi, ça me plaît ! intervint Bassick.

— Voilà ! voilà ! cria Bateson. Les voilà tous deux avec leur mauvaise idée !

— Mais, patron !... dit Tommy.

— Enfin, Tommy, dis-moi pourquoi tu as songé à une pantomime ! Ça ne t'est pas venu comme ça, sans raison ?

— En effet !

— Et je devine, tiens, que c'est encore pour faire briller Dinah que tu me proposes une telle affaire ! Alors, tu trouves qu'elle ne luit pas assez, ta petite étoile ? Bientôt, il n'y en aura plus que pour Dinah, ici !

— Enfin, patron !...

— Eh bien ! tiens, monte-la, ta damnée pantomime, et laisse-moi en repos, par exemple, ensuite! Ne me demande rien, débrouille-toi, tout seul, tu entends, garçon !

— Oui, moi tout seul avec Bassick !

Et c'est ainsi que « s'accrocha » la pantomime

que les deux clowns rêvaient, en effet, pour Dinah.

Ce fut, du reste, tout de suite, dans leur esprit, une pantomime qui serait réduite aux plus stricts accessoires, et jouable sans décors — comme on les joue au cirque — avec, seulement, des paravents représentant une maison, une entrée de forêt, une grotte.

Tommy et Bassick conduisirent toutes les répétitions. Une grande partie de la troupe y figurait.

Comme « argument », c'était l'histoire d'une petite princesse (Dinah Monti), poursuivie par les ennemis de son père, un seigneur pusillanime. Après bien des aventures, la princesse échappait à ses ennemis, et elle épousait le Prince Charmant (Tommy), accouru sur un dragon, horrifiquement endenté et encrêté.

Au moins, les répétitions révélèrent ceci : c'est que Tommy et Bassick n'aimaient point d'amour la petite écuyère ; qu'ils avaient uniquement, ainsi que tout le monde, été séduits par sa grâce.

Les uns et les autres, opinant du chef, déclarèrent que c'était même probant, parce que lorsqu'on aime d'amour, on ne joue pas délibérément — avec des mines, des gestes et des sauts aussi gais !

Et, aux représentations, cela apparut encore plus lumineusement.

Ovide avait donc, une fois de plus, raison : Dinah, Tommy et Bassick étaient des gamins !

Des amoureux de la Lune, peut-être, mais voilà tout !

VII

— Vous savez, le grand cirque Bateson, on dit qu'il est dans nos environs !

— Je l'ai vu, il y a deux ans ! Bien sûr que s'il repasse par ici, j'entrerai sous sa rotonde !

Tels étaient les propos que les uns et les autres tenaient, tandis que le cirque rôdait, ravi de la gaîté du Midi de la France, s'attardant au hasard de l'accueil, flânant sur les routes blanches, au long des arbres gris de poussière, sous le soleil depuis tant de jours implacablement bleu.

On écuma ainsi Saint-Laurent, Cagnes, Biot, Antibes, en excursionnant jusqu'au cap Cros.

A Cannes, mistress Alice Bateson nota une

recette fastueuse : tous les pêcheurs de la Bocca, des îles de Lérins, du Golfe Juan étaient accourus au spectacle.

On fila ensuite sur Agay, Boulouris et Saint-Raphaël.

Toulon, surtout, bien à l'avance, troublait Bateson. Toulon, la ville bénie, où il avait réalisé, l'année précédente, des recettes mémorables, parce qu'il était tombé au moment de l'arrivée de l'escadre, quand les matelots se ruent par la ville, après des mois de voyage en mer.

Aussi bousculait-il un peu la tournée ! On brûla les Arcs, Vidauban, le Cannet, Gonfaron, Puget-Ville, Cuers, et la Pauline.

On montait la rotonde en cinq secs; on jouait « avec le dos de la cuillère », comme répétait Ovide; et, vite, on repartait, les accessoires empilés dans les malles, au bonheur des belles nuits qui, heureusement, duraient, toutes flambantes d'étoiles, toutes illuminées, au-dessus des pins et des chênes-lièges.

Cette suite de paysages colorés, ces palmiers, ces rochers de porphyre, cet ensemble de rades plaisantes, avec des barquettes telles que des

mouettes au repos; ces décors comme truqués; tout le factice et tout l'apprêté que sont les paysages du Midi; — tout cela ravissait la troupe; et Ovide, exprimant le sentiment général, apostropha carrément le soleil : « le premier de nos metteurs en scène ! »

Le cirque arrivé à Toulon, Bateson en avait tant conté à sa troupe, touchant la ville, qu'il ne put l'empêcher de voguer par les rues; de gagner tout de suite les quais où, devant la mer, somnolent les magasins multicolores, les maisons jaunes à terrasses, jetés en rang serré au pied de l'écran des montagnes.

Par groupes, les « saltimbanques » s'arrêtaient devant les cafés si joliment vieillots, parés d'imprévues enseignes; et ils s'égayaient de tous les brimborions qui, au bord des boutiques, tentent et happent les matelots.

Ils goûtaient le parfum de vieux fruit que possède Toulon; et les petites places, ornées d'arbres et de fontaines, où des diligences attendent encore devant des auberges à balcons, les ravissaient.

Les perroquets des îles, à la porte des cabarets, prennent bien le temps de causer. Alors les Toulon-

nais considéraient curieusement la troupe en promenade du cirque, la troupe annoncée par les affiches.

Le Midi est jovial.

Il s'amusait des clowns que l'on devinait à des clignements d'yeux significatifs, et il leur jetait des mots de bienvenue et de bon souhait.

Tout, au reste, est si familier, si pittoresque en ce Toulon heureux, depuis les maisons jaunes, roses, bleues, maisons fanées, fardées, jusqu'aux vieux bateaux, jusqu'aux anciennes rues qui gardent encore leurs portes et leurs baies bardées de fer.

VIII

Cette nuit-là, accoudé sur la terrasse de sa chambre d'hôtel, devant la rade, Tommy semblait très absorbé à regarder la clarté lunaire, qui allongeait des pans d'ombre autour des cuirassés et des croiseurs de l'escadre endormie.

Toute la ville était tranquille. Parfois, seulement, on entendait quelques cris, venus sans doute d'un cabaret; puis tout retombait au silence.

Bassick aussi avait pris une chambre dans cet hôtel, pour se reposer de sa roulotte. Il s'approcha de Tommy. Peut-être s'était-il endormi dans la douceur de cette nuit merveilleuse !

Il le toucha à l'épaule :

— Eh bien, Tommy ?

Tommy sursauta, comme quelqu'un qui se réveille d'un songe. Il dit :

— Quelle belle nuit ! hein, Bassick ?

— Oui, une belle nuit ! répondit Bassick, joyeusement. Mais cela emporte trop au diable l'imagination ! Je suis sûr que tu pensais comme moi à toutes les choses qu'il y a par delà cette Méditerranée ! tu sais, tout ce qu'on voit dans les livres illustrés : les cases en bambou, les négresses avec des verroteries, et puis des tas de bateaux, des singes !...

— Il y a des nuits bien plus belles que les jours, Bassick !

— En attendant, il faut te coucher, Tommy ! Demain, il y a deux représentations à donner. Tu seras joli garçon si tu restes tout le temps sur ce balcon !

— Laisse-moi regarder encore ! Tu ne peux pas savoir, Bassick, combien cela me fait plaisir ! J'ai le temps de dormir, va !

— Pourtant, Tommy, moi, je trouve que le patron nous fait voir assez de nuits blanches ! Si tu trouves, toi, que l'on ne voyage pas assez !

— Ecoute, Bassick !... et Tommy fixait le firmament. Je n'ai encore jamais rien vu comme du haut de cette terrasse ! Regarde !... C'est angoissant là-bas, ces masses pesantes des cuirassés ! Et la lune ! Est-elle exquisement bleuâtre ?... et toutes ces écailles lumineuses qui naissent et disparaissent, sans fin, dans la rade ?

— Well ! grommela Bassick. Tu ne vas pourtant pas les regarder jusqu'au matin ?

— Si !

— Alors, tu es fou, Tommy ?

— Non, Bassick. Je suis heureux, simplement.

— Tu es bête, tiens, Tommy !

— Non ! Je serais bête, oui, si je me couchais, n'ayant pas envie de dormir. Je veux rester là, comprends-tu ?

— Non ! non ! Et Bassick s'emporta. Je sais, moi, que tu as besoin de repos. On se fatigue assez au cirque. Qu'est-ce que tu vaudras demain si tu restes là, comme un maniaque, assis sur cette chaise ?

— Pourtant, Bassick, c'est ce que je veux faire !

— Ah ! ça, est-ce que tu t'es engagé à me désobéir ?

— Oui, fit Tommy, en riant.

Bassick répliqua, vivement :

— Eh bien, veux-tu que je te dise : c'est un prétexte, une histoire inventée, ce désir de contempler une nuit comme tu en as vu bien d'autres !

— Je t'assure !...

— Si ! si ! reprit Bassick. La vérité, mon petit, la voici : c'est que tu as quelque chose qui t'inquiète en ce moment, et que tu veux me cacher ! Eh bien, je veux savoir, moi, tu entends !

— Oh ! Bassick ! protesta Tommy.

— Tu vas tout m'avouer ! J'écoute !

— Mais il n'y a rien !

Alors Bassick, tout à coup, prit Tommy par les épaules, et il le regarda, fixement :

— Ne mens pas ! Tu as du chagrin, toi ?

— En voilà une idée !

— Si ! je le sais ! dit Bassick. Tu as du chagrin, et c'est la première fois que tu me fais cette grosse peine de ne pas me conter ton chagrin ! N'avons-nous donc pas décidé, Tommy, que l'on se confesserait tout, comme si on était deux bons frères ? Et tu sais bien que nous sommes deux bons frères ! Alors, pourquoi ne veux-tu pas me dire ?

— Mais quoi ?... Oui, je suis un peu triste... !

— Ah ! tu vois bien !

— Mais, Bassick, j'ai le droit d'être triste, je ne suis pas devant le public !

— Bien ! mais tu dois me dire !...

— Je ne sais pas moi-même la cause de ma tristesse !

— Eh bien, je vais te la dire, moi, la cause, Tommy ! C'est toujours la même histoire !

Du quai montait un chant très doux, une romance d'amour.

La nuit était devenue encore plus blanche, plus épanouie dans sa douceur.

Un feu de projecteur se posait partout, sur la rade, à intervalles réguliers.

Bassick dit, lentement :

— Oui, toujours la même histoire ! Tiens, écoute ce chant qui vient de la rue ! C'est ton histoire, Tommy : tu es amoureux !

— Moi !

— Oui, Tommy, et c'est ce que tu ne voulais pas me dire, à moi, ton aîné ! Tu viens de me causer un gros chagrin !

— Bassick, je t'en prie, pardonne-moi !

— Je devine même, Tommy, je sais, je connais celle que tu aimes !... Oh ! c'était fatal ! Du jour qu'elle est entrée au cirque !

Tommy jeta, comme un cri :

— Dinah !

— Oui, Dinah !... Et Bassick se mit à rire. Ah ! c'est vrai, cette petite a un visage singulièrement expressif, un joli visage de poupée !... Avec quelle joie, Tommy, tu viens de crier son nom ! Comme il est pour toi charmant et doux !

— Oh ! Bassick !

— Mais, ne t'en défends pas, Tommy ! Tu n'aurais pu, d'ailleurs, me le cacher longtemps, cet amour !... Ah ! cette Dinah n'a pas eu de peine à t'amarrer à ses longues tresses brunes !

Tommy était suprêmement heureux. Il se disait qu'il valait mieux que Bassick connût cet amour ; son Bassick qu'il aimait tant aussi ! son Bassick qui pourrait, au besoin, le consoler, lui donner de l'espoir !

Bassick continuait :

— Et ça s'est fait comme ça, hein, Tommy ? à force de la regarder, cette petite ! à force de jouer ensemble !... Ah ! nous avions bien besoin de jeter

cette Dinah sur nos bras !... Mais... il est difficile, je le sais, de... résister à cette gamine, à cette... voix si... caressante !

Ces derniers mots, pourquoi Bassick les avait-il prononcés avec un léger tremblement dans la voix ?

Le silence si absolu, l'heure si douce, ce frémissement fut perceptible.

Tommy, malgré son bonheur, le ressentit avec une vive commotion. Il demanda, soudainement, la voix blanche, altérée :

— Mais..., Bassick..., écoute-moi : est-ce que je ne t'ai pas... fait de la peine... en te disant ?...

Bassick frissonna :

— Es-tu fou ?

— Pardonne-moi, Bassick ! Il m'avait semblé !...

— Quoi ?

— Oh !... je peux bien te le dire, va !... Il m'avait paru que ta voix était devenue un peu... sourde, tout d'un coup !... oh ! rien, tu sais !... mais, j'ai senti cela, profondément !... oui, très profondément !

— Mais non, Tommy ! Et Bassick essayait de plaisanter. Tu t'es trompé, voilà tout !... Seule-

ment, peut-être que d'évoquer cette gamine dans cette nuit si... énervante : peut-être que cela m'a... causé une... petite émotion d'apprendre que tu l'aimais !... mais c'est de la joie, certainement, de la joie surtout que j'ai ressentie ! Ce n'est rien que cela !

Cette fois, Bassick, malgré toute sa volonté, n'avait pu s'empêcher de dire cela d'une voix lente, comme défaillante.

Tommy en notait trop, depuis un instant, toutes les nuances pour ne pas éprouver une douloureuse angoisse... Ainsi, c'était cela : Bassick l'aimait aussi, elle ! Il venait de se trahir, indirectement, mais avec quelle ardente passion contenue !

Les deux clowns restèrent longtemps silencieux.

L'aube se levait.

Toute la rade, avec ses croiseurs, avec ses vieux pontons, ses barques et ses désuètes constructions, se construisait maintenant comme un paysage plus massif, comme une chose formidable dont l'aspect pesait sur leur double aveu.

Tommy, enfin, parla :

— Ecoute, Bassick ! Ce n'est la faute de personne, ce qui survient. Cela devait arriver !... Mais

si tu veux faire comme je viens de le penser, il faut défendre de toute notre volonté notre amitié ! Il faut — et il dit cela gravement — il faut la fortifier du sacrifice que nous allons nous jurer, si tu le veux : ne jamais rien lui dire de notre amour à Elle !... jamais !... Tu entends !... Toi, Bassick, en as-tu le courage ?

Bassick ne répondit pas.

Tommy reprit :

— En as-tu le courage ?... Si c'est au-dessus de tes forces, dis-le-moi ! Je te quitterai tout de suite, tu seras libre !

Alors Bassick dit, gravement :

— J'en aurai le courage !

IX

De ce jour, on s'aperçut, au cirque, que les clowns Tommy et Bassick ne se quittaient pas, et que, plus que jamais, dans leurs exercices, il y avait comme un ardent désir de s'encourager, de se protéger l'un l'autre.

Quant à eux-mêmes, ils jouaient avec Dinah si allègrement, l'air si indifférent, que leur double aveu resterait bien, pour tous, ils n'en doutaient pas, un hermétique secret. Personne ne le connaîtrait jamais; ni Dinah, ni quelqu'un de la troupe.

Dinah, surtout. Elle apparaissait toujours si espiègle, si poupée, qu'elle semblait bien être à mille lieues des petits clowns, même lorsqu'elle

« travaillait » avec eux; — à mille lieues, certes, dès qu'on considérait attentivement ses yeux distraits, sa bouche dédaigneuse.

Sûrs d'eux-mêmes, sûrs du serment qu'ils avaient échangé, Tommy et Bassick pouvaient donc prendre tout plaisir à lui assurer un joli triomphe.

Elle serait pour eux comme une petite fée redoutable qu'on doit adorer de loin; et ils lui offriraient, en prodigues, toute leur drôlerie ingénieuse.

Jamais, du reste, les deux petits clowns ne furent plus brillants qu'à ce moment; jamais ils ne lancèrent plus de sauts, plus de boutades imprévues, plus de répliques joyeuses, avec une telle voix mordante, aiguë, qu'elle allait fouailler, jusqu'en haut des gradins, les spectateurs les plus impassibles.

Bateson s'enthousiasmait de plus en plus pour ses deux clowns favoris. Sans doute, déjà, maintes fois, comme un simple spectateur, il avait admiré et applaudi les prouesses de Tommy et de Bassick; mais une verve si étonnante, un entrain si merveilleux l'ahurissaient.

Il devinait, à la fin, qu'ils prenaient bien du goût à jouer avec la petite écuyère ; car rien ne les obligeait à venir toujours dans la piste quand elle y était. C'est la tâche, cela, des clowns inférieurs.

Il s'en ouvrit à Ovide, son fidèle Achate :

— Tenez, master Ovide, on ne m'ôtera pas de la tête que Tommy et Bassick ont une vive amitié pour ma petite écuyère ! Et vous, qu'en pensez-vous ?

— Assurément, master Bateson ! Mais je ne crois pas, répliqua Ovide, qu'il y ait là l'indice d'un sentiment plus fort !

— Oui, master Ovide, c'est aussi mon avis !

— Allez, master Bateson, si c'était de l'amour, de l'amour vrai, je le verrais bien ! Je suis un vieux malin qu'on ne trompe pas !

— D'ailleurs, master Ovide, reprit Bateson, je ne me soucie pas de tout cela ! Je suis trop heureux d'avoir en Tommy et en Bassick d'étonnants garçons ! Je parcourrais bien toute l'Angleterre que je ne retrouverais pas pareils diables ! Depuis feu Asworth, qui fut le clown favori de notre auguste reine Victoria, jamais, croyez-moi, master Ovide,

je n'ai vu de tels ressorts, de telles balles élastiques, de tels drôles de petits bonshommes !

— Master Bateson, vous avez raison ! opina Ovide, convaincu.

X

L'histoire d'un cirque en tournée ne se complique pas de faits sensationnels; c'est une petite histoire au jour le jour que l'on écrit en rassemblant des notes prises d'après les êtres et les bêtes; et celles-ci, dans les mœurs du cirque, comptent assurément autant que ceux-là !

Bateson avait deux vigies : ses éléphants.

Depuis quelques jours, le petit Tobby semblait mal à l'aise, ne plus balancer aussi allègrement sa trompe, ni parader de ses belles oreilles, larges comme des palmes.

Un vétérinaire, aussitôt mandé, s'était tenu sur une prudente réserve, et il avait enfin ordonné une drogue qui resta sans effet.

Tout le cirque chérissait Tobby.

Bien qu'il fût le plus petit des deux éléphants dont s'enorgueillissait Bateson, c'était toujours Tobby qui allait de l'avant, semblant indiquer la route à l'autre; et il était comique avec son aspect de vieille pierre grise et rousse.

Du poil usé, ébouriffé, s'accrochait comme de l'herbe desséchée sur son garrot et sur ses fesses. Toute sa peau, ainsi qu'un cuir très ancien, était gercée, craquelée. Ses yeux, tout petits, clignotaient, malicieusement : c'étaient des yeux de brave et pesant philosophe qui ne s'aperçoit guère des cailloux de la route; et pourtant, comme ses pareils, Tobby avait l'air de chanceler toujours sur ses pattes, constituées, semblait-il, sans muscles et sans os.

Savait-il que les éléphants peuvent vivre cent cinquante ans, et que lui, Tobby, il n'en avait que vingt-deux ? On l'eût assuré, tellement il ménageait peu sa force quand une roulotte s'arrêtait dans une ornière ou dans une côte; il appuyait alors son front contre la voiture, et il poussait de tout son courage, comme s'il avait été convaincu qu'il pouvait bien le dépenser, qu'il serait encore,

même après Sahib, le dernier survivant de la troupe, et que lui, Tobby, tout seul, tous les autres morts, demeurerait comme l'unique et glorieux souvenir du cirque Bateson.

Dinah se montrait la plus empressée auprès du petit éléphant.

Elle partageait avec lui beaucoup de ses « festins » et surtout tous les gâteaux et les fruits que Tommy et Bassick lui apportaient.

Il avançait délicatement sa trompe, la repliait et le gâteau tombait dans la bouche grande ouverte. On voyait bien alors qu'il était en bonne humeur ; et cela durerait toujours !

Pourquoi donc, brusquement, aujourd'hui, Tobby semblait « n'être plus » Tobby ?

Il ne geignait pas encore. Il était un trop brave animal pour donner tout de suite à tous ce vilain spectacle. Seulement, il fallait bien le voir, il n'avait plus son air fanfaron. Puis il voulait boire, toujours boire ; et il vous regardait d'un œil pitoyable parce que, par prudence, vous n'approchiez de lui aucun seau d'eau.

Bateson eut tout de suite un gros chagrin. Il aimait passionnément son Tobby.

Elle, Dinah, sans savoir qu'elle aggravait sa peine, lui répétait :

— N'est-ce pas, qu'il est courageux, notre petit Tobby, quand, arrivé à l'étape, il range les roulottes ? Et lorsqu'il fait sa toilette, dans la rivière, comme il est amusant avec les panaches d'eau qu'il lance au-dessus de sa tête ! Vous souvenez-vous, master Bateson ?

— Si je me souviens ! grognait Bateson. Tais-toi, ne me parle plus de cela !

Quelques jours passèrent ; Tobby, décidément, ne « se remettait pas » ! Le mal sourd, le mal mystérieux augmentait.

Tous les remèdes, suggérés par les uns et les autres, ne le guérissaient pas. Tobby prenait toujours les fruits que lui apportait Dinah ; mais, à présent, ses yeux intelligents, embusqués, si vifs et si mobiles d'ordinaire, considéraient douloureusement la jolie fille.

Elle lui donnait des caresses tendres, des tapes câlines sur sa trompe. Elle lui demandait, doucement :

— Tobby ? mon petit Tobby ? Qu'est-ce que tu as ?

Alors, comme personne ne pouvait rien, elle s'entêta, elle, à le vouloir guérir.

Elle lui fit avaler des drogues anodines. Ne se rendant pas compte de sa masse énorme, elle le soignait comme un enfant, par des chatteries qui n'en finissaient pas, par des attentions menues :

— Tiens, mon petit Tobby, prends encore ça ! Elle lui tendait une pastille. — Ça te rafraîchira ! Il allongeait désespérément sa trompe. — Tu veux boire ? Attends !

Et elle allait chercher toute seule un plein seau d'eau; mais, comme il était trop lourd, elle renversait chaque fois une grande partie du liquide. L'éléphant aspirait avidement le fond du seau.

— Tiens, Tobby, ils sont méchants, les autres; ils ne te donnent pas à boire !... Bois ! bois !...

Souvent, Tommy et Bassick venaient visiter Tobby. Ils restaient longtemps à causer avec Dinah. Bateson qui rôdait, douloureux, leur vouait, de ces visites, une gratitude infinie.

Lui, Bateson, il semblait, maintenant, être tout à fait à bout de raison. Rien ne pouvait donc être vraiment tenté contre cette maladie sournoise. Déjà, il avait arrêté son cirque en pleine cam-

pagne, pour garder Tobby au repos. On reprendrait la route seulement quand il y aurait du nouveau pour Tobby; lorsqu'il serait bien guéri.

Les recettes attendraient.

— Des recettes, j'en ai assez fait! répétait Bateson, et grâce à toi, Tobby! C'est bien naturel que tu te reposes à présent, n'est-ce pas? — Et il invectivait les vétérinaires (n'en avait-on pas consulté deux autres?) — Tous des ânes bâtés! Avoir de quoi payer tous les soins et ne pas les trouver! Vraiment, est-ce que je mérite, moi, ce gros chagrin?

Les jours se suivaient et Tobby s'affaiblissait de plus en plus. On vit bien alors que le mal faisait le même progrès chez Bateson; car, pour la première fois, depuis combien d'années? il n'avait plus le courage de boire.

Il sentait par instants son cœur s'arrêter, s'angoisser; et il ne pouvait plus dormir. Toutes les nuits, il les passait, en partie avec Ovide, près de son petit favori; et, au matin, Dinah venait vite aux nouvelles.

En pleine campagne, cette impuissance de guérir, à vrai dire, exaspérait. Un quatrième vétéri-

naire, mandé, se révéla encore plus sot que les autres. Mis en présence de Tobby, il était resté presque muet. Invectivé alors par Bateson, il s'était plaint d'avoir été dérangé simplement pour un éléphant. Il ne put guère, toutefois, en dire davantage; car on eut grand'peine à l'arracher des mains de Bateson, qui voulait le lyncher.

Pauvre Tobby !

A présent, il restait couché sur le flanc, ses bonnes grosses pattes allongées, sa tête repliée et sa trompe recourbée.

Il fermait les yeux; et son flanc seul, battant comme un soufflet de forge, révélait la vie.

Des fureurs subites et qu'on ne lui avait jamais connues prirent Bateson. De demeurer là, impuissant, sans pouvoir soulager la pauvre bête qui, de temps en temps, le regardait, cela le gonflait de colère; et il criait tellement qu'on l'emmenait pour qu'il se calmât un peu.

Un jour, — ô miracle ! — à la suite d'un violent orage qui creva en déluge, Tobby eut l'air de retrouver ses forces. Il tenta même de se mettre debout; et, après beaucoup d'efforts, il y réussit.

La petite écuyère était en train de le veiller.

Eperdue, elle appela à grands cris Bateson. Quand il vit son Tobby debout, balançant sa trompe, il eut une commotion brusque; puis, sanglotant, il tomba dans les bras de Dinah. C'était elle, oui, qui l'avait sauvé par ses caresses et ses tendresses ! Ah ! sa Dinah ! sa chère petite ! Et il l'embrassait frénétiquement, goulûment; et comme une vive fraîcheur montait des champs, comme on respirait dans la pleine odeur ammoniacale des verdures, Bateson savourait, les sens joyeux, ce grand bonheur inattendu !

Oui, tout chagrin était dissipé, effacé ! On allait repartir, revivre les belles heures, la vie libre du cirque, la noble santé de la force, de la souplesse; et tous au complet, toute la troupe présente,depuis Sahib, le plus gros, jusqu'à Minulus, le chat minuscule, le favori, avec la perruche Pépita, de mistress Alice.

Comme c'est bon, le bonheur !

Ce soir-là, Bateson fêta toute sa troupe.

Il l'enivra. On chanta, jusqu'au petit jour, dans la nuit toute criblée d'étoiles.

Pendant trois journées, cette joie dura. Tobby se tenait debout, courageusement. Il essaya même

de gambader; et tout le cirque, extasié, considéra le miracle.

Brusquement, le quatrième jour, Tobby retomba; et ses flancs, tout de suite, se remirent à battre, fortement.

Il tenta pourtant de se lever encore; il accumulait des efforts terribles, mais il retombait sur ses genoux, toujours. Et, bientôt, il baréta de si furieuse façon, et sans discontinuer, qu'il appela tous les paysans, occupés aux champs.

Bateson, d'un geste fou, les écarta.

S'il était décidé que Tobby devait mourir, il jura du moins que son favori aurait une agonie sans public. Le cirque, seul, aurait droit à contempler le moribond.

Et, rageusement, Bateson monta la garde, veilla.

Son pauvre Tobby!

Il lançait toujours des barrissements furieux. Ses pattes remuaient convulsivement, fouillaient le sol, tandis que sa trompe, à coups saccadés, battait l'herbe.

Toute la troupe, en cercle, le contemplait, et les femmes sanglotaient.

On n'osait plus le toucher, tant il paraissait souffrir.

Tous, à l'angoisse désespérée de Bateson, devinaient que c'était fini, bien fini, cette fois. Le pauvre petit Tobby allait mourir !

On ne le verrait plus si brave, marchant en tête de la troupe, comme un formidable et pacifique éclaireur.

Chaque barrissement de plus en plus violent, tous en éprouvaient le heurt en pleine poitrine; chacun se disait que son propre chagrin, son voisin le ressentait dans son cœur. Et comme c'était long, maintenant ! Comme elle durait cette pauvre agonie de bête courageuse !

Pendant d'interminables instants encore, la torture continua; puis les barrissements diminuèrent de force, ne furent bientôt plus que des plaintes sourdes, que des sortes de hoquets convulsifs. Tobby ne remuait plus; ses pattes s'étaient allongées, sa trompe restait enroulée, immobile. On entendait comme un soufflet de forge, à présent. Puis, on ne perçut plus rien. On se pencha. C'était fini !

XI

Tommy et Bassick continuent à être héroïques.

Ils tiennent leur serment, la parole d'honneur qu'ils ont échangée : ne rien dévoiler de leur amour à Dinah Monti.

Et pourtant, l'un et l'autre, ils sentent maintenant cet amour croître en eux, être un but de leur vie.

Et une chose les inquiète au point qu'ils n'osent pas, tout haut, chacun à part soi, se la formuler.

C'était, au début, si improbable !

Pourtant, ils ne peuvent plus se le dissimuler : leur amitié a une « lézarde »; et cette « lézarde » : l'amour qu'ils ressentent pour Dinah Monti, s'agrandit, s'élargit de jour en jour.

Ils n'ont pas voulu y croire, d'abord; oui, c'est impossible, vraiment. Cependant, un jour, cette « lézarde » a été « vue » par eux deux, nettement.

Ils en eurent un gros chagrin.

Puis ils se révoltèrent.

Oui ! ils vont mater leur amour; ne s'en tenir avec elle, Dinah Monti, qu'à une amitié, oh ! une amitié très vive, certes, « nourrie » de tous les meilleurs souvenirs; mais qui ne doit pas être exclusive, destructrice de l'autre amitié, celle qu'ils ont toujours eue l'un pour l'autre !

Alors ils ne doivent pas trop contempler Dinah, considérer trop longtemps l'arc de sa bouche, sa grâce éperdue, ses yeux de flamme; ne pas l'entendre à plaisir; ne pas la rechercher surtout en dehors des heures du « travail » !

En contraste, il arrive à Tommy et à Bassick de penser quelquefois aux jours simples d'hier.

Où est le temps où ils ne vivaient que pour leur amitié ? où ils ne songeaient qu'à la fortifier de leur talent seulement, par des exercices où chacun donnait le meilleur de soi-même ? Où est le temps où ils se recherchaient toujours, où ils n'avaient qu'une même volonté, qu'une même âme de bons

clowns, épris seulement de bouffonneries et de sauts ?

Maintenant, tout cela, sans qu'ils l'aient voulu, s'en est allé; a fait place à quelque chose qui les angoisse.

Ils ont beau se répéter qu'ils auront tous deux indéfiniment du courage; ils ne peuvent eux-mêmes les tout premiers en être dupes.

Ainsi ne s'arrangent-ils pas — sans l'avoir convenu, assurément ! — pour prendre à tour de rôle le pied de l'écuyère qu'il faut asseoir en selle, dès qu'elle a salué en envoyant des baisers aux spectateurs.

Et ce pied, contenu dans un chausson de satin blanc, il brûle la main qui le tient; et Dinah sent une seconde qu'il est étreint, comme si on voulait le broyer !

XII

— Eh bien, Babylas, à quoi penses-tu, my dearling ?

Et Tommy frappait doucement sur l'épaule du nain.

C'était pendant une halte, en pleine nuit d'août, dans la beauté d'une heure comme peuplée de songes et de souvenirs. Nuit magique, où des chutes d'étoiles zébraient de feu le velours du firmament.

— Eh bien, my dearling ?

Babylas ne bougea point.

C'était bien son nom que Tommy venait d'appeler; mais le « my dearling » ne lui était pas des-

tiné, certes ! Par ce mot-là, on ne lui avait jamais parlé. On ne lui offrait pas une telle affection !

— Ho !... my dearling !

Le nain resta immobile.

— Quoi ? es-tu sourd, Babylas ? jeta Tommy, joyeusement.

— Pardonnez-moi, Tommy, je ne vous avais pas entendu ! répondit doucement Babylas.

— Alors tu mérites qu'on t'écrase la tête pour te la rendre plus sensible !

— Que désirez-vous, Tommy ?

— Mais causer avec toi, vois-tu ! et le clown se plaçait tout près de Babylas. Allons, tu es tout silencieux ! Qu'est-ce que tu as, ce soir ?

— Je n'ai rien, Tommy ! Je ne sais pas ce que vous voulez dire !

— Eh bien, tu n'es même pas comme les autres soirs !

— Comment suis-je les autres soirs ?

— Je ne sais pas au juste, basset ! C'est peut-être une idée que je me fais !

— Oui, c'est cela, Tommy !

— Mais ta voix aussi, elle est toute changée, maintenant !

— Non, Tommy ! mais vous l'entendez mieux, parce qu'il y a du silence !

— C'est vrai, Babylas ! Ça me fait même plaisir de causer avec toi, my dearling !

Le nain eut un soubresaut. Pourquoi, dans la nuit si douce, ce « my dearling » qu'on ne lui avait jamais dit, et qu'on lui répétait ?

Il demanda :

— C'est vrai, Tommy ?

— Oui, Babylas ! Je ne me doutais pas qu'une grosse caboche comme la tienne pouvait posséder une voix si douce, si légère. Il me semblait que tu devais toujours parler avec ta voix de dogue ! C'est drôle, hein, une idée comme ça !

— Ma voix de cirque, n'est-ce pas, Tommy ? C'est qu'alors il faut bien que je fasse de l'effet.

— Ce soir, je te jure, c'est drôle comme tout, reprit Tommy, d'entendre sortir de ta grosse bouche — car tu as une grosse tête et donc tu as une grosse bouche ! — une voix de jeune fille, et de jeune fille bien élevée encore, qui ne crie pas fort !... Mais, tiens, dis-moi donc seulement si tu sais où tu es né ?

— Non, je ne sais pas, Tommy !

Tommy eut un sourire.

— Et ton âge ? Quel âge as-tu ? Est-ce que tu sais cela

— Ça non plus, je ne sais pas !

— C'est bien cela, reprit le clown, en riant gaîment. Tu es né comme les gnomes, dans la forêt, au beau milieu des fougères !... Mais c'est bien comique, sais-tu, de naître comme cela, sans parents !... Ainsi, Babylas, tu n'as de compte à rendre à personne ! Tu es libre, tu ne dépends de rien, tu peux même te moquer de Bateson, tu sais ! car le jour que tu t'en iras, on ne te recherchera pas, toi ! on croira que tu t'es caché de nouveau au milieu des plantes ; et tu verras passer ensuite nos voitures sur la route, et tu nous feras la nique, my dearling !

— Oh ! Tommy !

— Quoi ?... on dirait que tu pleures ?

— Oh ! non !

— Mais si ! .. approche que je te voie mieux !

Et Tommy prenait la grosse tête dans ses mains :

— Mais si !... tu pleures !... Ah bien ! en voilà une histoire !

Des pleurs étouffés secouaient vraiment le nain.

— Allons ! qu'est-ce que tu as, garçon ? Dis-le-moi. Tu sais que moi, Tommy, je suis un brave camarade ! un clown comme toi, Babylas !

— Oh ! non ! pas comme moi !

— Mais si ! comme toi ! rien de plus !... Moi, tu sais, je ne suis pas fier comme ceux qui font des tours au trapèze ! Ceux-là, ils ont beau porter de beaux maillots collants, je t'assure que nous les valons bien, nous deux !... Oui, nous deux !... Oh ! je sais bien — et Tommy prenait le nain dans ses bras — je sais bien qu'ils se figurent tous ici que tu n'es pas un homme, ni même un animal !... oui, que tu ne vaux pas, par exemple, Pepita, la perruche à mistress Bateson ; mais ce sont des sottises, va, Babylas !... Tiens, my dearling, si tu le veux, je vais devenir ton ami ?

Ce fut trop brusque, trop inattendu.

La profonde joie du nain sanglota.

— Oh ! Tommy ! my little Tommy !... Si je veux !...

— Eh bien, alors, dit joyeusement Tommy, c'est entendu : je vais devenir ton ami !... Et Bassick aussi sera ton ami, je le lui dirai !... Nous travaillerons ensemble tous les trois !... C'est Bate-

son qui sera étonné quand je lui annoncerai cela !... Tu vois une « entrée comique » par les clowns Bassick, Tommy et Babylas ?

Le nain ne cessait plus de sangloter.

— My little Tommy ! My little Tommy !

— Oui, Babylas, et nous inventerons à nous trois des farces joyeuses ! Oui, grosse petite caboche !... Et, si tu pleures, eh bien, je devine maintenant : c'est qu'on ne t'a jamais parlé comme je te parle ce soir, hein ?... Et c'est drôle ! Pourquoi, moi, t'ai-je causé comme ça ? Je n'en sais rien, encore !... ou plutôt ! Si ! Je t'ai vu si petit dans la nuit, si diminué que j'ai eu pitié de toi, Babylas, que j'ai voulu te grandir ! et alors, tout d'un coup, l'envie m'a pris de faire de toi un clown, un vrai clown ! C'est vrai ! c'est tout à fait comme je te le raconte !... Allons ! allons ! ne pleure plus !... Si tu étais grand, tu serais bien sûr un bête garçon qui tourne autour d'une barre fixe ou qui cabriole sur un cheval ! Moi, je veux faire mieux de toi : une chose ailée, sautillante, un clown !... le clown ! le roi du cirque !... Tu le sais bien, n'est-ce pas ? il n'y a personne comme nous pour faire rire le public ! personne n'est, comme

nous, applaudi et fêté ! Hein, Babylas ? un roi du cirque ?... Ah ! bientôt, tu ne pleureras plus, va !

— My little Tommy !

— Et tu verras, Babylas, tu entendras comme c'est doux le fracas des applaudissements, les rires qui fusent, qui éclatent, qui pétaradent !... Je t'apprendrai à causer vite, avec une voix claire, aiguë, avec la vraie voix de clown !... Et puis, je te composerai une tête, une tête fantastique ; et tu feras rire, toi aussi, plus que nous tous, je te le promets, sacrée grosse petite caboche !

— My little Tommy ! My little Tommy !

— Et maintenant, assez bavardé, allons nous coucher ! Et, fraternellement, Tommy prit dans ses bras Babylas pour le porter dans la roulotte que le nain partageait avec des hommes d'écurie.

Toute une petite âme venait de se donner à Tommy.

XIII

Dans leur aventure d'amour, Tommy et Bassick ressentaient avec une joie profonde les « accalmies » et les « repos » qui leur étaient départagés de par ils ne savaient quelle fatalité.

Alors les deux clowns, heureux de croire que tout grave danger contre leur mutuelle affection était encore une fois écarté, revivaient les jours de jadis, alors qu'ils ne connaissaient point cette Dinah Monti, si vive, si troublante, cette petite Hélène du cirque Bateson.

Ainsi momentanément libérés, ils se livraient alors à l'exubérante gaîté des sauts et des

cabrioles. C'étaient, au cours des représentations, de tels éclats de verve, un entrain si surexcité, que le cirque tout entier en frissonnait de plaisir.

Grands et petits spectateurs trépignaient d'aise en voyant ces deux clowns fameux rire, chanter, crier, sauter, ou présenter, avec la plus extrême fantaisie et la plus sûre logique, la bouffonnerie d'une scène.

Et l'on pouvait aisément voir quand ils étaient contents de vivre. Ils entraient alors, costumés d'une façon amusante.

On ne peut guère décrire la cocasserie d'un clown vêtu, par exemple, d'une chemise passée sens dessus dessous, le col placé aux fesses, — ni la gaucherie d'un autre embarrassé dans un vêtement trop court, trop étroit ; — et si vous ajoutez à cela un absurde choix de couleurs, des formes abracadabrantes de manchettes, de cravates, de chaussures, de toupets, de gilets et de pantalons, vous ne communiquez pas le rire en énumérant *cela*, certainement, — parce que *cela*, il convient de le voir sur des jambes contorsionnées, sur des bras arrondis, sur des derrières bougeurs, — le tout expliqué par un visage blanc qui éclate, qui

se pince, qui ouvre une bouche démesurée, qui se bombe en citrouille ou qui s'allonge en poire !

Déjà Tommy avait voulu tenir sa promesse, jurée à Babylas, de le faire « jouer » avec lui; mais il s'était heurté chaque fois, de la part du nain, à une entêtée résolution :

— Non, Tommy, répétait-il, en secouant sa grosse tête. J'aurais trop peur de perdre ton amitié. Je suis un pauvre clown qu'il faut laisser, vois-tu, là où il est. Je ne demande pas à faire rire, comme tu le fais, toi !... Je sais bien que je n'y arriverais jamais ! Et puis il y a Bassick !

A quoi, Tommy :

— Mais Bassick veut bien, je te le dis, que tu fasses l' « entrée » avec nous !

— Non, Tommy, non ! s'obstinait Babylas.

C'était net, irrévocable.

— Alors, laisse-moi au moins t'apprendre quelque chose ?

— Oh ! ça, je veux bien, Tommy, tout de suite !

Et, au bout de quelques leçons, ce fut ainsi que Babylas sut des scénarios très brefs, rudimentaires. Ainsi, il connut des répliques vives, des

façons comiques de donner des coups de pied de toute la longueur de la jambe, de lancer des gifles de tout le revers de la main.

Puis il parut avec un chapeau minuscule, avec un habit trop large et des chaussures longues comme des raquettes.

Il comprit aussi qu'il devait « travailler » sa physionomie, savoir rire, cligner des yeux et arrondir sa bouche en trou de four.

Enfin, par Tommy toujours, il eut un succès certain avec une manière bizarre de sauteler comme un kanguroo, le corps tout de travers, et la main droite cramponnée sur une canne trop haute.

XIV

Tommy et Bassick contenaient toujours en eux cet amour qui se développait, qui croissait à chaque représentation, alors que Dinah Monti réapparaissait dans ses jolis costumes.

C'était tous les soirs, pour les petits clowns, un chagrin à ajouter à tous les autres, déjà ressentis.

Maintenant, malgré leur grand courage, ils étaient certains de l'éprouver chaque soir, cette angoisse, au moment précis où Dinah, ayant sauté à bas de son cheval, envoyait, du bout de ses doigts fins, des baisers à la foule, avant de regagner, toute légère, sa roulotte.

Ils ne pouvaient se retenir de lui donner en passant des petites tapes affectueuses, de la saluer de vifs encouragements; mais cela leur brûlait les doigts, leur « décrochait » le cœur, dans toute leur volonté de paraître indifférents.

Dinah, elle, ne se doutait certes pas qu'ils souffraient tant à cause d'elle.

D'ailleurs, ce petit oiseau si gracieux, si pirouettant, si sautelant de ruban en ruban, quand le cheval martelait, lui, pesamment la piste, — cette petite écuyère ne pouvait pas soupçonner le mal qu'elle avait fait, puisque jamais aucun des deux clowns n'avait osé même le lui donner à deviner !

Et eux, Tommy et Bassick, ils ne diraient jamais rien !

Ils savaient trop bien que ce serment de ne rien lui dire à elle, c'était tout; solide lien qui les unissait, qui les retenait. Ce serment rompu, tout serait si vite devenu irréparable !

Aucune autre chose plus nécessaire : ne rien lui avouer jamais, garder pour soi le cruel silence !

Pour cela, ils en arrivèrent à se copier l'un l'autre, à ne plus échanger entre eux que des propos vagues, que des propos, par exemple, de leur

profession; — et cela même ne leur donnait pas toujours un véritable apaisement.

Souvent, ensemble, dans leur roulotte ou en promenade, ils souffraient déjà de cette contrainte qu'ils devaient s'imposer.

Ils sentaient bien qu'ils ne pouvaient plus se parler librement, gentiment, comme autrefois. Il y avait comme une cloison entre leurs deux consciences, entre leurs deux cœurs.

Pourtant, comme ils étaient héroïques ! Comme ils luttaient pour défendre leur mutuelle affection !

Ah ! cette Dinah Monti, comme elle s'était tout à fait installée entre eux deux ! Comme elle s'y offrait sous les aspects d'une petite idole, dont ils n'osaient même plus maintenant prononcer le nom ! — ce nom qui leur brûlait les lèvres, qui jetait en eux un tel trouble qu'ils en restaient bégayants et douloureux !

Et elle, en contraste, comme elle apparaissait tous les soirs, indifférente et gamine !

Comme elle jouait avec eux d'une façon ingénue, charmante, qui leur faisait retrouver leur gaîté, leur entrain professionnels, — avec, cependant, quelque chose en moins, une nuance qui,

pour un connaisseur aigu, indiquait un jeu moins franc, moins léger, moins brillant, moins imprévu qu'autrefois; — bulles de savon qui montaient moins haut dans le ciel des clowns, dans l'éther de la fantaisie, du drolatique et du primesaut !

XV

Cet amour, tel un cyclone, selon le mot d'Ovide le régisseur, il a tout bouleversé, il a ravagé l'enclos où Tommy et Bassick croyaient bien avoir caché à l'abri leur mutuelle affection. Ils n'ont pas de trop de tous leurs doigts crispés pour retenir les dernières barrières qui protègent encore leur amitié meurtrie.

Jamais aussi — et c'est la loi normale à mesure qu'on aime davantage — jamais ils n'ont chéri, comme maintenant, en leurs plus profondes fibres, la grâce de Dinah Monti.

Jamais pieds plus légers n'ont rebondi sur la croupe d'un cheval ! jamais un tel sortilège ne s'est dégagé de ces sauts professionnels qu'ils connaissent pourtant si bien !

Et ce sourire, tout cet épanouissement de jeune

et glorieuse beauté, ces regards luisants et doux, jamais ils n'en ont encore subi à ce point l'enchantement !

Captifs, ils ne détachent point les yeux de leur petite idole. C'est de leur part un culte tel, que, pour amour de lui plaire, d'obtenir d'elle un sourire, ils redeviennent parfois d'extraordinaires clowns, risquant de terribles sauts, inventant d'irrésistibles farces, faisant de leur amour la source même de leur génie.

Quelle splendide soirée lorsque Dinah, plus gaie elle-même, plus heureuse de sa vie, excite ses deux petits clowns, les favorise l'un après l'autre, les jette à la foule en superbes exemples de fantaisiste souplesse !

Les applaudissements débridés crépitent, secouent comme d'un fracas de métal tous les gradins.

C'est alors vraiment un instant d'apothéose du cirque ! quelque chose qui magnifie la vie de ces errants ; qui explique pourquoi il arrive qu'ils promènent dans l'ordre établi et sage des villes le clinquant, le débraillé et le pittoresque de leurs oripeaux !

XVI

Ce jour-là, Dinah avait demandé à Tommy et à Bassick de lui faire visiter le village où le cirque avait dressé sa rotonde.

Ils partirent tous les trois.

Ils passèrent devant les maisons édifiées, au hasard, des deux côtés de la route; et ils ne rencontrèrent que de très vieilles femmes, oubliées près des fumiers ou assises au seuil des granges.

Ils échangeaient de rares paroles. Lorsque Dinah parlait, une amère tristesse étreignait Tommy et Bassick.

C'était jour de semaine; un jour où les paysans sont partis aux champs. On voyait par-dessus les

éclaircies des jardins de larges pans de ciel où flottaient des nuages ronds. Des brises légères agitaient les arbres des vergers, apportaient des odeurs d'étables et de purins.

Peu de fenêtres pour regarder le passant, sur la route. Par places, des carreaux cassés avaient été remplacés par d'anciens calendriers. Quelquefois, sur un faîte de toit, la girouette qui représente traditionnellement un laboureur poussant son cheval, grinçait.

Des chiens aboyèrent, un coq claironna, des poules gloussèrent; et l'on n'entendit plus, point d'orgue de cette symphonie pastorale, que le bruit clair d'un marteau qui battait l'enclume.

Les deux clowns se trouvaient désespérés, affreusement tristes. Et pourtant, quelle vie jolie, s'ils avaient pu la conduire à leur façon !

Tout de suite, ils auraient écarté de leur chemin cette adorable Dinah Monti qui était l'unique cause de tout leur chagrin !

Ils se disaient cela, naïvement, courageusement, quand elle ne leur parlait plus; mais dès qu'elle les regardait, ils redevenaient des esclaves passifs et chérissant leur souffrance.

Ils continuaient leur promenade.

Dinah riait, plaisantant à tour de rôle ses deux compagnons qu'elle trouvait funèbres !

— Allons, qu'avez-vous, mes garçons ? on croirait que vous venez d'enterrer quelqu'un de votre famille ! Et moi qui suis si contente de me promener avec vous deux ! Allons, Tommy, donne-moi la main ! et toi aussi, Bassick, donne-moi la tienne !... Attendez ! je vais marcher entre vous deux !

Elle leur prit à chacun la main.

— Et alors, vous allez rire à présent, n'est-ce pas ?

Elle fit cette demande avec un air si ingénu et si drôle, que les deux clowns se mirent à rire.

— A la bonne heure ! dit-elle. Comme cela, en nous amusant, nous allons atteindre le village voisin.

Tommy et Bassick la suivaient, chacun tenant une mignonne main, très vivante. Ils en sentaient les doigts s'agiter ; et, malgré eux, ils les serraient fortement.

Mais cela, bientôt, les fit trop souffrir. Il valait mieux que chacun abandonnât la main qu'il tenait ;

et, soudainement, ils se trouvèrent si heureux de s'être ainsi libérés, qu'ils se mirent à jaser éperdument.

Ils arrivèrent près d'un vieux moulin, dont les roues baignaient dans une eau vive.

Ils y entrèrent. Le moulin était inhabité.

Dinah dit, tout de suite, joyeusement :

— Montons tout en haut, voulez-vous ?

— Oui ! répondirent les deux clowns.

Et tous trois, au risque de se rompre le cou, ils grimpèrent jusqu'au haut des greniers.

Des lucarnes les attirèrent; ils se penchèrent pour regarder la campagne.

Une vaste plaine s'étendait. Des vaches, au-dessous d'eux, pâturaient.

On voyait nettement les maisons du village : elles se serraient, pelotonnées comme à l'ordinaire autour de l'église : un clocher quadrangulaire, très fruste, dont le chapeau d'ardoises était usé par le soleil et par les pluies; et, comme Dinah s'absorbait dans sa contemplation, Tommy et Bassick considéraient la jolie nuque qui s'offrait avec une grâce si inconsciente.

La même pensée leur vint : Pourquoi demeu-

raient-ils là tous deux à la poursuite de cette petite écuyère, qui n'aurait dû être convoitée que par un seul ? Mais ni l'un ni l'autre ne se sentaient le courage de se « répondre », de résister à tant de séduction.

Dinah, elle, bavardait. Elle jeta :

— Maintenant, on s'en va, n'est-ce pas? Et elle s'échappa, courut, prit un escalier de pierre dont les marches chancelaient.

Tommy avisa, lui, une échelle vétuste. Il la saisit prestement; mais un vertige le saisit, il chancela un peu. Il allait glisser.

Dinah l'avait regardé.

— Mais tu es fou, Tommy ! lui cria-t-elle, soudainement apeurée. Tu ne vois pas que tu vas tomber !

Il ne l'entendit pas. Ses oreilles bourdonnaient, son regard se voilait.

Ce fut bien l'instinctive adresse professionnelle qui, seule, le sauva de la chute. Il put glisser et se retrouver, par miracle, sur ses pieds.

Dinah avait jeté un cri.

Cela lui redonna ses esprits. Il leva les yeux, et

il vit Bassick qui tenait, par la main, la petite écuyère.

Alors il ferma les yeux, et il tomba, d'un seul coup.

XVII

Pendant quinze jours, Tommy délira.

Il raconta qu'il était parti pour un long voyage, bien loin, par delà l'Océan, et qu'il ne reviendrait plus jamais parmi la méchanceté des hommes.

On ne savait pas ce que cela voulait dire. Bassick, interrogé, refusa, dans son chagrin, de donner aucune explication. Celle fournie par Dinah n'avançait rien. Il fallut donc bien s'en tenir à ceci : c'est que Tommy avait eu une congestion cérébrale; et, comme le médecin affirmait qu'il « s'en sortirait », c'était là le principal !

Tommy, quand le délire l'abandonna, dans la nouvelle roulotte où on l'avait transporté, ne voulut près de lui que le petit clown Babylas.

Il ne gardait aucune rancune contre Bassick; mais quand celui-ci manifesta le désir de venir s'asseoir quelques instants à ses côtés, Tommy lui dit, doucement, avec une grande tristesse dans la voix, de ne pas revenir encore.

Bassick, farouche, rôdait donc autour de la roulotte.

Le nain soigna Tommy, avec toutes les ressources de son ingéniosité et de son intelligence; et voyant que Tommy restait toujours triste, il s'efforçait d'inventer des histoires pour l'égayer.

Mais, tout à coup, arrêté en plein récit, ne sachant pas du tout comment continuer, il trouvait plus simple de demander à Tommy, pour la vingtième fois, une explication sur sa chute.

— Dis-moi, Tommy, comment est-il arrivé, ton accident?... On t'a ramené ici, tu étais comme mort!... Dinah et Bassick nous ont dit que cela t'avait pris dans un moulin, comme cela, sans prévenir! oui, tu es tombé roide!... Heureusement tu étais arrivé au bas de l'échelle!... Vraiment, alors, Tommy, tu ne sais plus... ensuite?

— Non, je ne sais plus! répondait patiemment Tommy.

— Nous avons eu tous bien peur, va ! reprenait Babylas. Le patron criait comme si tu avais été son enfant, et tout le monde ici avait du chagrin !... Moi, j'ai senti un grand froid, j'ai cru que j'allais mourir ! Ah ! si on t'avait ramené mort tout à fait, bien sûr, Tommy, que je n'aurais pas pu vivre davantage !... Et c'est drôle, quand je t'ai vu tout pâle, tout fou, je me suis rappelé d'un trait la belle nuit que je n'ai pas oubliée, tu sais quand tu m'as consolé ! mais avec tous les détails, tous, surtout quand tu m'as pris dans tes bras pour me porter dans ma roulotte !

Tommy souriait. Il se redressa un peu et il tendit sa main à Babylas :

— Donne-moi ta main ! tu es un gentil garçon !

— Tiens !... Comme elle est chaude encore, ta main, à toi !

— Non, je vais mieux, mon petit Babylas ! Je reviens de loin, bien sûr, d'un pays dont je n'ai rien retenu, par exemple !... Mais, dis-moi, Babylas, écoute-moi bien !... et réponds-moi ensuite, très franchement ?

— Oh ! de toute mon âme, Tommy !



— Eh bien ! — et Tommy baissa la voix — Dinah est-elle venue déjà ici... me voir ?

— Oh ! oui ! jeta tout d'un élan le nain, comme s'il avait deviné que cette nouvelle pouvait enchanter son ami. — Oh ! oui, elle vient même, tous les jours, quand tu dors ! Je lui fais signe, et elle accourt vite. Elle s'assied là, tout près de toi, tu vois, sur cette chaise ! C'est pour elle que j'ai placé cette chaise à la tête de ton lit !

— Et puis ? haleta Tommy.

— Et puis elle me demande si tu vas mieux, si tu vas bientôt guérir ! Ça l'ennuie, me dit-elle, de faire son « numéro » sans vous deux; car Bassick, lui aussi, ne joue pas. Il a juré qu'il ne paraîtrait pas tout seul. Le patron n'a pas insisté, tu comprends ! mais c'est bien triste, le cirque sans toi !... Nous autres, tu sais, on ne nous applaudit pas beaucoup !

Tommy, doucement, pleurait.

Le nain se pencha vers lui.

— Tu pleures, Tommy, comme moi, l'autre fois, dans la nuit !... Cela te fait de la peine, ce que je te raconte ?... pardonne-moi, je ne sais pas, moi !...

— Non, continue, my little dearling ! Alors, tu dis qu'elle vient... quand je sommeille ?... Eh bien, écoute-moi, Babylas, tu vas me faire une promesse ?

— Oh ! tout ce que tu voudras, Tommy !

— Ecoute donc ! Tu me réveilleras quand Dinah sera là ! Oui, je le veux !... C'est promis, hein ? rappelle-toi.

— Je me rappellerai, va !

Dans la lourde tête du nain, déjà « travaillée » par les propos des uns et des autres, — quelques-uns, perspicaces, avaient flairé, au sujet de Tommy, un chagrin amoureux, Dinah étant en cause — dans la lourde tête de Babylas, cette prière de Tommy fut une brusque lueur. Le nain lui même comprenait toute la cause de ce qui était arrivé. Mais son ardente affection lui dicta qu'il n'en devait rien laisser paraître; et ce fut simplement qu'il répéta :

— Oui, Tommy, je te réveillerai, je te le promets, lorsque Dinah sera là !

Du reste, tout le cirque voulait venir voir Tommy; mais Ovide, vigilant, ne permettait que quelques rares visites. En compagnie de Bateson,

ou seul, il ne manquait pas, tous les jours, à ce qu'il appelait son « cher devoir » !

Il entrait dans la roulotte de Tommy, s'installait à son chevet; et, une fois là, monsieur le régisseur bavardait.

Croyant divertir le clown, il lui racontait, en un langage décousu, avec des mots pris un peu partout, des histoires de tous les temps et de toutes les sortes; et il brodait sur le tout en engageant Tommy à prendre soin désormais de sa santé; à ne pas écouter surtout master Bateson qui, lui, ne recommandait que les spiritueux comme « source d'énergie » de la carcasse humaine !

Mais la meilleure source d'énergie, ce furent, on le devine, les visites de Dinah Monti. Quand elle entrait, c'était une force de la nature qui venait au secours de Tommy.

La jeune fille causait d'abord gaîment, puis elle plaisantait le petit clown :

— Voilà ! il n'est pas brave, mon petit Tommy ! Tomber comme ça à la renverse, parce qu'on a eu peur en descendant le long d'une vieille échelle; je crois bien qu'il y a autre chose, va, Tommy, que tu ne veux pas me dire !

Et comme il souriait, infiniment heureux, elle continuait :

— Oui, mais il faudra me dire cette autre chose quand tu seras guéri ! Tu me le promets, Tommy ?

Et des heures exquises s'écoulaient encore dans de menues conversations, au travers desquelles Dinah passait tout en revue : les historiettes du cirque, les puérils incidents de la vie de chaque jour. Puis elle disparaissait, légère, gracieuse. Et, le lendemain, c'était de nouveau le bonheur qui entrait, quand elle revenait, jetant au visage de Tommy des fleurs achetées pêle-mêle dans les jardins.

XVIII

Pendant ce temps, Bateson se lamentait.

On allait toucher aux portes de Lyon, et tout l'espoir qu'il avait fondé sur les représentations à donner dans cette métropole s'effondrait. On sait trop bien qu'un acrobate ne retrouve pas du jour au lendemain sa « forme ». Tommy malade ! Décidément, cette fois, le tour de la malchance était venu ! Certes, les tournées ont des fortunes diverses ; mais, souvent, on peut s'armer contre l'adversité. Aujourd'hui, voilà que ses deux meilleurs clowns lui manquaient !

— Ah ! pourquoi, répétait-il, pareil accident n'est-il pas tombé sur un autre de ma troupe ?

Cela touche justement mon clown favori, même mes deux clowns favoris, puisque l'un ne veut pas travailler sans l'autre !

Et, par surcroît, dépit certain, Bateson se souvenait des fabuleuses recettes réalisées dans cette même ville de Lyon, il y avait deux ans.

De tous les faubourgs, de toute la ville, on était venu s'entasser dans son cirque, Et des spectateurs qui n'y « regardaient pas ! »; car on n'avait pas eu assez de belles loges pour placer tous les artisans et tous les bourgeois.

Et les lourdes recettes ! les pleins sacs que mistress Bateson emportait tous les soirs dans sa roulotte ! Quelle amertume, aujourd'hui !

Par des bavardages, Tommy fut au courant de tous ces regrets; et c'est lui qui en était la cause, tout cela parce qu'il n'avait pas su « être fort » !

Ovide, malgré lui, lorsqu'il visitait Tommy, revenait sur cette question des belles recettes.

— Voyez-vous, Tommy, disait-il, on comptait tant sur vous ! et puis, impossible de faire travailler Bassick tout seul ! Je le surprends bien en train de s'entraîner, mais c'est tout ! Le soir, pas de Bassick !

Bateson, de son côté, moins directement, harcelait Tommy; mais il avait à tout instant des interjections douloureuses; et il ne quittait jamais Tommy sans un : « Voilà ! c'est que tu ne devais pas jouer à Lyon ! » qui tombait comme un glas !

Assurément, tout cela touchait Tommy; mais si Dinah, d'elle-même et poussée par Bateson et par Ovide, n'avait pas coopéré à cette action contre le clown, qui sait quand il aurait repris son service ?

Un beau jour, la petite écuyère lui dit si nettement son chagrin de « travailler » seule, qu'il eut honte de sa désespérance.

— Oui, Tommy, tu n'es pas gentil, tu sais ! Tu m'habitues à travailler avec vous deux, toi et Bassick, et maintenant je suis toute seule; car je ne compte pas, tu sais, les autres clowns qui ne savent guère faire rire, les pauvres !

Alors Tommy jura, ses poings crispés, qu'il allait tout de suite se remettre à travailler.

Ce qui l'avait aussi bientôt consolé, c'est que Dinah ne lui avait jamais rien dit touchant Bassick. C'était bien lui, Tommy, qui avait eu tort d'être aussi jaloux d'un simple geste amical.

Ainsi préparée, la convalescence s'acheva vite.

Tommy se leva, et il reprit gaillardement des forces.

Alors Bateson éclata d'enthousiasme :

— Ah! my little fellow! my little fellow! te voilà sauvé ! On ne débutera à Lyon que dans dix jours, quinze si tu veux ! Le principal, c'est que tu sois sur tes jambes !... Ah ! tu peux dire que tu m'as donné une angoisse, Tommy, à croire, en vérité, que je ferais bien mieux de me retirer du cirque ! Tu ne comprendras jamais ça !... Mais te voilà debout, avec toutes tes jambes et tous tes bras !... Ah ! je suis heureux !... En attendant, soigne-toi encore, mon garçon, et bois tout ce que je vais t'envoyer surtout !

Et alors on vit Babylas faire continuellement la navette entre la roulotte du patron et celle de Tommy. Il apportait des liqueurs, des vins reconstituants, des fioles achetées partout en la grande ville; car Bateson allait tous les jours à Lyon pour cette occasion.

Un matin, à son lever, Tommy se trouva tout à fait dispos; et, tout de suite, il voulut se remettre à l'entraînement.

Alors ce fut Bateson qui l'arrêta, cette fois :

— Va doucement, garçon ! ne détraque pas la machine ! On a le temps, je te dis ! Quand tu m'avertiras que tu es prêt, on sera à Lyon dans une heure ! Il n'y a pas de temps perdu ! D'ailleurs, ça m'a rendu service, ta maladie ! Oui, tout le monde avait besoin de repos ; je n'ai rien bousculé ; on a joué de temps en temps ! maintenant, c'est fait : le cirque est bien d'aplomb ! Tu vois, tu as été notre bon génie, Tommy !

En la compagnie de Bassick, Tommy commença à répéter, doucement, d'abord, car Bassick n'entendait point qu'il se surmenât, les premiers jours :

— On a le temps ! on a le temps !

— Tu me prends donc pour une petite fille ! disait Tommy.

— Mais oui, Tommy, tu n'es pas autre chose : une petite fille qui s'évanouit à propos de rien !

— Eh bien, Bassick, justement, je veux me hâter, moi !

— Quand je le voudrai, Tommy !

Et l'entraînement se poursuivit sagement, jusqu'au moment où Tommy retrouva toute sa souplesse.

Quand il exécuta de nouveau ses beaux sauts périlleux, Bassick, tout glorieux de cette prouesse, comme si elle avait été nouvelle pour lui, ne contint plus sa joie. Il médita de faire à Bateson une large surprise. Il chercha et ne trouva que de lui jeter, un matin, en plein visage :

— Patron, allons sans tarder à Lyon : nous sommes prêts !

XIX

Les petits clowns n'ont guère le goût de la rancune.

Il en coûtait à Tommy de sentir que ce n'était pas la bonne vie d'autrefois avec Bassick qui recommençait !

Aujourd'hui, malgré tout, il percevait, en s'interrogeant, que sa maladie ou plutôt la cause de sa maladie l'avait détaché de Bassick. Et pourtant, quel ami tendre Bassick ne cessait point d'être !

Mais, précisément, cette affection, au lieu de les rapprocher, les séparait, cruellement.

Car Tommy, quoi qu'il en eût, ne « voyait » avec angoisse, dans tous les gestes affectueux de Bas-

sick à son égard, que le souci d'endormir sa défiance et d'étouffer sa jalousie.

Au cirque, pendant le travail, l'accord de leurs deux fantaisies restait entier. Ils continuaient à jouer si délibérément, en une telle communion de gestes et de sauts, avec une si absolue franchise, qu'on n'aurait pu découvrir la moindre chose mauvaise dans l'amitié qu'ils paraissaient toujours manifester l'un pour l'autre.

Certes, on les rencontrait moins fréquemment ensemble; mais cela était-il suffisant pour en déduire une désunion ?

On voyait Tommy, maintenant, très souvent en compagnie du nain Babylas. Ils s'en allaient, se tenant par la main; ils se promenaient, et Babylas tâchait de faire rire Tommy, pour lui témoigner, à sa façon, son ardente gratitude.

Ce qui gâta bientôt tout, ce qui ouvrit une véritable blessure, c'est que Dinah, s'impatientant à la longue de l'humeur sombre de Tommy, se mit à rechercher de préférence la société de Bassick, qui était, lui, un plus gai compagnon.

Et Bassick ne fut pas assez habile pour que Tommy n'en souffrît point !

Le départ de Lyon fut, heureusement, pour les deux clowns, un « repos », une courte diversion; les premiers jours surtout, dans la hâte reprise des départs bousculés.

Mais de mauvais jours survinrent; des jours de pluie qui, soudainement, glacèrent le cirque, inquiétèrent l'entrain des voyages par les routes.

Lorsque, assis près d'une fenêtre de sa roulotte, Tommy regardait la pluie tomber sur la campagne, une vive tristesse le prenait; et les larges gouttes qui reverdissaient les feuilles, les prés, qui crépitaient sur les toits, qui détrempaient la route, — tout cela l'imprégnait de mélancolie, diluait son âme, faisait de lui une pauvre petite chose funèbre qui ne voulait plus se raccrocher à la vie.

Quelquefois, malgré qu'elle le trouvât si triste, Dinah le revenait voir; mais lui, Tommy, il se disait que c'était Bassick qui la poussait ainsi à son côté; et il souffrait encore davantage d'entendre son rire de fauvette; de contempler ses yeux, ses cheveux; de la sentir si près de lui, si rieuse!

N'y avait-il donc plus rien à espérer?

Douloureusement inquiet, il appelait Babylas, et il lui disait :

— Toi, tu es heureux, Babylas ! Tu ne songes à rien ! Rien ne te fait souffrir ! Tu vis insouciant comme l'oiseau, comme le chien ! La pluie, le soleil, tu regardes et tu supportes tout, comme si tu étais un petit bonhomme en bois, n'ayant souci que de la couleur étalée sur ses joues !... Comme tu es heureux, et comme je t'envie !

Babylas faisait alors sa grosse voix, et il gourmandait Tommy :

— Allons, bien sûr que tu as tort de te plaindre, toi, Tommy ! disait-il. Si je suis un bonhomme à l'air content de tout, je ne reçois pas comme toi des applaudissements ! Quand je fais mes pauvres tours, personne ne me dit rien, à moi ! Va, je me rends bien compte que je suis un moment de malaise pour tous, quand on me voit si contrefait, si laid !

— Je t'envie tout de même ! reprenait Tommy. Je voudrais être comme toi, lâché dans la vie, au petit bonheur ou au petit malheur des choses ! J'ai connu ce temps-là, j'étais bien content, tandis que maintenant... ! — et Tommy esquissait un geste las.

Le nain ne manquait pas alors de hausser les épaules, et il marmonnait :

— Oui, tout cela s'est envolé parce qu'une demoiselle a passé devant toi !... Oui !... oui !... je sais tout à présent ! — et, devant l'air surpris de Tommy — je suis au courant, je te dis !... Eh bien, moi, à ta place, Tommy, je sais bien ce que je ferais pour chasser cette vilaine chose accroupie sur mon bonheur : je lui dirais d'abord à la demoiselle de s'en aller, puis j'agirais comme master Bateson, je boirais de bonnes liqueurs, juste de quoi trouver l'oubli !... Tu sais, juste pour vous faire rire !... Essaye cela, Tommy, et tu verras !

— Inutile, mon petit Babylas ! disait le clown. Ton petit Tommy est « fichu » !

— Alors, alors ! rageait le nain. Eh bien, je sais comment je m'y prendrais, moi !

— Et comment dis-moi, Babylas ?

— Ce que je ferais ?... et le nain s'indignait. Eh bien, eh bien !... j'embrasserais la demoiselle pendant cinq minutes, jusqu'à temps que mon ennui fût passé !... On verrait bien, ensuite !... Oui, Tommy, voilà ce que je ferais !... De gros bai-

sers sur les joues, que ça lui cuise bien après, qu'elle ne puisse pas s'empêcher de penser à moi !...

— C'est un remède ! et Tommy souriait, tristement.

— C'est *le remède*, oui ! et je recommencerais tous les jours, avant... non !... après le déjeuner, pour mon dessert, et voilà !

XX

Ici, il conviendrait peut-être de répéter que Bassick tenait désespérément son serment de ne pas courtiser la petite écuyère ; mais ce ne serait guère alors une histoire humaine que je vous conterais; et, enfin, on devinerait aisément que Bassick avait dû rechercher souvent Dinah Monti, pendant la malencontreuse maladie de Tommy.

A son corps défendant, il avait su amuser l'écuyère et faire en sorte qu'elle, la première, restait joyeuse de sa compagnie.

Pourquoi aussi dire autre chose que ceci : c'est que Bassick et Dinah ne songeaient vraiment qu'à eux, quand ils se retrouvaient ensemble.

S'il arrivait tout de même à Bassick de penser à Tommy, c'était pour lui une vilaine chose ; mais, vite, Bassick la chassait, en se disant qu'en somme il n'y eut jamais un crime à rencontrer ensemble un petit clown et une petite écuyère.

Quelques-uns de la troupe jasaient bien :

— Vous verrez que ça tournera mal, cette histoire-là ! disait l'un.

— Oui ! Si Tommy affecte de n'en témoigner aucun chagrin, il en pense bien davantage ! disait l'autre.

Un troisième ajoutait :

— Tommy cause bien aussi très souvent avec Dinah ; mais il n'est pas difficile de voir que Bassick est le favori !

Un quatrième :

— On devrait prévenir le régisseur ! Il saurait bien arranger les choses !

Mais, en dernier lieu, quelqu'un philosophait :

— Bah ! laissez-les donc se débrouiller tous les trois ! Il ne faut pas grossir les événements ! Tout rentrera dans l'ordre, allez, avant qu'il arrive du scandale !

D'ailleurs, Bassick ne continuait-il pas, malgré tout, à être « héroïque » ?

Souvent, il avait l'occasion favorable d'emmener la petite écuyère, — il sortait tous les jours avec un poney attelé à un « tonneau » — mais il luttait, il se défendait contre son désir, pour ne pas gâter les choses.

Parfois, il voyait Tommy le surveiller, le guetter, obstinément; puis Tommy tournait les talons, brusquement. Peut-être « venait-il de se faire une raison ! »

Certes, il ne restait presque plus rien de la profonde amitié qui les avait unis.

Peu à peu, elle s'était désorganisée, émiettée; et ils avaient bien ressenti en eux cette mauvaise fin. Comme leur affection mutuelle s'était trouvée inopinément saccagée, parce qu'un joli visage s'était interposé entre eux deux; maintenant, toutes les barrières, tout ce qui avait si bien protégé cette affection, tout cela c'était bien brisé, anéanti.

Et cela devint pire, même !

Car, pourquoi, dès qu'ils évoquaient le visage de Dinah Monti; pourquoi, dès qu'ils entendaient

les roucoulement de sa voix, se sentaient-ils aussi hostiles à tout ce qui n'était pas elle, une parcelle d'elle-même ?

Quelquefois, Tommy et Bassick, du même pas contraint, s'abordaient; mais ils s'apercevaient avec stupeur qu'ils n'avaient plus rien à se dire, qu'ils étaient devenus l'un pour l'autre des indifférents, comme des étrangers; et la même gêne leur venait de ce nom qu'ils n'osaient plus prononcer, parce qu'il les aurait laissés angoissés devant eux-mêmes !

Pouvait-il, du reste, en être autrement ?

Ne formaient-ils pas, Dinah, Tommy et Bassick, un trio presque d'enfants ? alors, comme des enfants, Tommy et Bassick laissaient agir toute la Fatalité.

C'est ainsi qu'une après-midi Bassick fit monter dans sa voiture la petite écuyère.

Le cheval trottait vite. Il les conduisit au loin, dans la campagne.

Ils s'amusèrent de tout : des arbres rouillés, des gens qu'ils rencontraient, de ceux qui les hélaient aux portes des auberges.

La journée était splendide et tout en fête.

Bassick se disait qu'ils auraient pu être là, tous deux, dans cette voiture, comme deux mariés d'hier qui retournent dans leur maison.

Cette pensée fut si forte qu'il prit la main de Dinah.

Elle ne la retira point. Il en témoigna une telle joie qu'il laissa le poney, quoiqu'en pleine descente, prendre le galop.

Puis ils s'engagèrent dans une forêt.

Le cheval, de lui-même, se mit alors au trot, puis au pas.

Bassick osait enfin regarder Dinah en plein visage.

Elle portait un large chapeau noir et un long voile qui flottait au vent. Sous les arbres, ses yeux luisaient étrangement.

Bassick parlait, parlait; mais elle aurait voulu qu'il se confessât encore davantage, — qu'il l'étourdît tout à fait par plus de mots.

Des bestioles couraient au travers des mousses sèches; des écureuils sautaient de branche en branche; et, comme le cheval suivait un simple chemin de clairière, poudreux et étouffant le rou-

lement des roues, on n'entendait que le craquement des harnais ou le léger balancement de la petite voiture.

Bassick ne lâchait plus la main de Dinah. Il la tenait, et il la voyait, longue, mince, et d'une blancheur qui le ravissait.

Alors il ne put cacher son admiration :

— Comme elle est jolie, votre main, et aussi vos yeux et tout votre visage ! Bien sûr qu'il n'y a rien de plus joli !

Il dit cela si naïvement, si énergiquement, qu'elle partit à rire aux éclats.

Comme il était drôle, ce Bassick !

Mais, lui, il continuait :

— Et vous êtes si jolie que je comprends bien pourquoi tout le monde vous désire ! Tenez, Dinah, jusqu'à Babylas, vous en adresse-t-il des regards langoureux ?

— Mais c'est pour rire !

— Moi, je sais bien que je voudrais être plus hardi qu'eux tous pour vous dire beaucoup de choses !

— Essayez !

Il la regardait, et elle riait toujours, de son rire

clair et léger. Alors il s'accordait des délais pour être plus brave, puisqu'il en avait l'occasion, et que, sans doute, elle ne se représenterait plus aussi exceptionnelle !

Bien entendu, le délai passait, et Bassick se trouvait désemparé, ne sachant à quoi se résoudre.

Le poney, lui-même, était si peu conduit qu'il avait repris la route du cirque.

Alors, Bassick forgeait une nouvelle résolution qu'il croyait plus héroïque et... il aboutissait au même résultat. Dinah se montrait si espiègle et si hautaine, qu'à la dernière seconde, tout son courage l'abandonnait.

Brusquement, enfin, alors qu'on touchait presque à la rotonde du cirque, Bassick, qui tenait toujours la main de Dinah, la porta à ses lèvres, et il l'embrassa, ardemment.

Il ne vit pas Babylas qui, perché sur une échelle, le regardait, farouchement.

XXI

Le nain resta longtemps interdit.

Qu'allait-il faire de toute la peine qu'il avait ressentie à voir Bassick embrasser Dinah ?

Devait-il en informer Tommy ?

Lui en parler, c'était lui causer un vif chagrin; et ne rien lui dire, c'était laisser Bassick libre et encouragé à embrasser bien d'autres fois la petite écuyère.

Babylas déroula longtemps tout cela dans sa cervelle, sans s'arrêter à une détermination.

Un autre, plus futé, eût hésité, pareillement, d'ailleurs. !

Dire ou ne pas dire, les deux choses se valaient, quant aux conséquences. C'était trop demander au nain que de vouloir qu'il se débrouillât dans les complications de cette aventure.

Il resta un bon moment sur son échelle, où il s'occupait à de menues réparations dans la toile de la rotonde.

Il se disait qu'il était bien inutile qu'il redescendît sur le sol. A terre, il ne réfléchirait pas mieux, bien sûr !... Mais c'était peut-être parce qu'il n'envisageait pas nettement les choses ! Alors, très obstinément, il mit en péril sa cervelle.

Dans quel sens devait-il agir, mon Dieu ?

Il interrogeait du regard les garçons d'écurie qui passaient, portant le fourrage et les musettes d'avoine.

Il y avait bien « monsieur Ovide », le régisseur. Pressenti, il aurait sûrement résolu tout de suite la question.

Ovide exerçait, en effet, sur le nain un prestige irrésistible. Jamais Babylas n'avait contemplé un pareil homme, aussi solennel dans l'exercice de ses fonctions.

Mais comment adresser à M. Ovide une telle

demande, et comment, surtout, aborder un tel personnage ?

Vraiment, Babylas se le demanda, en examinant mille moyens, à cause de l'ardente amitié qu'il avait vouée à Tommy; mais aucun mode, après réflexion, ne le contenta ; et puis, comme le moment était mal choisi ! car monsieur le régisseur général, à cette heure-là, fourrait son nez partout et tournoyait ainsi qu'un bourdon.

Babylas, enfin, se décida à descendre de son échelle.

Mais, comme il l'avait pensé, il ne trouva pas davantage, une fois sur le sol, la vraie décision à prendre.

Alors il tourna et retourna sur ses pas, allant du côté des chevaux qui mangeaient, puis vers l'éléphant qui dormait.

Il vit enfin Ovide au repos; mais il n'osa pas l'aborder.

Il se sentait devenir fou, son Tommy étant en cause.

— Je vais regagner ma roulotte, se dit-il. Je verrai, là, si je puis réfléchir mieux !

En chemin, il se heurta contre Tommy.

Alors ce fut subit, désespéré.

Puisqu'il rencontrait Tommy, c'est qu'il devait parler !

Il parla donc, mais ce fut avec de telles réticences d'abord, avec de tels bégaiements, que Tommy, ne comprenant rien, le brusqua, malgré lui :

— Allons, exprime-toi mieux, Babylas ! Tu as tout le temps de me causer. Seulement, commence par le commencement !

— C'est... que !...

— Va, reprends tout ! dit Tommy. Doucement, cette fois. Et ne t'embrouille pas dès le début !

— Eh bien, voilà !...

— Allons, va donc !...

Babylas, fouaillé, se décida.

Certes, tout ce qu'il avait à dire ne fut point conté avec méthode, avec une suite logique; mais le nain usa cependant d'une telle force, d'une telle volonté, que l'histoire s'enchaîna enfin !

Mais, pas pour longtemps, car, voyant Tommy pâlir, Babylas s'arrêta net.

— Oui, je vois, je te fais de la peine, Tommy ! pardonne-moi !

— Continue !

— Non, je vois bien que tu souffres ! C'est cela, je n'aurais pas dû causer, je le vois maintenant !...

— La peine est faite ! parle ! tu peux tout me dire !

— Oh ! Tommy ! Tommy !

— Seulement, je ne me doutais pas qu'un gros chagrin me viendrait de toi, ce soir !

— Oui ! oui ! j'aurais dû me taire ! répétait Babylas. Et il se mit à sangloter.

— Mais parle donc !

Du coup, Babylas perdit complètement la tête.

Au lieu de ménager le dénouement, il le jeta brusquement, comme un cri :

— Je viens de voir Bassick embrasser Dinah !

Tommy sursauta, blêmit.

Sa peine était profonde. Il sanglota, lui aussi, éperdument ; tandis que Babylas, affolé de ce qu'il venait de dire, souhaitait mourir.

— Tommy ! mon petit Tommy !

Il s'était jeté sur le clown ; et il essayait à présent de le consoler, de lui jurer qu'il n'avait rien vu de plus, en somme, et que c'était le fait d'une

bête, oui, d'une bien grosse caboche d'imbécile, d'avoir raconté cela !

— Bien sûr, Tommy, répétait-il, que je ne croyais pas que cela t'aurait fait tout ce chagrin ! Je croyais te rendre service, moi ! t'avertir seulement pour que tu dises à Bassick de ne plus recommencer ! Car c'est méchant de sa part de te trahir ! mais voilà, je n'ai pas su me taire ! j'ai causé, moi, et j'ai apporté, dans mes mains, tout le mal que l'on pouvait te faire !... Oh ! Tommy, Tommy, pardonne-moi !... Je n'ai rien su deviner !...

Et Babylas sanglotait, tout désespéré, pendant que Tommy, tombé sur un banc du cirque, répétait, doucement, doucement :

— Oh ! Bassick !... Bassick !...

XXII

Tommy se contint cependant; il eut la force encore de ne rien dire à Bassick.

Le soir, pendant la représentation, il joua comme d'ordinaire; il multiplia même ses sauts et ses répliques, comme dans un besoin de se dépenser et de s'étourdir.

Il prit seulement la précaution de ne descendre en piste qu'au dernier moment, à l'instant précis de son « entrée ».

Ainsi il se dispènserait de parler à Bassick en dehors de leurs exercices communs. C'était assez qu'il fît, lui, Tommy, tout son devoir de clown. Il

ne lui resterait plus, dans son chagrin actuel, que cette petite joie des applaudissements dont il était si fier, autrefois.

Il joua de telle façon que personne ne se douta de sa douleur; mais il était à bout de courage en quittant la piste. Il remonta dans la petite roulotte où il vivait seul, maintenant; et, tout à son aise, il sanglota.

Il tournait et retournait cette pensée obsédante, angoissante : comment Bassick avait-il pu le trahir ? Bassick ! son aîné ! Celui qu'il appelait son « grand frère » !

Lui, Tommy, n'avait-il pas tenu de toutes ses forces son serment ? et, cependant, il n'était, lui, qu'un petit clown, pas plus énergique que lui, Bassick, pas plus fort ! Oh ! quelle trahison !

Tommy ne comprenait pas.

Une belle nuit de doux octobre l'appela à la fenêtre de sa roulotte.

Devant lui, au delà d'une large avenue de platanes très espacés, les maisons de la ville dormaient. Quelques réverbères luisaient çà et là.

Tommy imagina tout à coup que Dinah aurait pu venir le retrouver. Pourquoi cela était-il aussi

impossible que de décrocher la lune, qui offrait en ce moment son croissant très pur ?

Comme tout reposait ! Rien ne compatissait à son chagrin.

Il se souvint de légendes qu'on lui avait contées lorsqu'il était tout enfant. C'étaient, dans des pays dont l'évocation seule donne le frisson, des histoires de petits bonshommes torturés par de méchantes fées ; et, aujourd'hui, voilà qu'il vivait, vraiment, une de ces histoires-là ; car il restait bien toujours un enfant, lui, Tommy.

Ainsi, tout son lourd chagrin, il se fût nettement dissipé par un baiser donné à Dinah, comme Bassick l'avait fait !

Et puis il était un enfant encore parce qu'il ne savait pas bien classer ses idées et se déterminer dans un sens ou dans un autre.

Ainsi, il se disait :

— Il est possible que Bassick ait embrassé Dinah sans penser à plus ! Une fois déjà, lui, Tommy, n'avait-il pas commis une faute, le jour de la visite au moulin ? Cela s'était bien tourné à sa confusion !... Dinah et Bassick avaient peut-être échangé un baiser de pure amitié : remercie-

ment de Dinah à Bassick qui l'avait conduite en voiture !... Si ce n'est que cela, il aurait bien fait de se taire, ce sot de Babylas !

Mais, ensuite, ses idées « se retournaient », et Tommy excusait le nain :

— Non, Babylas a raison : Bassick m'a trahi ! Alors il valait mieux que j'en fusse informé tout de suite !

Les morsures de la jalousie sont vives.

Tommy s'obstinait à contempler la nuit, à écouter le doux ronflement de la ville endormie, coupé de brefs appels de locomotives qui, parfois, déchiraient l'air. Les heures lourdes qui sonnaient à une église voisine l'énervaient ; et, quoi qu'il tentât pour reprendre courage, il ne pouvait s'empêcher de revoir Bassick et Dinah dans la petite voiture ; Bassick et Dinah à travers tous les détails que le nain lui avait donnés ! et ces baisers sur la main, comme il en ressentait en ce moment l'ardente brûlure !

Cela fut si douloureux qu'il dut se lever, tout faible d'angoisse.

C'en était fait !

La jalousie la tenaillait bien, à présent, cette

pauvre petite âme de clown; cette petite âme qui, jusqu'alors, avait tant fait rire ! Si espiègle hier, elle allait sans doute être dénuée bientôt de toute l'insouciance et de tout le bonheur qui avaient été son partage.

Ah ! la longue nuit hostile !

L'aurore ne paraîtrait jamais, tant les ténèbres s'épaississaient de plus en plus.

Tommy ne voyait plus les maisons de l'autre côté de l'avenue; il s'immobilisait à fixer la lueur d'un réverbère; et il lui semblait que c'était la lueur d'un bateau solitaire voguant sur un océan noir.

Le vent, tout à coup, s'éleva, fit chanter les branches des platanes, et il balaya de grands remous d'ombre, dans lesquels le cœur du petit clown sombra. Tout se perdit dans le gouffre des ténèbres.

Seul, le visage de Dinah Monti apparut, d'abord clair et joyeux, aube d'une délivrance; puis il se voila aussi, pris dans la tourmente de la nuit.

Au petit jour, un garçon d'écurie trouva Tommy endormi sur le rebord de la petite fenêtre de sa roulotte.

Il le souleva et le porta sur son lit.

XXIII

Il n'est, certes, pas de longue psychologie à établir avec une âme de clown.

Tout s'y passe très vite. Tout y est menu et pourtant intense, comme chez les simples.

S'il s'agissait d'une âme compliquée, il y aurait sans doute encore bien des chapitres à écrire sur un tel cas. Mais Tommy n'était qu'une petite chose de la création, qui ne cherche pas ordinairement, pour agir, midi à quatorze heures.

Il décida vite qu'il aurait une explication avec Bassick, et qu'il lui demanderait toute la vérité.

Aussi bien, c'était la chose à laquelle il s'était résolu après toute cette nuit d'angoisse, que, pour rien au monde, il n'aurait pu revivre.

Quel contentement, d'ailleurs, si Bassick ne se

révélait pas coupable; s'il donnait, de son geste, surpris par Babylas, une explication franche et bonne !... Mais lui, Tommy, aurait-il agi comme Bassick, s'il s'était trouvé seul, en voiture, avec Dinah ?

Quand il se posa à lui-même cette question, il se répondit avec force que d'abord il n'aurait pas emmené Dinah, et qu'ensuite il ne l'aurait pas embrassée ! Ce fut cela, nettement affirmé, qui le poussa à interroger Bassick et à le « condamner » d'avance.

Les deux petits clowns se heurtèrent avec une telle gêne, que leurs propos s'échangèrent d'abord à voix morte :

— Oui, Tommy, je sais que je t'ai trahi !...

— Mais pourquoi, Bassick ?

— Je n'ai, Tommy, aucune explication à te donner ! Quand j'ai vu Dinah si près de moi, tu sais, depuis tant de jours que nous nous débattions contre sa gentillesse ! quand je l'ai vue si jolie, j'ai été incapable de garder mon serment ! et cela fut si doux que, vois-tu, Tommy, je ne pourrais même pas, maintenant, te jurer de ne pas recommencer !...

— Oh ! Bassick !...

— Oui ! je sais, Tommy, que je te cause une grande peine; mais pardonne-moi : il n'y a pas de ma faute !

— Ecoute, Bassick, il y a tout de même que tu n'as pas voulu assez te défendre ! Moi, tu sais, j'ai lutté aussi contre ce sentiment qui nous porte si ardemment vers Dinah !... Je m'étais juré de rester un petit clown timide, à l'écart, qui n'ose pas dire ses pensées ! et j'étais heureux de souffrir pour Dinah et aussi en songeant à toi, Bassick ! Je ne sais pas combien de temps j'aurais pu rester ainsi, comme un sacrifié; mais je crois bien que toi, tu n'aurais jamais pu me prendre en faute !

Les deux clowns se considéraient avec un étonnement mélancolique.

— Tommy ? dit Bassick.

Mais Tommy ne prit pas la main que Bassick lui offrait.

Il ajouta, d'une voix dolente :

— Vois-tu, Bassick, le gros chagrin qui pèse si lourd sur mon cœur m'enlève la force de te reprocher quoi que ce soit ! Je m'attendais si peu à ta

déloyauté que tu me voies tout hésitant, ne sachant à qui ou à quelle chose je dois m'en prendre !...

Ils échangeaient ces propos, étant assis un peu à l'écart des roulottes, tandis que le régisseur, frappant dans ses mains, appelait les artistes à la répétition.

C'était une après-midi légère et dorée. Comme le bonheur s'alanguit dans les journées brèves ! Il entre alors dans les âmes les plus moroses, et il s'y installe, douillettement.

— Eh bien, Bassick ?

Avec quel ton douloureux Tommy avait prononcé cette simple interrogation !

C'était le glas d'un rêve d'amitié, dont les premières phases avaient été enviables. Le souvenir en réapparaissait maintenant très lointain, très effacé; et, pourtant, combien le peu qu'il en restait était doux !

Bassick voulait parler, mais le joli visage de Dinah se dressait devant lui; et il se disait tout de suite que toute nouvelle explication était bien vaine !

Alors il se leva et Tommy le suivit. Ils gagnèrent le quai voisin et ils s'attardèrent à considérer

le fleuve que descendaient côte à côte deux chalands, pavoisés de linges.

Au delà, un grand village s'étageait sur une colline. Toutes les maisons blanchissaient dans la lumière fine de cette délicieuse arrière-saison. La tranquillité de ces maisons, tout le mensonge d'intimité, de bonheur et de douceur que l'on crée toujours, quand on considère de loin des choses d'aspect paisible, tout cela irritait Tommy et Bassick qui, eux aussi, en apparence unis, étaient, cependant, ennemis.

Comme les clowns ne sont pas, en général, des héros de légendes qui combattent trois jours et trois nuits sans repos, Tommy, après un long examen dans son âme droite, s'arrêta obstinément à ceci : « Bassick est coupable : il doit être puni ! », et, cela, il le prononça, tout à coup, avec un peu d'emportement.

— Bien ! répondit Bassick.

Cette solution le contentait. Tout en gardant son amour pour Dinah, il aurait peut-être le moyen de rasséréner un instant la pauvre âme de Tommy !... L'avenir ferait le reste !

— Mais écoute, Bassick, dit Tommy, personne,

au cirque, ne devra être mis par nous au courant de nos projets ?

— Tu as raison, Tommy ! répondit Bassick. Si on engageait les uns et les autres dans cette aventure, on pourrait dire : adieu, pauvres ! Sans compter que Bateson et Ovide en feraient des histoires.

Oui ! Tommy et Bassick s'en tiendraient, eux tout seuls, à une sorte de « punition » qui « arrangerait les choses ».

Pour Bassick, cela ne prenait point une importance considérable; mais dans la cervelle de Tommy, il n'en allait pas de même : c'était une chose grave et nécessaire !

— Tu acceptes donc, Bassick ? demanda Tommy.

— Oui ! Tommy ! et, tout de suite, si tu veux ! répondit Bassick.

Alors Tommy retrouva presque la joie des jours d'autrefois, quand son cœur respirait si librement, au hasard de la vie qui ne lui apportait aucun souci, aucun chagrin.

Il dit, en frappant sur l'épaule de Bassick :

— C'est bien, Bassick ! Je vais chercher !

XXIV

Quelle serait cette « punition » ?

Quelle en serait la nature, et comment l'appliquerait-on ?

C'est bien la première fois qu'une chose aussi singulière se présente à l'esprit de deux clowns. Il est donc permis de supposer qu'ils tâtonneront un peu de temps à la recherche de la solution.

Bassick, qui se prêtait à cette fantaisie de Tommy, avait toutes les raisons pour ne pas en chercher avec énergie l'application.

Tommy, lui, s'y acharna.

Il lui parut que ce serait un véritable apaisement, ce « sacrifice » que Bassick lui consentait.

Car il n'était pas sot au point de croire que Bassick acceptait cette « punition » par simple idée de « se racheter ». La vérité, que Tommy savourait avec joie, c'est que Bassick avait eu pitié de lui, qu'il l'aimait encore, et que sa trahison l'avait même rejeté sur lui, Tommy.

Mais quel devait être le mode de punition à imaginer ?

Tommy n'en trouvait aucun.

— On ne punit pas, se disait-il, un « grand » clown de vingt-trois ans, comme on punit un enfant en le privant de confiture ; et il s'énervait de ne rien trouver, de toujours chercher, vainement !

On le vit distrait, absorbé, vous regardant avec des yeux étonnés, interrogateurs, de même manière que s'il avait attendu de vous la réponse qu'il souhaitait tant.

Dans le cirque, on se répéta que Tommy était en train de devenir fou.

— Vous ne m'ôterez pas de l'idée qu'il a un grain, le gosse ! disait un des Madden au trio Flanagan. Il rôde, il rôde, l'air égaré ; et, quand on lui cause, il ne répond pas ! ou bien il a un air de

vous envoyer promener qui ne me dit rien de bon !

— Il est amoureux, parbleu !

— Certainement ! car pour avoir la tête aussi à l'envers !

Tommy aurait bien interrogé son petit Babylas, qui ne le quittait guère d'une semelle. Celui-là, il se serait fait hacher plutôt que de raconter quoi que ce soit ! mais comment obtenir une idée raisonnable de cette « caboche » qui, depuis le malheur qu'elle avait fait, en prévenant Tommy de la trahison de Bassick, paraissait encore plus gonflée et plus stupide.

Et Dinah, Dinah avec laquelle Tommy causait quelquefois, quel aiguillon pour le contraindre à chercher encore, pour l'obliger à réaliser au plus tôt cette « punition », dont il attendait tant de bonheur !

Il était démoralisé, excédé, quand il aboutit enfin de telle manière :

Un soir, après son « numéro », Bassick exécuta, pour la première fois, un saut splendide par-dessus les hommes d'équipe, rangés en pyramide.

En voyant Bassick placer les hommes, le per-

sonnel du cirque n'avait pas cru à la possibilité de réussite d'un tel saut !

Mais, quand, après avoir tourbillonné par-dessus l'obstacle par un double saut périlleux, Bassick retomba sur ses pieds, tous les artistes du cirque eux-mêmes applaudirent, frénétiquement.

Ce fut un trait de lumière pour Tommy.

Puisque Bassick avait franchi un tel obstacle, il convenait d'en dresser un plus rude, plus redoutable, et de le lui présenter.

Si Bassick le passait, Tommy lui accorderait le pardon, la réconciliation; et tous deux ensuite — Tommy arrangeait déjà cela dans sa tête ! — ils quitteraient le cirque Bateson, afin d'oublier !

Le saut ! Oui ! Bassick se rachèterait ainsi par une chose de son métier, par un exploit qui porterait même au loin sa renommée. Et c'est même à lui, Tommy, qu'il devrait sa gloire.

Il ne put s'empêcher de proposer joyeusement à Bassick cette punition-là !

— J'accepte ! répondit Bassick, qui était alors en train de cabrioler sur les mains et sur les pieds.

Et, bientôt, il parut lui-même si content de l'idée qu'il décida que dès le lendemain, à la répétition,

il verrait à organiser l'obstacle, à le dresser très dangereux.

Historiette du cirque que deux clowns allaient tout de suite écrire, en auteurs ingénieux et très braves.

Pourtant, Tommy songea.

Bassick avait parlé d'un saut très difficile; mais si cela devenait un saut impossible !

— Assurément, tout cela tournerait alors à ma confusion ! se dit Tommy.

Puis il eut peur, tout à coup.

Car il savait mieux que personne, certes, ce que l'on risque dans le saut, si l'on tombe sur la tête, sur le dos ou sur le ventre. Non ! décidément, c'était absurde : il fallait renoncer à ce projet.

Il irait trouver Bassick, et il lui dirait qu'il ne voulait plus maintenant qu'il sautât !... Non ! vraiment !... Si Bassick l'avait trahi, ce n'était pas une raison pour le pousser à se tuer; pour le voir retomber sur la piste, les pieds fous, et y rester, assommé, la colonne vertébrale brisée ou le crâne fracturé !

Non, il refusait, à présent !

Et il passa une partie de la nuit avec ce conten-

tement profond de suspendre un terrible accident probable. Mais, à l'aube, à sa vive stupeur, cette idée revint que, pourtant, ce saut, c'était la seule manière que Bassick avait de lui prouver qu'il l'aimait toujours, qu'il ne le sacrifiait pas entièrement à Dinah !

Débat douloureux, dont Tommy ne se tira plus !

Car ceci, encore, compta dans son examen intérieur, à savoir : que Bassick, sauteur prodigieux, était capable de toutes les prouesses !

Il convenait donc, peut-être, de laisser encore agir la fatalité; de s'en remettre à l'ordre des choses qui dicte certainement les volontés des clowns.

L'après-midi, à la répétition, il vit que Bassick combinait déjà, avec des chaises, un redoutable obstacle.

C'était donc que la fatalité exigeait que Bassick sautât !

Tommy demeura, angoissé.

Bassick apportait toujours des chaises.

Les autres artistes du cirque s'arrêtèrent à considérer Bassick; et ils se demandaient quel scéna-

rio de pantomime, quelle simple farce, il allait encore essayer !

Ils remarquèrent aussi avec surprise que, quelquefois, Tommy enlevait des chaises, et que Bassick, têtu, violent, les replaçait.

— Ah ! bien ! il veut sauter, le garçon ! à son aise ! se dirent les acrobates ; et ils regagnèrent leurs roulottes.

Dinah était restée sur la piste. Elle battait des mains, chaque fois que Bassick sautait.

Bassick la pria de s'éloigner.

Ovide regardait aussi de tous ses yeux les préparatifs de Bassick.

Celui-ci n'en finissait pas d'équilibrer des chaises.

En terminant, il promit, pour le lendemain, du haut d'une plate-forme qu'il installerait là — il montrait l'entrée de la piste — un bond qui lui permettrait de franchir le formidable obstacle.

Il arriverait avec élan sur la plate-forme et il sauterait.

C'était fou !

Nulle détente de muscles, nul ressort de la volonté ne pouvaient permettre ce miracle.

Les uns ricanèrent.

Les autres s'apostrophèrent sur le dos de Bassick.

— Je vous dis qu'il est timbré, comme Tommy !

— Allons donc ! vous verrez bien, il peut franchir ça !

— Oui, en se cassant les reins !

— Certainement ! c'est ce qui l'attend !

— Moi, je ne le laisserais pas faire !

— Oh ! quand Bateson verra la chose ! Il n'a pas dit son dernier mot !

Bassick s'en était allé.

Tommy écoutait, angoissé, ces propos. Oui ! heureusement, Bateson, raisonnable, ne permettrait pas cette folie.

Dès le lendemain matin, en effet, Bateson, furieux, interpella Bassick :

— Quoi ! on vient de me dire que tu veux exécuter un saut de la mort, my little boy ? Je te défends bien, tu entends, d'essayer pareille chose ! Je ne veux pas te ramasser sur la piste, cassé comme un pantin ! Si tu as des idées pareilles, tu peux rester au lit demain !...

— Je sauterai, patron ! répondit tranquillement Bassick.

— Tu ne sauteras pas, je te dis ! reprit Bateson. Ah ! ça, as-tu juré de me rendre enragé aujourd'hui ?

— Je sauterai ! repartit doucement Bassick.

— Oui ! si tu veux ! Je crois même bien que tu sauteras ! dit Bateson, en riant tout à coup, lourdement ; mais avec des chaises en moins sur le tas, je t'en réponds !

— Je sauterai par-dessus toutes les chaises, master Bateson ! affirma Bassick.

— Veux-tu te taire ! ragea Bateson, qui appela furieusement Ovide.

Et, au régisseur accouru :

— Voyez-vous ce garçon, master Ovide ? Il est fou ! Il me dit à moi qu'il veut se suicider ! Comprenez-vous qu'une petite caboche comme la sienne veuille m'imposer ses volontés ?... — Et devant l'air surpris d'Ovide. — Ah ! oui, je ne vous dis pas ! eh bien, il veut essayer de franchir un obstacle impossible, tout bonnement ! Il veut se tuer, je vous dis !...

A quoi, Ovide :

— Alors, Bassick, je serai, moi, régisseur général, obligé de vous empêcher de sauter ! Je m'en rapporte à la complète expérience de master Bateson ! Votre saut, c'est une machine à se tuer ! Donc, moi, le régisseur, je vous empêcherai de faire cette bêtise-là !

— Nous verrons ! répliqua, têtu, Bassick.

Tommy respira.

Le saut ne serait pas tenté.

N'importe ! lui, Tommy, avec sa stupide idée d'une punition, il avait été à deux doigts de faire tuer Bassick, tout simplement ; et cela, quand il y pensait bien, pour une gamine dont les pareilles existent certainement en bien d'autres endroits ! Ce qui prouve, dit-il tout haut, qu'on peut être un excellent clown, mais être aussi un imbécile !...

Malgré tout, il attendit avec crainte la soirée du lendemain.

XXV

Elle arriva.

Un mauvais bruit circula toute l'après-midi, à savoir que Bassick avait catégoriquement répété au patron qu'il sauterait comme il voulait sauter, et que si on l'en empêchait, il quitterait immédiatement le cirque !

A l'appui de cette déclaration, il avait affirmé que ses essais lui permettaient de jurer qu'il exécuterait le saut, d'où « dépendait sa nouvelle renommée » !

Bateson, mis en présence de cet ultimatum, avait hurlé d'abord de colère ; puis, gagné peu à peu par la persuasion de Bassick, par la confiance qu'il montrait, il avait, en jurant frénétiquement,

déclaré lui-même qu'après tout cet endiablé Bassick était bien capable d'exécuter le saut tel qu'il le disait !

Ovide, appelé de nouveau, s'était, naturellement, rangé du côté du patron. D'un accord hésitant, le directeur et le régisseur avaient donc cédé.

— Pensez donc, master Bateson, tout de même si la chose se passe bien, dit Ovide, quelle renommée pour le cirque Bateson !

— Justement, master Ovide, nous sommes dans une grande ville. Ça peut faire du bruit !

— Et nous aurons du monde ce soir, master Bateson ! Il y a une importante foire aux bestiaux aujourd'hui, et tous les bourgeois et paysans du département nous visiteront !

— Allons !

— Ça se passera bien, allez, master Bateson !

Le soir, le cirque, selon la prophétie d'Ovide, était plein.

Perchés au-dessus des bourgeois d'aspect satisfait et des bourgeoises fleuries, les paysans, aux blouses bleues soutachées de dessins au fil blanc, et les paysannes, en bonnets, abondaient.

Les lampes faisaient éclater leurs faces rougeaudes, rasées du matin. Sur les bonnets des femmes, rutilaient les éclairs d'or de longues épingles posées comme ornements.

Aux troisièmes places, tout un escadron de cavalerie s'était installé; et l'on entendait, de temps à autre, le bruit d'un sabre qui dégringolait, avec des rires, le long des gradins.

Tout ce monde, largement, tapageait.

C'était un bon public, riant, applaudissant, étonné et ravi.

Ovide lui avait préparé le beau programme suivant :

PREMIÈRE PARTIE

1. — ORCHESTRE — *Universel Nation* (marche) . . . . COURTIOUX.
2. — ORCHESTRE — *Flore* (valse) . . . . WIBIER.
3. — ORCHESTRE — *Frisco New-York* (marche) . . . . DE MAELE
4. — **Mlle Lise ROLAND** — numéro acrobatique.
5. — **JIM O'CONNOR** et ses chiens — Entrée comique.
6. — **Miss HALSEY** — Danses et exercices sur la corde.
7. — **TRIO MADDEN** — Équilibristes de force.
8. — **Les FLANAGAN** — Combinaisons équestres.

Entr'acte de dix minutes.

SECONDE PARTIE

1. — ORCHESTRE — *Marchons droit* . . . . MONTEUX-BRISAC.
2. — ORCHESTRE — *La Belle de Chicago* (sélection) KERKE.
3. — Les Sœurs FRANKLIN — Numéro d'anneaux et de trapèze.
4. — **LYNHAM** — Le Jockey d'Epsom.
5. — **Les VIOLETTA'S** — Danses acrobatiques.
6. — **Miss DINAH MONTI** — Écuyère.
7. — **TOMMY et BASSICK** — Entrée comique.
8. — **JOSEF RENZ** — Haute école.
9. — **Miss ALEXANDRA** et son éléphant **Sahib**.
10. — **HALL et EARLE** — American excentric's.
11. — ORCHESTRE — *Retraite.*

Le spectacle commença comme à l'ordinaire; mais quand vint le moment de l'entrée des deux petits clowns, Bassick, d'abord, se présenta seul.

Tous les gens du cirque s'étaient tassés à l'entrée de la piste.

Si le public se divertissait toujours, il y avait comme une appréhension générale du côté de la troupe.

L'absence de Tommy l'aggravait.

Où était-il ?

Et puis on remarqua que Bassick n'avait pas crié en entrant en piste; aucun de ces éclats de voix par lesquels il se signalait tout de suite.

Et encore, pourquoi portait-il ce costume macabre, funèbre, ce vêtement tout noir, au lieu d'un de ses fantaisistes costumes, merveilles de drôlerie ?

Et sa face, toute blanche, coiffée d'un serre-tête noir, et pas de toupet, cette fois ?

Qu'est-ce que tout cela voulait dire ?

Enfin Tommy, que Bassick avait l'air d'attendre en regardant de tous les côtés, enfin Tommy parut.

Il ne cria pas, lui, non plus ; et il offrit tout de suite un visage angoissé.

Le cirque, quant aux spectateurs, éclata de rire. Jamais clown funèbre ne s'était, en effet, présenté avec autant de vérité.

Ces rires semblèrent électriser les deux clowns.

Bateson, Ovide, Dinah et tous les acrobates, avec, au premier rang, le nain, regardaient, haletants.

Bateson regrettait maintenant de n'avoir pas enfermé Bassick dans sa roulotte. Ce costume noir lui faisait mal ; et puis Tommy si funèbre, lui aussi, dans un costume quelconque, cela ne présageait rien de bon !

Trop tard pour agir à présent !

La foule riait.

Après quelques répliques, quelques sauts cabriolés, Tommy et Bassick commencèrent leur *nouveau* « numéro », dont les connaisseurs, seuls, auraient pu goûter la bouffonnerie amère, le spleenétique humour. C'était une comique scène d'assassinat; puis deux hommes d'équipe emportaient dans un linceul l'assassiné, Bassick, tombé avec un cri d'une vérité terrible.

Le public ne comprit pas et grogna.

Pour la première fois, on siffla les deux clowns.

Bateson, rougissant de colère, voulut intervenir. Jamais on n'avait attaqué ses favoris.

A grand'peine, Ovide le calma.

Du reste, l'attention du cirque était déjà occupée par des chaises qu'on apportait, et que Bassick, ayant rejeté son suaire, plaçait, au fur et à mesure, au milieu de la piste.

Bassick avait crié à l'orchestre de jouer furieusement.

Les musiciens s'en acquittaient à plaisir en déversant sur la foule toute la tempête des cuivres.

Tout de même, Bassick allait-il sauter ?

Les gens du cirque se le demandaient avec stupeur.

Le public, lui, riait, applaudissait maintenant, parce que Tommy chancelait, tremblait, comme pris d'une violente fièvre.

C'était long pour installer toutes les chaises.

Elles tombaient ; il fallait de nouveau les échafauder.

Les spectateurs criaient.

On les calma, en leur jouant la *Marseillaise*.

La dernière chaise posée, cela constitua un obstacle impossible nettement à franchir.

Plus de doute, Bassick ne sauterait pas, il exécuterait un saut comique ! Truc drôle et savamment préparé, puisque Bateson, lui-même, s'y était laissé prendre !

— Ah ! damné boy ! damné boy ! répétait-il, joyeusement, tandis qu'Ovide, perplexe, hésitait, lui, à croire à la supercherie. — Et jusqu'à ce Tommy! Regardez-le! Imite-t-il assez bien l'homme pris de peur, suant d'angoisse ?

C'était exact ! Quand Tommy s'assit, comme fou, sur le rebord de la piste, on délira, on applaudit, tellement « c'était bien ça ! »

Puis, un silence.

Brusquement, Bassick bondit sur la petite plate-forme, du haut de laquelle il « devait faire croire » qu'il allait sauter !

Il l'éprouva, puis il redescendit.

D'un geste, il fit taire l'orchestre.

Subitement, tout le monde cessa presque de respirer.

C'était très bien « manégé », de l'avis de tous ; car, sans savoir pourquoi, sans pouvoir dire d'où venait le malaise, on avait peur !

On regarda tout à coup, les yeux fixes.

Bassick venait de faire signe qu'il allait franchir la pyramide des chaises.

Alors, un lourd silence pesa.

Bassick, petit, souple, tout funèbre dans son maillot noir, avait gagné l'extrémité du cirque, pour prendre son élan.

Une femme poussa un cri.

L'angoisse torturait les nerfs.

Une minute encore, et tous les spectateurs auraient crié.

Soudain, on vit Bassick bondir sur la plate-

forme, la frapper des deux pieds, se détendre et tourbillonner.

Des femmes fermèrent les yeux.

Ce furent deux interminables secondes; puis, dans le silence énorme, on perçut tout le choc sourd, mou, d'un corps sur le fracas craquant des chaises qui s'écroulaient.

Tout le cirque, debout, hurla.

Le petit clown Bassick gisait maintenant, tout cassé, ensanglanté.

En se bousculant, tous les spectateurs se ruèrent sur la piste. Des femmes hurlaient d'épouvante. Des hommes vociférèrent.

Angoisse, tumulte inexprimable, duquel s'éleva enfin un cri surhumain, un cri de Bateson, le cri d'un fou furieux, qui dominait tout :

— A physician !... A physician !... A physician !...

XXVI

Le lendemain, au matin, Bassick était mort.

Sa pauvre petite âme s'était envolée vers le paradis des clowns, au pays heureux de la verve et de la fantaisie.

Tommy l'avait courageusement veillé toute la nuit, en compagnie de Bateson et d'Ovide, du nain et de Dinah Monti.

Toutefois, il n'avait pas desserré les dents.

Il était resté maquillé, sa bouche ensanglantée par le carmin; mais des larmes avaient tracé des sillons sales tout le long de ses joues.

On remarqua qu'il gardait son tremblement qui, la veille, avait tant fait rire !

A l'aube, il embrassa éperdument Bassick qui ne le reconnaissait plus; puis il serra fortement la main de Babylas.

On n'entendit pas ce qu'il avait bredouillé dans l'oreille du moribond, parce que des sanglots hachaient ses mots.

Il s'en alla en titubant, avec de nouveaux et de tels sanglots que son corps en était tout secoué.

Le nain s'était tout de suite attaché à ses pas; mais Tommy, doucement, l'avait repoussé.

Il voulait être seul.

On le laissa partir.

D'autres gens de la troupe vinrent remplacer le patron et le régisseur.

Ils avaient hâte tous deux de sortir pour s'apostropher, pour se reprocher cette mort qui était due à leur commune stupidité !

— Dites à notre faiblesse, master Bateson ! implorait Ovide. Et moi, je ne savais pas ! je ne savais pas ! répétait-il, lamentablement.

— Oui ! on peut nous en donner des athlètes de cette trempe ! criait Bateson. Laisser tuer un superbe garçon comme Bassick ! Ah ! les belles brutes que nous sommes, vous entendez, master

Ovide ! tout au plus bons à mener des biques à la foire ! Quand on ne connaît pas un métier, on ne le choisit pas ! Directeur de cirque ! Dans le temps, peut-être ! maintenant, je suis foutu ! Oui, je n'ai plus qu'à louer une taverne et à prendre comme enseigne : « *A l'imbécile Bateson !* »; c'est ce que je mérite, master Ovide ! Vous entendez, tête d'âne !

Ovide restait écrasé sous l'injure.

Mais il la méritait.

Il aurait dû avoir tout au moins un indice, deviner que la mauvaise chose allait se passer !

Dans le cirque, on jasait :

— Ce n'est pas possible, ce saut terrible a été une forme de suicide en public !

— Mais pourquoi ?

On cherchait.

Quelqu'un mit en cause Dinah Monti.

— Oui ! elle devait être, elle, la cause de tout ! Ah ! ces femelles, si on pouvait les détruire une fois pour toutes ! les jeter toutes dans un sac et les noyer !

Mais que disait Tommy ?

— Ils ont été des amis si unis autrefois ! Bien

sûr que Bassick lui a dit quelque chose, à lui ! Ce costume noir qu'il avait revêtu, ça veut bien expliquer quelque chose, ça ?

Assurément, par Tommy, on saurait tout !

On le héla.

Il n'était dans aucune roulotte.

— En vérité, c'est naturel, après un tel coup ! dit un des Flanagan. Il est allé pleurer dans quelque coin. Il reviendra bien ce soir.

On l'attendit.

Il ne revint pas.

On le retrouva enfin, après bien des recherches, noyé dans une mare où boivent les bestiaux.

On le rapporta, et l'on eut de la peine à « retrouver » sa douce figure; car, tout entière, elle s'était écrasée sur une pierre, vraisemblablement; et elle était affreuse !

XXVII

Le cirque Bateson est maintenant à vendre !

Vous pouvez le visiter : il est installé, pour ses quartiers d'hiver, dans le Midi de la France.

Le patron en a assez : il passe la main.

Il a gardé une bonne partie de sa troupe ; mais la fatalité a mal conduit les choses.

Ovide bat aux trois quarts la campagne. Le vieux cabot, usé, ne parle plus qu'aux astres ; et, quant au nain, il a été trouvé, le lendemain de la mort de Tommy, pendu au-dessus de la tête d'un cheval.

Dinah Monti, enfin, vient d'être enlevée par un

fils de famille, qui la poursuivait depuis une quinzaine de jours.

Je vous le dis : Bateson en a assez !

La prospérité des cirques est, comme tout le reste, chose bien illusoire !

Pauvre cirque Bateson !

FIN

II

Histoire d'une commerçante de la ville de Tours et de l'illustre comédien Truffaldin

Histoire d'une commerçante de la ville de Tours et de l'illustre comédien Truffaldin

I

OU L'ON FAIT CONNAISSANCE AVEC QUELQUES PERSONNAGES DE CETTE VÉRIDIQUE HISTOIRE.

La librairie de Juste-Aristide Dodicat se trouvait juste en face du théâtre municipal, rue de la Sellerie, à Tours.

C'était, de toute la ville, la librairie la plus réputée parmi le monde des bibliophiles et des amateurs de livres curieux.

Elle n'était pas pimpante, certes; c'était plutôt une petite boutique quelconque, sans coquetterie et sans fard; mais je crois bien qu'elle contenait tous les livres du monde, tant elle était gorgée d'in-quartos, d'in-octavos et de simples brochures et

brochurettes. On avait, heureusement, placé dès le début, à l'entrée, un petit comptoir-caisse, sans quoi on n'eût pu, bientôt, lui trouver un coin.

Une étroite allée, entre deux haies élevées de tomes échafaudés, conduisait à l'arrière-boutique donnant sur un jardin d'aspect sauvage, et à un autre carré tout petit, où se réfugiait, perchée sur une haute cathèdre, la gravité, ennemie du tapage, de Juste-Aristide Dodicat.

Ce libraire était un amour de petit homme sec, ridé, parcheminé, comme relié en un vieux cuir. Juste-Aristide Dodicat avait dépassé la soixantaine. Il s'en moquait bien, d'ailleurs, étant philosophe. Il gardait toujours sa calotte noire à gland jaune et ses lunettes d'or pour pouvoir fouiller plus à l'aise, tel un vieux rat, dans l'amas de ses volumes.

Il était, aux autres moments, attaché, rivé à sa cathèdre; et l'on ne savait pas s'il sortait quelquefois de sa boutique pour prendre ses repas ou pour dormir.

Derrière le comptoir, près de l'entrée, se tenait un commis d'une douzaine d'années, chétif et pâlot, qui s'ennuyait fort de rester pendant des

heures sur une chaise, surtout pendant la belle saison, alors que le soleil baigne toute la rue de sa chaude lumière et invite aux courses à travers les champs.

Ce commis était le filleul de Juste-Aristide Dodicat. Il lui avait été confié par son père, négociant à Saint-Avertin, près de Tours.

Le jeune Evariste Bondon (c'était le nom du commis) était là pour « apprendre la librairie ». Mais, il faut le dire tout de suite, il se moquait pas mal d'Aristote, de Pline le Jeune et « autres vieilles barbes », qui, depuis des temps immuables, se tassaient sur les rayons poudreux. Ce qui l'amusait seulement, c'était quand Amélie Dodicat, digne épouse de Juste-Aristide, l'envoyait en courses tout au travers de la ville, pour en rapporter un simple colifichet.

Cette Amélie ! Vous pouvez imaginer la plus grosse petite personne bruyante, agaçante, tumultueuse, affolée pour un rien, criant pour un autre, vous n'aurez, pas même de loin, le pendant à ce qu'était réellement Amélie.

Assurément, elle avait reçu de l'éducation et une instruction « solide » au couvent des Pinson-

nettes, à Tours; mais en apercevant cette personne mafflue, on la croyait plutôt échappée d'un office de bourgeois ou d'une cuisine.

Cette grosse personne était gaie, joviale et si débordante de vie que Juste-Aristide en était, dans le cours monotone des jours, absolument affolé !... Ah ! s'il avait su, au temps où il était simple commis chez les frères Duppligeon, les plus grands libraires de la ville ! S'il avait su ! il n'eût certes pas uni ses jours à ceux de Mlle Amélie Piston. Il avait fait pourtant une cour interminable; il ne s'était pas fiancé à la légère, ah non ! il avait fait faire enquête sur enquête; et lui-même, pour son propre compte, avec quel acharnement il avait enquêté ! mais la pécore était rusée. Elle avait si bien caché son jeu que, dans toute la ville, on la citait, jeune fille, comme un modèle de douceur, comme un ange de patience; et, assurément, à la voir passer dans la rue Nationale, à l'heure du « persil », quand les cafés regorgent de consommateurs attablés devant les apéritifs les plus divers; — à la voir passer, droite et boulotte, les yeux constamment baissés, personne n'eût osé affirmer que, devenue épouse, elle changerait du

jour au lendemain, et de brebis deviendrait tigresse.

Ainsi vont les choses. Juste-Aristide n'avait pas été assez clairvoyant.

Bien d'autres, à sa place, il est vrai, eussent montré le même aveuglement.

Une fois épousée — elle n'avait même pas eu le temps de retirer sa couronne de fleurs d'oranger — Amélie, sans plus tarder, se révéla telle qu'une impitoyable et dure mégère. Elle sacquebuta le timide Aristide et l'étourdit d'un tel flot de volontés qu'il ne put regimber.

Il dut passer par toutes les exigences de son épouse. Elle décréta qu'on prendrait les repas à des heures imprévues fixées par elle; qu'on se coucherait selon son bon plaisir; et surtout, elle décida que le soir, à huit heures, on fermerait la boutique, « achetée avec sa dot ! »

Le confus et timoré Aristide n'osa souffler mot.

Sa femme le tint, dès le premier jour, par cet argent, dont elle augmentait bien entendu, chaque fois, au cours de la plus menue discussion, le chiffre.

Aristide se soumit à tout.

Il lui en coûtait cependant, en particulier, de ne pas suivre les augustes traditions de la maison Duppligeon, qui ne fermait jamais avant dix heures du soir.

Mais Amélie, courroucée, lui avait jeté en pleine figure une bonne fois :

— Vous ne pensez pas, cependant, Aristide, que nous, dans la rue de la Sellerie, nous allons nous régler sur les commerçants de la rue Nationale en général, et sur les Duppligeon en particulier. Notre rue à nous est peu passante, et elle ne saurait — quoique cet aveu m'en coûte, croyez-le ! — soutenir la comparaison avec la rue Nationale. Quand vous aurez, par un labeur acharné et que j'attends de vous, augmenté « ma » fortune, nous verrons alors à faire mieux ! Seulement il conviendra d'acheter tout de suite une autre boutique et dans une rue plus vivante ! Jusqu'à ce moment, Aristide, vous n'avez qu'à m'obéir !

Et le malheureux « laissait faire », demandant à ses chers volumes la paix et le silence.

Il les aimait, c'est vrai, ses volumes, d'une affection sans bornes, profonde.

Quand il les prenait dans les rayons, il les pal-
ait doucement, il les flairait, il les humait. Il les
nérissait tous, indépendamment de ce qu'ils con-
enaient, pour leur aspect extérieur seul, pour le
rain du cartonnage ou du cuir de la reliure; et
les soupesait longuement dans sa main, il les
pprochait de ses yeux, de son nez, — il se pâmait
les toucher.

Souvent, l'œil attendri, il les passait tous en
evue, et il se frottait les mains en les retrou-
ant tous, bien équilibrés sur la tranche, bien à
. parade.

Ses livres, c'étaient ses bons compagnons.

N'aimait-il point autre chose ?

Si ! Il voyait grandir sa nièce Elodie, et les dix-
ept printemps de la demoiselle étaient tout en
eurs.

L'éclat, le brillant de cette jeunesse rassérénait
ristide quand il pouvait poser ses yeux dessus,
ais souvent, hélas ! Elodie lui échappait, de par
. tyrannie de l'épouse qui, de la leçon de piano
onduisait Elodie à la leçon de chant et de là à la
çon d'anglais.

De sorte que sa nièce, « son » Elodie, restait

pour lui comme une façon d'étrangère à laquelle il pouvait seulement prendre quelques paroles pendant les repas que l'on expédiait toujours, sur l'ordre d'Amélie, en hâte.

II

A QUOI AMÉLIE DODICAT PASSAIT SES APRÈS-MIDI.

Aussitôt le repas terminé, Amélie renvoyait sa fille dans le salon, à son piano; et elle-même montait dans sa chambre, au premier étage.

Elle avançait alors près de la fenêtre un fauteuil à oreillettes; et elle s'y installait, douillettement, après avoir préalablement paré devant une glace sa figure qu'elle croyait irrésistible.

Par tous les temps, Amélie s'asseyait ainsi devant sa fenêtre.

Qu'y faisait-elle alors ? Y lisait-elle les derniers romans envoyés à son époux par les éditeurs de Paris ? ou, plus simplement, somnolait-elle en songeant au placide et benêt individu qu'elle avait

épousé, et qui ne lui donnait aucune joie? Non! tout simplement, Amélie guettait l'entrée et la sortie des acteurs du Théâtre municipal, dont la petite porte à eux réservée se trouvait, précisément, en face d'elle, devant sa fenêtre.

Il convient de dire qu'Amélie, dans sa masse imposante, cachait une petite âme falote, bizarre, puérile, éprise de romanesque; et cette âme-là jouait les pires tours au corps qui la contenait. Elle tirait de lui les choses les plus grotesques, comme de lui ordonner de baller aux fêtes, de susurrer des chansons sentimentales, de se laisser prendre aux compliments les plus sots pourvu qu'ils fussent choisis et entourés de fioritures. Ah! oui, la petite âme *sacquebutait* dur le corps. Elle lui faisait exécuter des idées bizarres; et la pauvre Amélie suait, soufflait, s'agitait, ne sachant souvent quel démon la poussait ainsi.

Cette petite âme avait vite senti encore que le prosaïque Aristide était un insuffisant comparse, qu'il n'était capable d'aucun beau geste; alors, sans plus tarder, elle avait nettement décidé de considérer le piètre libraire comme un double zéro.

Mais ce jour-là, il y avait certainement grande

répétition au Théâtre municipal, car Amélie vit les acteurs arriver, en nombre, se grouper et causer, avant d'entrer par leur petite porte. C'est donc que le bruit lancé hier par la ville se confirmait : à savoir que le directeur allait présenter aux Tourangeaux, peu friands en général de spectacles, le dessus du panier du répertoire dramatique et lyrique. Assez, en effet, de ces tournées « à la graisse d'oiseau mort » qui pompaient la ville puis qui disparaissaient, laissant la salle aux trois quarts vide pour les représentations ordinaires.

Rien n'est amusant et pittoresque, d'ailleurs, comme l'ensemble des acteurs de province. Même s'ils ont de durs moments à subir, ils affectent un air résolu et de bonne humeur. C'est qu'ils se savent très regardés. Alors il faut se camper et se montrer toujours en beauté !

Amélie, l'œil à l'affût, contemplait les acteurs avec frénésie. Elle les connaissait par leurs noms : ils s'interpellaient souvent devant la petite porte ; et tout l'amusait : leurs costumes hétéroclites, complets à carreaux qu'on ne voit qu'en province, et chapeaux de femmes qui sont d'une bizarrerie folle.

Amélie regardait tout cela, les yeux fixes et les oreilles aux aguets.

Les deux troupes d'acteurs, la lyrique et la dramatique, mêmement, du reste, l'enchantaient. La belle vie heureuse que devaient mener ces comédiens ! la belle vie d'aventures et de conquêtes !

Combien de fois elle-même avait frémi, pleuré, chanté avec eux quand ils incarnaient les magnifiques rôles des grands répertoires.

N'avait-elle pas été Juliette, Phèdre, Andromaque, la Dame aux Camélias, Marguerite de *la Tour de Nesles* et Lygie, de *la Vestale ?*

Dans chaque rôle, n'avait-elle pas compris les élans les plus ardents de la passion ?

Comme son cœur bondissait lorsque, tout au bord de la loge et offerte comme une énorme pivoine, elle recevait par hasard un coup d'œil du chanteur ou du comédien en scène, las de regarder le trou du souffleur ! Bien certainement, c'était pour elle toutes les œillades qu'il détachait maintenant, et tous les sourires !

Elle en ressentait la brûlure jusqu'au plus profond d'elle-même et elle était alors suprêmement heureuse. Ah ! il n'existait guère, pendant ce

temps-là, le pauvre Aristide, d'ailleurs toujours relégué au fond de la loge, derrière tous les invités, et qui, du reste, s'ennuyait fort d'entendre tous ces accents dramatiques et lyriques; car il ne goûtait que le comique de Molière et la passion de Corneille.

Parmi tous ces héros de tréteaux, Amélie avait longtemps hésité à arrêter son choix; elle avait papillonné de l'un à l'autre « cabot »; puis enfin, se décidant, c'était le facies du célèbre, de l'illustre, du divin comédien Truffaldin, déjà la coqueluche de la ville, qui l'avait conquise.

Alors elle sut bientôt, à une minute près, à quelle heure régulière il venait au théâtre, à quelle heure il en sortait; et la biche amoureuse qui attend, au détour du hallier, le cerf, n'eut jamais expression plus tendre que celle dont se para désormais Amélie pour tâcher de séduire par la fenêtre l'incomparable élu.

III

COMMENT AMÉLIE DODICAT « CONNUT » ENFIN L'ILLUSTRE COMÉDIEN TRUFFALDIN.

— Elodie, tu ne m'attendras pas ce soir pour te coucher; je rentrerai tard, sans doute ! dit Amélie, apparaissant dans un costume triomphal et parée comme une châsse.

— Comme vous êtes belle ce soir, ma tante ! dit la jeune fille. Vous allez au théâtre ?

— Oui, j'accompagne les Dunod qui ont bien voulu m'offrir une place dans leur loge.

— Que va-t-on jouer, ma tante ?

Amélie s'effara.

— Comment, petite sotte, tu ne songes même pas à regarder l'affiche du jour qui te crève pour-

tant les yeux puisqu'elle est juste en face de nos fenêtres ! Ah ! tu es bien la nièce à ce pauvre Aristide ! Mais on va jouer *Cyrano de Bergerac*, le triomphe de notre grand Truffaldin ! Il me le disait encore lui-même, hier !

Amélie mentait sur ce dernier point. Mais l'effet était produit.

— Comment, ma tante, questionna la jeune fille surprise et émue ? Vous connaissez M. Truffaldin et vous ne me l'avez jamais dit ?

— Si je le connais, je crois bien ! et la dame se rengorgea. Ah ! l'admirable acteur, et d'une générosité et d'un charme ! Ah ! ma pauve enfant, cela me change bien de ton oncle, ce grognon insupportable !...

— Oh ! ma tante ! fit Elodie.

— Oui, je sais que tu soutiens ton oncle !

— Mais non, ma tante ! Mais songez que ses livres le rendent forcément sérieux, plus peut-être qu'il ne le faudrait, j'en conviens !

— C'est bien heureux que tu en conviennes ! Si tu crois que c'est gai de vivre avec un bonhomme pareil, tu te trompes ! Je voudrais, Elodie, te voir à ma place !

— Oh ! ma tante, je tomberai peut-être sur un mari moins agréable encore.

— Ta ! ta ! ta ! quand tu en seras là ; c'est moi qui te le choisirai !

— Entendu, ma tante !

Amélie, préoccupée, fit pouffer sa robe. Elle bruissa.

— Ah ! la vie ne serait pas drôle si on ne se donnait pas parfois du bon temps, et avec des gens de la bonne société.

— Les comédiens, remarqua Elodie, voilà des gens qui ont l'air d'être de bonne compagnie.

— Ah ! oui, s'exclama Amélie au comble de l'enthousiasme. Des gens toujours gais, heureux ! Il n'y a qu'à les voir dans la rue, au café, partout : toujours en fête, toujours en parties de plaisir ! M. Dunod, qui connaît bien les comédiens, disait l'autre jour que c'étaient de vrais sacripants, toujours en bombance ! Ah ! je les envie !

Et Amélie, ce disant, pirouetta, ravie de plus en plus du frou-frou de sa robe. Elle se trouvait belle. Elle ferma tout à coup les yeux pour « mieux savourer son bonheur » ; puis elle demanda à Elodie son éventail.

Ensuite elle dit :

— Nous allons occuper l'avant-scène de droite, ma chère ! Bien certainement, l'illustre Truffaldin tournera souvent les yeux vers nous.

Elle se dirigea vers la porte, puis elle revint sur ses pas.

— Ah ! j'oubliais ma bonbonnière ! Remplis-la, Elodie, Mme Dunod est une pie-grièche qui adore les confiseries. Un drôle de goût, ma foi ! Moi, j'aime mieux les compliments !

Amélie s'admirait devant sa glace. Elle demanda :

— Alors, je te plais ?

— Oh ! oui, ma tante, beaucoup !

— Chère mignonne !...

Elle fit quelques pas.

— A ce soir, ma chérie !

— Avez-vous prévenu mon oncle ? demanda Elodie, subitement inquiète.

— Ah ! non, par exemple ! en voilà une idée !

Elodie s'enhardit.

— C'est qu'il aime bien savoir où vous allez, ma tante; et si vous avez mis devant lui votre robe de soirée !

— Eh bien, cette fois ! dit Amélie, en ouvrant et en refermant rageusement les branches de son éventail, il se passera de savoir où je vais ! Et tu me promets de ne pas le lui dire ?

— Je vous le promets, ma tante !

— Alors, au revoir, chère petite !

— Au revoir, ma tante !

Amélie n'avait qu'à traverser la rue pour être dans ce lieu tout pavoisé de lumière qui était pour elle un coin du paradis. Comme elle ne voulait pas arriver trop à l'avance, elle remonta dans sa chambre, et elle y attendit la demie de huit heures.

A huit heures et demie tapant, elle redescendit et sortit majestueusement.

La foule assiégeait déjà les guichets. C'était un gros succès. L'aristocratie tourangelle qui boude d'ordinaire le Théâtre municipal s'y trouvait ce soir-là représentée par quelques vieux hérons escortés de pintades en « peau ». Toute la bourgeoisie y figurait. Le peuple enfin y avait envoyé ses plus bruyants délégués.

On se pressait avec fracas aux fauteuils et dans les loges.

Amélie eut un éblouissement mêlé d'orgueil quand, ayant rejoint les Dunod, elle fut priée de s'asseoir au bord de son box. Toutes les lumières, toutes les pierreries des bijoux incendièrent son esprit. Subitement, elle se crut transportée en quelque palais enchanté; et sa pauvre boutique de la rue de la Sellerie, son pitoyable époux, tout cela était bien évanoui. Elle aussi, elle était une grande dame; et elle se dilatait, minaudait, toute craquante dans la robe de soie qui la sanglait.

Après une ouverture saccagée par l'orchestre, le rideau se leva. Quelle apothéose! Qu'elle était encore plus loin, Amélie Dodicat! Le ronron des vers la berça voluptueusement, et elle s'abandonna, pâmée. Toutes les salles de théâtre ont de ces grosses dames qui meurent ainsi d'une petite mort douce et lente.

Cyrano Truffaldin fit son entrée : tous les yeux se fixèrent instantanément sur lui. Il avait une de ces mines comiques que le populaire appelle une joyeuse pleine lune; mais ce qui le désolait, malgré son superbe orgueil, c'est qu'il était trop petit et trop gras. Il essayait bien de racheter ces tares physiques en se rehaussant de talons très

hauts et en se serrant à en perdre le souffle, mais il n'arrivait qu'à se rendre plus grotesque. Une intarissable faconde, seule, le sauvait, aux yeux des âmes simples.

Amélie avait une de ces âmes-là. Elle adora tout de suite Truffaldin; et quand le rideau tomba pour la dernière fois, c'était fait : Amélie était conquise.

En sortant du théâtre, la nuit l'enveloppa, une tristesse la saisit. Heureusement, M. Dunod, un bon viveur, en dissipa un peu l'âpreté en proposant un souper froid au café Molière.

Des gens étaient déjà installés devant des bocks et des assiettes à l'anglaise, que le garçon, en une preste manœuvre, faisait glisser juste devant le client. Pour Amélie, ce fut encore, ce spectacle, l'entrée dans un monde nouveau. Toutes les légendes de la « fête parisienne », toutes les bêtises cent fois rééditées envahirent son cerveau. Il lui sembla qu'elle était devenue une de ces femmes dont la galanterie célèbre le nom; et elle se composa une mine impertinente qui fut on ne peut plus réjouissante.

D'ailleurs, on s'animait. Les propos sur *Cyrano*

de Bergerac s'échangeaient de table à table. Tous s'accordaient à vanter le talent de Truffaldin, sa verve, son génie.

— Vous avez entendu, hein, comme il l'a dite, la fameuse tirade ?

— Et la scène du balcon ?

— Merveilleux !

— Quel organe !

— Quel physique !

Tous ces propos que murmuraient des bouches pâmées, Amélie les encaissait comme des louis d'or et son âme en était ravie.

Ah ! voir cet homme à la ville, tout près de soi, lui parler, entendre pour soi seule ces lèvres divines susurrer des mots d'amour ! quelle joie ! quel bonheur ! mais aussi quel rêve ! Il était fou d'en attendre la réalisation.

— Où êtes-vous, Madame Amélie ?

C'était la voix de M. Dunod, qui s'empiffrait de jambon. — Encore au théâtre, hein ? Ah ! ces femmes, dès qu'on leur en fait goûter, il n'y a plus moyen de les calmer ! Allez ! mangez un bon morceau et dégustez-moi cette bière !

On criait, maintenant, dans le café, on s'échauf-

fait. Deux ou trois détonations révélèrent que des soupeurs sablaient le champagne. C'était la grande vie !

Ah ! comme elle était de plus en plus loin, la boutique de la librairie !

Mais tout à coup, une explosion d'enthousiasme retentit. Des bans frénétiques éclatèrent : on ovationnait quelqu'un. Amélie distingua des syllabes; elle tourna la tête : Truffaldin entrait.

Il marcha, fièrement, en bombant le ventre, jusqu'à une table restée vide près du comptoir, et il s'y assit en compagnie de camarades, hommes et femmes, qui le suivaient.

Il daigna, devant les bravos, sourire, et il salua de la tête, largement.

Amélie se sentit envahie alors par un grand dépit. Il lui parut souverainement injuste que cet homme ne fût pas à elle seule, à elle toute seule, puisqu'elle le chérissait, de toutes ses forces.

Il dit quelques mots, puis il chipota un museau de bœuf tout en lampant de la Munich.

Du museau de bœuf ! Il avait commandé, avec un fort accent du Midi, ce plat vulgaire.

Amélie en fut surprise. Comment un si grand

artiste ne mangeait-il pas des choses extraordinaires, connues de lui seul ? Du museau de bœuf ! Des bocks ! Mais, tout de même, il était là ; elle le contemplait, en chair et en os, lui, le sublime artiste, l'inoubliable Cyrano, l'incomparable comédien !

M. Dunod ayant déclaré péremptoirement qu'il avait une belle tête à la Talma, Amélie remercia M. Dunod par un long regard chargé de gratitude.

Oui, personne n'avait ce nez écrasé mais fièrement relevé de l'extrême pointe ; personne n'avait ce cou de taureau fortement engagé dans les épaules, et cette voix, cet organe, comme il sonnait haut, tel un buccin !

A présent, tout le monde, dans le café, observait Truffaldin. Lui, se voyant le point de mire général, bombait son torse ; et il pérorait, reprenant des vers de son rôle, vantant ses succès, dénombrant ses couronnes et ses palmes.

Tous les soupeurs, émerveillés, l'écoutaient. Il buvait bocks sur bocks, et il se grisait de ses propos. Un lyrisme échevelé panachait maintenant toutes ses paroles. Que Dieu était petit à côté de

ce gros homme court qui gardait pantelants auprès de lui tous ces soupeurs !

Tout à coup, pour faire l'aimable, il se leva et il vint tout droit sur Amélie afin de lui offrir une fleur.

Elle crut que c'était le soleil qui s'avançait vers elle ; elle en fut suffoquée, éblouie.

M. Dunod s'empressa alors d'offrir un siège au comédien qui le prit sans façon :

— M. Truffaldin, veuillez me permettre de me présenter ! dit le provincial. Je suis M. Dunod, quincaillier en gros, 7, rue de Grammont. Puis présentant sa femme, inquiète, timorée, qui eût voulu disparaître sous terre :

— Mme Dunod, mon épouse !

Le cabot salua galamment, mais franchement. Puis il broya la main du quincaillier et baisa du bout des lèvres celle de Mme Dunod.

— Mme Amélie Dodicat ! continua Dunod en présentant la libraire.

— Madame !

Et le cabot fit, cette fois, une révérence en plongeon.

Dans l'âme d'Amélie aussitôt descendit et s'installa irrésistiblement le bonheur.

Elle suffoqua, répondit à peine au salut, et quand, à une invitation de Truffaldin, elle tendit son verre pour trinquer, sa main se mit à trembler éperdument, et ses yeux fixes considéraient frénétiquement le comédien, ébaubi de tant de succès, comme une dévote regarde une châsse.

IV

AMÉLIE PENSE A TRUFFALDIN; SON SOUVENIR LUI CHANTE TOUTES LES IVRESSES.

Le lendemain, Amélie était transformée. Elle avait passé une nuit très agitée en se berçant du nom de l'illustre cabotin.

Elle le revoyait voluptueusement, alors qu'il lançait les vers héroïques, et la musique de sa voix chantait dans son cœur à elle les hymnes les plus suaves et les plus enthousiastes épithalames.

Ah ! si elle avait été la compagne d'un tel héros ! Pourquoi Dieu ne l'avait-il pas voulu ? Quel lyrisme ! Quel enchantement ! Aux côtés de cet homme, elle aurait été, de ville en ville, promenant éperdument son bonheur, servante toute

dévouée de la gloire de son nouvel époux et maître. Elle aurait éprouvé l'ivresse des applaudissements, des folles ovations; elle aurait aidé à dételer la voiture, lorsque, ainsi qu'il s'en était vanté, on se ruait pour emmener son fiacre jusqu'à l'hôtel où il était descendu !... Et combien elle aurait été heureuse de veiller sur le bon ordre de sa garde-robe, de ne point laisser ses gilets de flanelle sans boutons ni ses chaussettes avec des trous dommageables pour sa santé ! Mais rien ! rien n'était de tout cela ! Elle n'était que la femme d'un pauvre libraire, ridicule et sans panache !

— Tu es orageuse, aujourd'hui, ma chérie ! dit Aristide, comme Amélie venait s'asseoir pour déjeuner.

Elle ne répondit pas. A quoi bon donner des explications ? Son bonheur, c'était à elle, bien à elle ! elle devait le garder, jalousement.

— Voyons, qu'est-ce que tu as, ma jolie ? redemanda, de l'air le plus tendre, le doux Aristide.

Pour le coup, Amélie s'emporta.

— Je ne vous conseille pas de me poser encore une fois cette question.

— Et pourquoi ?

— Parce que j'ai bien le droit, il me semble, et sans en rendre compte à personne, de souffrir de la tête, n'est-ce pas ?

— Sans doute, sans doute ! mais calme-toi ! C'est bien certainement ta soirée d'hier qui t'a fatiguée, et puis, aussi, ce bon Dunod a eu tort de t'emmener au café ensuite. Quand je le verrai, je le lui reprocherai, amicalement.

— Vous ne lui reprocherez rien du tout, vous entendez ! Il a bien fait, votre ami, de tâcher de me distraire un peu. Ce n'est pas comme vous, bourreau ! — et Amélie s'enflamma, heureuse de la scène qu'il venait de lui préparer. — Oui, quand m'avez-vous emmenée au théâtre, vous ? Quand m'avez-vous menée ensuite au café ? Quand m'avez-vous présentée à MM. les comédiens ? Jamais ! jamais ! Ah ! je n'ai, avec vous, que de tristes souvenirs, monsieur ! Si je n'avais que ceux-là pour me distraire, vraiment, je ferais mieux de retourner tout de suite chez ma mère !

Aristide était perdu, affolé. La scène éclatait, en dépit de toute sa volonté. Il implora Elodie ; mais Elodie restait muette avec un petit rire en

dessous qui voulait en dire long. Il chercha des yeux le petit commis; il était absent.

Un froid régna. Aristide, le nez dans son assiette, restait coi. La femme de ménage qui servait se demandait ce qui s'était passé. Tout d'un coup Amélie, encore, tonna :

— Voilà le reste à présent ! Vous ne pouvez pas manger comme tout le monde !

— Comment, ma bonne ? questionna la petite voix humble d'Aristide.

— Oui ! il faut peut-être que vous claquiez vos lèvres l'une contre l'autre pour manger ! Eh bien, c'est agaçant à la fin ! c'est insupportable ! Et Elodie pense comme moi, j'en suis sûre ?

La jeune fille pinça les lèvres, baissa les yeux, et elle dit :

— Oh ! ma tante, que me demandez-vous là ?

— Ce que je te demande ? rugit Amélie, mais ce que toutes les femmes bien élevées demanderaient à ma place. Si demain nous avons des invités, il est assez juste que ton oncle sache se tenir à table...

Le petit homme, vexé, eut une seconde de révolte.

— Amélie, je ne souffrirai pas !

Amélie se rebiffa :

— Eh bien, vous souffrirez tout de même, monsieur ! Franchement, si je n'ai plus le droit de faire des réflexions ici, vous n'avez qu'à le dire ! Je partirai, monsieur, je partirai !

Et la bouillante et grosse Amélie, déjà levée, sembla vouloir gagner la porte !

En une seconde, Aristide se radoucit.

— Non, madame, non ! C'est moi qui pars, je vous cède la place. Je reviendrai continuer mon repas quand vous aurez regagné votre chambre. Adieu, madame !

Et, tristement, le petit homme, ayant plié sa serviette, se leva.

Amélie, l'air fougueux, le regarda s'éloigner.

Elle haussait les épaules. Quand il eut refermé la porte derrière lui, elle éclata de rire :

— Adieu, monsieur le bouquiniste ! Si vous croyez que je vais courir après vous ! Allez, allez vers vos bouquins ! allez, monsieur !

— Oh ! ma tante ! fit Elodie, comme vous l'avez renvoyé !

— Elodie, j'agis à ma guise, n'est-ce pas ? dit

Amélie, sèchement. Ton oncle est un homme qui me ferait vivre en prison si je me laissais faire; mais qu'il n'y songe pas, le pauvre homme! Aujourd'hui, surtout, il tombe mal, après ma soirée d'hier.

— Vous vous êtes amusée, ma tante? questionna Elodie, intriguée par l'air soudainement réjoui de sa tante.

— Oh! ma chère petite, répondit Amélie avec volubilité, une soirée délicieuse, exquise! Et ce Truffaldin, quel comédien, quel bel homme, ma chère enfant! Et j'ai eu le plaisir de le voir, après le spectacle, au café!

— Est-ce possible, ma tante?

— Mais comme je te le dis! Ah! voilà un homme qui a un air de grand seigneur! Cela vous repose des petites gens que nous voyons dans notre boutique.

— Chut, ma tante! fit Elodie, comme la bonne entrait pour le service.

— Mais crois-tu donc que j'aie peur de parler! Je me promets bien de le revoir, d'ailleurs, dans son beau rôle de Cyrano!

— Vous lui avez causé, au café?

— Mais certainement, ma chère enfant, et je sentais mon cœur battre. Oh ! c'était délicieux ! Mais, du reste, viens dans ma chambre, je vais te raconter en détail toute ma soirée.

Les deux femmes parties, Aristide, que la bonne était allée chercher, revint machinalement s'asseoir devant la table ; il n'avait pas le cœur à manger. Il portait sous son bras un livre qu'il ouvrit et qu'il se mit à lire, tout en chipotant la fin de son repas.

Le pauvre homme était très malheureux ; car il aimait Amélie. Pourquoi n'était-elle pas de bonne compagnie comme ses livres qui ne lui disaient pas, eux, des choses désagréables. Et si elle l'avait voulu, il aurait pu être si heureux ! Et cette intimité des choses autour de lui !

Il possédait depuis longtemps les meubles qui composaient la salle de son appartement ; c'étaient de ces bons meubles de famille, à plein bois, pas beaux, mais confortables, que les générations se lèguent avec tant de recommandations.

Très tristement, il fixa ensuite les yeux sur le buffet où s'étageaient de vieilles assiettes campagnardes, des pichets d'étain et quelques soupières

ventrues. Puis il considéra un vieux baromètre qui lui venait de la nuit des temps, il ne savait plus d'où. Comme tout cela était mélancolique !

Pourquoi la vie ne voulait-elle pas lui sourire comme à son ami le quincaillier, comme à tant d'autres dont il observait avec envie la mine rubiconde. Lui, il n'osait même plus se regarder dans la glace, tellement il se trouvait jaune, lugubre et desséché ! Après tout, pensa-t-il, c'est bien juste qu'Amélie n'ait pour moi qu'une sympathie très atténuée. Mon visage, certes, n'est pas attirant !

La bonne regardait à la dérobée son maître, tout en le servant. C'était une grosse fille de la campagne, alerte et tapageuse, qui ne « se laissait pas mener par madame, ah ! non ! » Et quant à monsieur, monsieur Zéro, comme on l'appelait partout, il était toujours d'une humeur égale, même pour la servante. Il sentit tout à coup qu'elle allait le questionner; alors il expédia son déjeuner, et il s'en fut à son comptoir.

Un colis de nouveaux livres lui était arrivé de Paris. Il les examina avec des hochements de tête. Il jugea que tout cela, ce n'était guère intéressant. Il valait mieux, décidément, s'en tenir aux clas-

siques dont la bonne compagnie au moins vous réconforte.

L'après-midi s'écoula.

Ces quelques heures de répit avant le dîner, le libraire se ressaisissait par ses chères lectures qui l'enlevaient aux soucis de ce monde. Et puis c'étaient les conversations avec les clients; il y avait aussi les habitués qui venaient régulièrement échanger — de quatre à six heures — quelques propos plutôt usagés sur la Littérature et la Science contemporaines; tandis que, là-bas, à l'entrée, le petit commis somnolait, s'ennuyait, en compagnie du chat appelé « Jeudi », qui était bien l'animal le plus joli, le plus caressant, le plus intelligent qui fût.

Aristide puisait souvent toute sa philosophie dans les bons yeux de l'animal. Ce chat, c'était un parfait modèle de tranquillité et de résignation. Il avait adopté, pour dormir, un certain monticule de livres, près de l'entrée; et là, au-dessus du sol, après avoir considéré la rue, il se couchait en rond, les pattes repliées sous le ventre.

Cette sagesse influença encore Aristide. Il regarda l'animal; ses nerfs se calmèrent. Bah!

Amélie reviendrait certainement un jour à de meilleurs sentiments. — Je puis lui faire crédit, se dit-il. Elle est, comme toutes les femmes, emportée et un peu acariâtre; mais cela passera, et enfin, c'est grâce à elle que je suis, dans cette boutique, mon maître !

Puis il promena un regard satisfait sur tous les livres qui montaient des quatre côtés, en rangs serrés, jusqu'au plafond.

Et alors, il sourit, largement.

V

L'AMOUR TRANSFORME AMÉLIE ET TRUFFALDIN.

Maintenant, tous les jours, sur le coup de deux heures, Truffaldin pouvait voir, au premier étage de la librairie Dodicat, deux yeux amoureux qui l'observaient, alors qu'il allait entrer au théâtre pour répéter un rôle de son répertoire.

Le comédien, disons-le, n'avait jamais eu encore pareille bonne fortune. Sans doute, il avait connu des heures tendres : une fois, il avait été aimé, par la femme du portier de l'Hôtel de Ville, à Dijon; mais aujourd'hui, incontestablement, celle qui voulait bien lui témoigner quelque sympathie

était une commerçante patentée, une bourgeoise enfin, et non plus de ces gourgandines que chacun prend à tour de rôle.

Et, certes, Amélie l'aimait.

Au café, le fameux soir après la représentation, il avait été, comme il se le répétait, « fixé ». Elle avait eu pour lui des mines, des airs et même des gestes tout à fait expressifs. Et, le lendemain, tout cela s'était bien précisé, fortifié, lorsque, ayant jeté les yeux, machinalement, sur les fenêtres du premier étage de la libraire Dodicat, il avait vu Amélie lui décocher son plus empressé et plus agréable sourire.

A présent, Truffaldin l'attendait, ce sourire. En entrant dans la rue de la Sellerie, il se disait, en chantonnant, qu'une âme, derrière une fenêtre, allait tout à l'heure s'épanouir en l'apercevant. Et c'était exact. Jamais Amélie ne manquait au doux et muet rendez-vous.

Ce n'était rien, en somme, ce sourire; mais pour Truffaldin, héros du grand répertoire, c'était tout. Il entrait maintenant au théâtre la tête haute, retrouvant sa jeunesse; et il claironnait dans les couloirs, narguait de sa faconde tous les « papil-

lons » qui répétaient, sur les murs, tous les dix pas : « Silence !... silence ! »

Puis, ayant entr'ouvert, en passant, la porte du cabinet directorial, il jetait un retentissant : « Comment va, Firmin ? »

Ce Firmin était le type du directeur de théâtre qui ne « veut pas se tuer ! »

Il était impossible d'obtenir de cet homme rondouillard le moindre effort. On le trouvait toujours, au milieu de sa loge, encombrée d'affiches et de papiers, dans l'attitude d'un homme qui digère confortablement, sans se soucier de donner une nouvelle organisation à la cité future.

Il avait été longtemps le camarade de Truffaldin, en tournée ; c'est pourquoi il permettait à son grand premier rôle une certaine familiarité.

Bien entendu, un tel loir (animal renommé, on le sait, pour sa paresse) se désintéressait absolument des répétitions.

Le lundi, il signait simplement un tableau de travail pour toute la semaine, tableau établi par son secrétaire ; et le soin de faire exécuter ledit tableau était confié à Chevillon, le modèle des régisseurs passés, présents et futurs.

Avec ce gaillard-là, tout marchait, on peut le dire vraiment, comme sur des roulettes. Tout était préparé, réglé « à la graisse d'oie ». Il s'installait dans la salle encore recouverte de ses housses, et là, inflexible et incorruptible, dans le clair-obscur, aveuglé de quelques « poires » électriques, il faisait évoluer, manœuvrer, répéter, gaillardement, sans faiblesse, tout un lot de jeunes et vieilles épaves de l'art dramatique ou lyrique.

Certes, on n'admire pas assez, chez les vieux comédiens de province, l'énergie qui leur est nécessaire pour travailler sans gloire. A ceux-là, pas d'articles élogieux, pas de réclames, rien que la maigre satisfaction d'être cité dans le journal local et de se voir décerner, sans même une modification de phrase, tous les éloges ou tous les blâmes adressés au prédécesseur. Aussi, pour « continuer », il faut à ces deshérités un courage admirable.

Truffaldin, lui, était bien le type de ces cabots héroïques. Certain de ne pas avancer d'un pas, et convaincu, au contraire, que chaque jour le précipitait vers une déchéance totale, il n'en « panachait » pas moins; et, d'année en année, il affi-

chait en public un enthousiasme toujours grandissant.

Et voilà — ô fortune ! — qu'il allait devenir l'amant d'une bourgeoise, d'une « belle madame », un peu grosse, peut-être, mais incontestablement bien posée ! Il y a donc des choses extraordinaires qui arrivent tout de même !

Et lorsque notre Truffaldin fut bien persuadé qu'Amélie l'aimait, sans tarder, il se transforma.

Jusqu'à ce moment, il faut dire qu'il n'avait été, en somme, une fois le rôle laissé au théâtre, qu'un brave bonhomme aimant la pêche à la ligne, fumant des pipes et ne montrant pas pour le linge propre une passion démesurée.

Du jour au lendemain, on le vit s'efforcer de « devenir un autre homme ».

Avec étonnement d'abord, puis avec stupéfaction, ses camarades l'observèrent.

Il n'y eut plus tout d'un coup, pour Truffaldin, de cravate assez coquette et de linge assez blanc.

En bloc, il envoya tous ses vêtements « fatigués » chez le teinturier : et il excita l'envie générale, en arborant un complet genre anglais qui

était, positivement, remarquable avec ses grands carreaux verts soutachés de rouge.

Le vieux premier rôle avait une réserve d'argent, heureusement. Il y puisa pour devenir tout à fait un homme du monde. On le blagua ; il n'y prit cure ; et Firmin, le directeur, étonné, médusé par la transformation de son ami Truffaldin, l'augmenta de vingt-cinq francs par mois, solennellement, en se promettant, du reste, de ne jamais les lui donner.

Mais Amélie, de son côté, aussi se transformait.

Elle passait à présent des heures à sa toilette, et elle s'ingéniait à se farder, à s'embellir, ainsi qu'une « première en robes », venue de Paris, pour s'installer à Tours, le lui avait, à sa prière, enseigné.

Alors il n'y eut rien de plus comique que de voir Amélie devant sa glace.

Sur une petite table, toutes les limes à ongles, tous les frottoirs, les crayons, les cosmétiques, le blanc, etc., tous les objets, enfin, utiles au maquillage s'étalaient. Amélie s'asseyait ; et, le visage très éclairé par deux lampes vives, sans abat-jour,

elle offrait à l'artifice le « bouquet » de sa monstruosité.

Courageusement, elle attaquait l'œuvre du temps.

Certes, Amélie n'avait jamais été belle; mais les années n'avaient pas été tendres particulièrement pour elle. Ah ! les carognes! Il lui fallait des heures pour noircir ses sourcils absents, pour frotter de carmin ses lèvres, pour essayer de blanchir sa peau qui s'obstinait à rester couleur pain d'épice léger. Et ses cheveux si rares ! Quel édifice de faux cheveux pour essayer d'arriver à obtenir un petit chignon ridicule, perché comme une pomme reinette sur un potiron !

Pour ses robes, pour ses chapeaux, Amélie s'en rapporta au goût de Mlle Marguerite, la « première » qui lui avait déjà enseigné l'art du maquillage. Mais Mlle Marguerite, une grande fille sèche, enragée de n'avoir jamais été aimée, tant sa laideur était barbare, joua les pires tours à Amélie qui « voulait de l'amour ». Elle lui conseilla les plus sauvages couleurs, les chapeaux les plus extravagants, les robes les plus ridicules qui firent

de la grosse libraire la plus monstrueuse des tours babyloniennes.

Tout cela pourtant n'eut pas le succès que Mlle Marguerite en attendait ; car Truffaldin, ayant une fois rencontré sur le mail sa chère amie ainsi accoutrée, il manifesta par un regard pâmé et une main posée, les doigts exaspérés, sur son cœur, qu'il l'adorait.

Et ce fut touchant : l'incendie flamba, brûla ces deux cœurs qui se rencontraient à l'automne finissant de la vie, dans la chaleur douce d'un soir de mai joyeux.

VI

PLEINE IVRESSE.

Amélie était entièrement à son bonheur.

Bientôt, elle ne se gêna plus pour dire bonjour de la main à Truffaldin, quand il arrivait devant le théâtre.

L'amour renverse tout : il emporta dans sa violence tous les préjugés, toutes les pudeurs d'Amélie. Il fallait qu'elle causât de Truffaldin à quelqu'un; elle choisit pour ses confidences, en se réservant d'être prudente, les dix-sept printemps d'Elodie.

Elodie était une fine mouche. Tout ce que sa tante crut bon de lui confier, elle le savait déjà;

car elle avait épié tous les « manèges » et lu toutes les lettres que le comédien avait adressées à sa tante.

N'empêche que pas une n'aurait pu faire mieux qu'elle la sainte Nitouche. Il fallait voir ses airs étonnés, ses mines surprises quand Amélie se décidait, après quelles réticences! à lui parler du comédien. Elle avait des : « Pas possible, ma tante ?... Oh !... croyez-vous ?... » qui étaient tout ce qu'il y a de plus réjouissant.

Ce jour-là, elles étaient toutes les deux dans la chambre du haut à attendre l'arrivée de Truffaldin au théâtre.

Elles le guettaient impatiemment. Elodie, pour l'amusement; Amélie, pour la joie profonde du long regard pâmé qui montait jusqu'à elle.

De la fenêtre, on voyait parfaitement l'extrémité de la rue de la Sellerie qui débouche sur la rue Nationale. C'est de ce côté que Truffaldin apparaissait toujours.

Il vint, et il était très beau, jonglant avec son stick, le chapeau Rembrandt crânement posé sur l'oreille, la bottine craquante. Amélie ressentit en le voyant un immense orgueil.

C'était pour elle qu'il s'ingéniait — elle le savait ! — à *ces* « ragoûts » de toilette ; il voulait la conquérir de haute lutte, allègrement, comme un joyeux mousquetaire ; et elle, elle était Lucinde, Estelle, la délicieuse et troublante héroïne des vieux fabliaux d'amour.

Il voulait la conquérir ! Mais c'était déjà fait, c'était déjà accompli ! Elle le sentait : il la tenait par toutes les fibres de son corps ; et rien qu'à paraître comme cela au bout de la rue, il faisait battre à son cœur une gigue insensée. Pas de doute, elle était bien prise de folie. C'en était fait désormais de toute sa tranquillité ; désormais *ils* étaient unis, et le même gondolier les emmenait le long des rives enchantées de la vie.

Quand le comédien arriva près de la maison d'Amélie, il leva les yeux et il aperçut les deux femmes.

Elodie ne put s'empêcher de sourire ; et, quant à Amélie, elle eut un long regard pâmé dont l'expression était parfaite.

Truffaldin le bien-aimé ! Il leva joyeusement son large chapeau, il balaya le sol en un grand salut,

et il pénétra sous la petite porte basse pour aller répéter.

Les deux femmes se regardèrent.

Amélie, la première, l'âme éperdue, interrogea :

— Eh bien, comment le trouves-tu, Elodie ?

— Oh ! très bien, ma tante ! dit vivement la jeune fille. Je comprends qu'il ait beaucoup de succès au théâtre ; toutefois, si j'osais, ma tante...

— Eh bien, quoi ?

— Eh bien, si j'osais, je vous dirais seulement que, physiquement, je le trouve un peu petit.

— Un peu petit ! mais tu déraisonnes, ma fille. S'il était plus grand, il ne serait pas l'homme accompli qu'il est présentement. Je m'y connais : crois-en ma vieille expérience. M. Truffaldin est un très beau modèle !

— Sans doute ! sans doute !

— A la bonne heure ! Voilà comment je t'aime ! Tu te rends aux bonnes raisons; tu n'es pas entêtée comme toutes ces perruches qui nous entourent. Quand on te dit quelque chose de raisonnable, tu en fais ton profit.

D'autres acteurs arrivaient, pénétraient à leur tour sous la petite porte. Pour ceux-là, Amélie

n'était pas tendre. Elle aiguisait même ses saillies autant que cela était en son pouvoir. Tous et toutes, bien sûr, ne pouvaient être comparés à *son* favori.

Les deux femmes avaient pris des ouvrages dits de dames de façon à attendre patiemment la sortie du grand comédien. Cela n'arrivait guère que sur le coup de cinq heures, au moment où, dans toute la ville, on commence à servir les apéritifs.

Truffaldin entrant généralement au théâtre vers deux heures, cela faisait trois bonnes heures à attendre, et le temps paraissait long.

Mais au moins Amélie était sûre de n'être pas dérangée et d'être toutes pensées pour son cher ami. Car, jamais, sous aucun prétexte, Aristide Dodicat n'était encore entré de lui-même chez sa femme.

Il *avait* sa librairie; elle *avait* sa chambre.

Elle n'allait pas, elle, l'ennuyer dans sa boutique, le distraire de ses bouquins.

Un jour, il avait bien essayé d'entrer; mais Amélie lui avait poussé si brutalement la porte au nez qu'il n'avait plus trouvé le courage de recommencer.

Les deux femmes continuaient à bavarder.

De temps en temps, la sonnerie de la porte de la rue, brève et trépidante, annonçait quelque acheteur ou un habitué venu aux nouvelles bibliographiques.

Amélie, à présent, à force de fixer la petite entrée réservée aux artistes, connaissait par cœur les habitudes de la concierge préposée au service de la porte.

Heure par heure, elle eût pu lui dicter ce qu'elle avait à faire.

Elle l'apercevait balayant sa loge ; elle voyait le mari renouveler de temps en temps les affiches avec une obstinée maladresse qui lui faisait régulièrement gâcher une affiche sur trois.

Puis les actrices apparaissaient ; elle voyait les quelques jeunes hommes et les quelques vieux beaux qui les suivaient de loin et s'arrêtaient à dix mètres environ de l'entrée, quêtant un sourire.

Vraiment, ce spectacle, dira-t-on, valait mieux que celui des livres qu'Aristide, au premier jour, avait voulu lui imposer. Mais, vite, elle s'était rebiffée ; et jamais, elle n'avait voulu remettre les yeux dans un volume.

Elle était, par contre, très experte dans la tapisserie au métier.

Il n'y en avait pas une comme elle pour passer et repasser les laines dans le canevas; et les dessins qu'elle choisissait, c'étaient toujours des sujets amoureux puisés dans le copieux magasin des soldes romantiques.

Elle avait aussi un goût très particulier pour les moutons enrubannés, pour les loups à houlettes, et c'est ainsi que se manifestait son âme tendre et candide.

Mais l'aiguille des minutes tourne lentement, et Amélie attend cette heure bénie qui va lui redonner pour un instant le cher visage.

Elle fixe les yeux sur la pendule représentant un paysan, jambes nues, appuyé sur une faux; et ce regard fixe, obstiné, Elodie le suit, amusée de voir sa tante qui « ne peut décidément pas cacher son jeu ! »

— Il sera bientôt cinq heures, ma tante ! dit la fine mouche, d'une voix blanche.

— Oui, ma chère petite. Je voudrais te demander de descendre un peu auprès de mon mari, ce serait plus convenable, qu'en penses-tu ?

— Mais, oui, ma tante ! fait Elodie.

Elle a son plan.

Elle fait mine de descendre l'escalier qui conduit dans la boutique ; mais, en réalité, elle gagne la chambre mansardée qui se trouve juste au-dessus de la chambre d'Amélie.

Ainsi, la péronnelle verra tout.

Elle vit tout, non pas la mine de sa tante, mais elle ne laissa passer, à coup sûr, sans le retenir, aucun des gestes de Truffaldin, quand il sortit.

Il sourit, envoya un baiser discret, et, des doigts et des lèvres mima un rendez-vous, fit signe encore qu'il le donnerait par lettre.

Certes, Amélie devait être alors profondément heureuse, car Truffaldin avait, de son côté, un incendie dans les yeux ; et, enfin, en s'en allant, il claqua de sa bottine triomphante le sol tourangeau, sol béni qui produit non seulement les rillettes les plus renommées, mais encore de belles femmes hospitalières que le goût de la comédie pousse aux nécessaires et légitimes réparations que l'on doit aux comédiens, ces héros qui tâchent de rendre la vie moins grise !

VII

IDYLLE BOCAGÈRE.

Enfin, il arriva, le fameux jour où Truffaldin put, après quelques rendez-vous préparatoires, emmener Amélie vers quelque bocage hospitalier.

Aux environs de Tours, les logis discrets : verts logis et villas Bon-Séjour, très nombreux, se cachent, au mois de juin, dans la verdure la mieux appropriée aux ébats que l'on veut tenir soigneusement secrets à la malignité provinciale.

Il est un vert logis qui, à la porte même de la ville, a grande renommée; et, les dimanches, particulièrement, les bosquets en sont envahis comme une ville après l'assaut.

Truffaldin et Amélie l'élurent et décidèrent qu'ils s'y rendraient dans un de ces fiacres antiques qui stationnent d'ordinaire sur la place du Musée et qui, bien que pourvus d'une rosse étique, n'en conduisent pas moins les amants jeunes et vieux jusqu'à destination.

Ce fut donc par un beau dimanche que l'illustre comédien rencontra, comme par hasard, Amélie, sur le coup de deux heures, au beau milieu du pont de pierre qui barre de toutes ses arches l'eau tranquille d'un fleuve qui est bien trop ensablé pour être ce « chemin qui marche » dont parle Pascal.

Amélie était joyeuse.

Un lourd chapeau tout fleuri posé en apothéose sur sa tête, écrasée par trop de cheveux, disait excellemment le contentement de la dame.

Elle maniait une ombrelle, à la façon d'une jeune fille, et ses yeux se perdaient sur le riant spectacle formé par les îles et les coteaux des entours tout parés de jardins et de villas.

Elle exulta quand elle vit apparaître Truffaldin, habillé en jeune homme et coiffé d'un panama éblouissant.

Il salua Amélie, et il lui débita tout de go un compliment qui la chatouilla jusqu'au plus profond de sa sensibilité.

La vie est souriante, décidément; et toute la belle journée chante le plus délicieux des épithalames.

Les deux amoureux descendirent alors vers les squares qui étalent leur double corbeille rehaussée des statues de Rabelais et de Descartes; et, tandis que l'énorme et paillard philosophe de Chinon riait sous cape, dans son immobilité de pierre, ils avisèrent un des fiacres dont le cheval, à l'ancre, baissait vers le sol, obstinément, la tête.

Le fiacre partit.

Il descendit, stores baissés, la rue Nationale, et il prit l'avenue de Grammont.

Amélie était délicieusement effrayée.

Si on l'avait reconnue, quel scandale !

Lui, il goguenardait, il était insolent de témérité.

Elle, pâmée, l'admirait, de toute son âme.

En pleine campagne, passé le pont du Cher, on releva les stores.

Comme la campagne était jolie ! Dans les prai-

ries, des couples s'ébattaient, et l'on voyait des sous-officiers de cavalerie qui faisaient sauter leurs chevaux.

La terre suait de la verdure; les arbres touffus bombaient leurs panaches; et, de tous les bocages, de toutes les haies, de tous les arbres, sortaient des gens, en bras de chemise, gais, heureux, triomphants, qui hurlaient à pleine voix.

Le fiacre roula jusqu'à l'auberge du *Pélican blanc*, chez Perqueux. Un garçon discret se présenta, et, voyant le couple, sut tout de suite à quoi s'en tenir.

Un coin isolé s'imposait.

Le garçon l'offrit à Amélie et à Truffaldin.

Ils respirèrent joyeusement en se voyant bien à l'abri, dans les feuilles. Autour d'eux, ils entendaient d'autres couples chanter, s'embrasser; et des éclats de gaudrioles agitaient les bosquets.

Le garçon apporta des liqueurs et de la pâtisserie et Truffaldin entama l'éloge de son amie.

Il la complimenta sur l'heureux choix de sa toilette — elle avait une robe vert-pomme ! — sur la « nacre » de sa chair, que l'on apercevait à travers la transparence de la mousseline de la gorge

et des bras; et il conta en termes lyriques son bonheur, en « plaçant » aux oreilles ignorantes de la libraire des tirades de ses rôles les plus fameux.

Cela submergea la grosse provinciale.

De quelle nature était cet homme admirable ?

Jamais M. Dunod, le quincaillier, jamais M. Bedolle, le bonnetier, son voisin de boutique, pas même son mari, pourtant nourri d'auteurs, celui-là, jamais personne ne lui avait parlé de la sorte.

Comme cette musique délicieuse chantait à ses oreilles, pinçant ses nerfs au bon endroit ! Quelle harmonie ! quelles phrases douces, caressantes et plus suaves que des baisers !

Jusqu'au soir, elle resta à l'écouter; et quand il fut sans voix, sans tirades, de nombreux petits verres arrosant les gâteaux, il dodelina de la tête, comme ivre, tandis qu'Amélie sanglotait sur son épaule.

Des couples tapageaient et berçaient cette idylle pesante.

On avait, ici et là, allumé quelques lampions, et des violons préludaient à des airs joyeux. On devinait que d'autres couples étaient venus renforcer

l'arrivage de l'après-midi. Tous les bosquets étaient secoués comme par de furieux coups de lame. Bientôt, des lumières parurent au premier étage de l'auberge où, autour d'un balcon de bois, s'ouvraient des chambres dites d'amis.

Truffaldin tenait la main courte et grasse d'Amélie, et il la caressait lentement. Des phalènes dansaient autour de la bougie qui achevait de se consumer; Amélie les regardait, fixement, l'âme chavirée.

Quand ils rentrèrent dans la ville — onze heures sonnaient à Saint-Etienne — ce fut par une belle soirée, chaude et douce.

Des promeneurs s'attardaient sur les mails, sur les boulevards, par les rues. Une musique tapageait au premier étage d'un café et faisait tournoyer des couples. Amélie eut le cruel chagrin d'un lourd bonheur qui allait finir. A cette idée, elle se raccrocha au cou de Truffaldin, et elle l'embrassa, goulûment.

Lui, il se disait, juste au même moment, que les meilleures joies sont les plus courtes. Il ne comprenait pas cet excessif débordement de caresses. Amélie dépassait un peu la mesure.

Il quitta son amie, un peu froidement, au bas de la rue Nationale. Heureusement, elle était trop ivre de son amour pour s'apercevoir de cette lassitude.

Rentré chez lui, Truffaldin ouvrit toute grande la fenêtre.

Sa chambre sentait le moisi; et, comme il avait la tête lourde et l'estomac gonflé, il se coucha tout de suite pour pouvoir s'étaler tout à son aise.

VIII

LES LENDEMAINS SONT QUELQUEFOIS HEUREUX.

Le lendemain, le bonheur d'Amélie éclata comme une grenade trop mûre.

Au déjeuner, elle gratifia Aristide d'un verre de vespétro; et, comme le brave homme, reconnaissant et attendri, la considérait d'un œil mouillé, elle l'embrassa, gravement, sur le front.

Elodie, comme une chatte gourmande qui attend après du lait, espérait de nouvelles confidences de sa tante.

Bien sûr que, tout à l'heure, dans la chambre du premier, elle allait en raconter des histoires sur sa journée d'hier. Elodie, d'ailleurs, savait déjà que sa tante et Truffaldin avaient passé le diman-

che à l'hôtel du *Pélican blanc*, chez Perqueux. Elle avait été avisée du renseignement par la femme du cocher qui les avait conduits, — cette femme était employée chez Tourtel, le pharmacien homœopathe de la rue de la Sellerie.

Et la « mauvaise pièce » avait bien ri ! Non, vraiment, à près de cinquante-cinq ans, sa tante Amélie était encore bien étonnante ! Elle, Elodie, elle se demandait si jamais elle aurait eu l'aplomb de suivre ainsi un comédien qui veut vous emmener en partie fine.

Mais, cela était certain, le bonheur transformait la libraire.

Jamais elle n'eut un visage plus épanoui, plus éclatant. Elle trouvait tout parfait. Elle fit mieux : elle s'attarda dans la boutique, fêta d'une taloche le petit commis, s'assit près de Juste-Aristide, le questionna sur ses livres, et même, dans un élan dont elle ne fut pas maîtresse, lui promit une belle calotte en soie qu'elle broderait d'une fleur, au plumetis.

Juste-Aristide, en entendant pour la première fois une telle promesse, se dilata comme les plantes après l'orage.

Le bonheur est donc de ce monde, tout de même, pour les âmes qui savent attendre. Dans un geste éperdu, Aristide donna le tout petit reste de son cœur à la chère femme qui — ô revirement ! — le considérait déjà avec moins de tendresse; mais il était bien trop illuminé pour s'en apercevoir.

Elle monta dans sa chambre, et appelant Elodie, elle lui conta la splendeur de la journée dominicale. Elle en était au point culminant, quand Truffaldin parut. Elle se pencha d'un bond par la fenêtre, se donna toute dans un baiser du bout des doigts; et l'histoire, tant Amélie fut « révolutionnée », se termina là; Elodie insista vainement pour savoir la fin.

Les rendez-vous se suivirent.

Amélie rejoignait à présent Truffaldin à l'heure de l'avant-dîner, quand les promeneurs vont respirer le frais le long de la Loire ou s'asseoir à l'entrée du pont sur les chaises qu'y dispose une loueuse active. Du plus loin qu'elle apercevait son cher amant, la grosse Amélie se hâtait, et elle souriait, sans discontinuer, à son bonheur.

Truffaldin, lui, ne prenait point le même goût à l'idylle.

Il commençait déjà à trouver que la libraire était une personne trop encombrante. Et puis, elle « le faisait trop à l'âme vierge et naïve ! » Ne lui avait-elle pas raconté sa vie, alors que, toute petite, elle était chez des fermiers de l'Orléanais ? Et puis elle avait des comparaisons qui, vraiment, effaraient ! Pourquoi, elle, une douce colombe, et lui, un vautour ? Elle était aussi, bien entendu, la Muse de la comédie et l'Egérie de son comédien. Et cela était d'un grotesque rare ; car la bonne dame, naturellement, n'avait cure de s'oublier, et elle buvait et elle mangeait comme un cuirassier à tous poils. L'estomac plein, il lui allait bien de parler de son détachement des choses de ce monde.

In-petto, Truffaldin trouvait à présent que la nièce était beaucoup mieux que la tante.

La petite sortait en jolie toilette de mousseline ; et le cabot se prit bientôt à la glu que toute fille un peu coquette laisse tomber derrière ses pas.

Mais il devait ménager la vieille que l'ardeur de son amour rendait impressionnable.

C'est ainsi qu'elle ne pouvait plus entendre le on des cloches sans penser à la fin de sa élicité. Oui ! c'était le glas de son bonheur u'on sonnait ! le glas de toutes les choses heu-euses qui lui avaient fait enfin goûter à toute la lénitude de la vie. Au contraire, entendait-elle les musiques de régiments ? c'étaient des airs qui ntraînaient son cœur comme dans des cortèges le triomphes.

Elle ne pouvait pas, non plus, respirer certaines leurs. Elle avait des sensibilités étonnantes. Par xemple, elle ne pouvait plus voir des chiens gam-ader ; et quand elle marchait dans la rue, elle levait toujours prendre le trottoir de droite.

Truffaldin ayant un jour souri de ces manies, lle lui dit :

— Vous verrez, m'ami, quand vous m'aimerez omme je vous aime, vous verrez !

Non ! tout cela « dépassait » le comédien. On pouvait bien s'aimer sans chercher toujours midi à quatorze heures. Quel besoin, en vérité, de tout compliquer de la sorte !

Juillet s'écoula. Des jours torrides vidèrent la ville, jetèrent tous les commerçants notoires sur

les plages; et la troupe du théâtre dut, elle aussi s'en aller par les routes, jouer dans les petites villes du département et des départements limitrophes.

Ce furent des jours sombres pour Amélie. Elle ne pouvait songer à suivre *son* comédien; et ces voyages à quelques kilomètres semblaient être pour l'âme puérile de la libraire des voyages de circumnavigation, des expéditions tout au moins pour le pôle.

Truffaldin, lui, respirait.

Lesté de nombreux gilets de flanelle, de caleçons et de chemises, dons précieux d'Amélie, il devint, ivre de liberté, l'âme et l'âne de ce chariot de Thespis, qu'il entraîna, vraiment, par sa faconde et par son entrain.

On jouait dans des salles de fêtes de mairies, dans des écoles, dans des granges, au petit bonheur. On improvisait des décors, on se passait d'accessoires, on mutilait le texte autant que cela était indispensable pour un semblant de réussite. Les spectateurs, en général des petits boutiquiers et des citadins goguenards, se moquaient, du reste, de la mise en scène et du jeu des acteurs. Ils

venaient là, histoire de se divertir et de boire des verres de vin en fumant des pipes.

On donnait toujours les représentations le dimanche soir, afin de drainer les gens, las d'avoir passé l'après-midi dans des cafés, d'avoir brassé des cartes ou remué des dominos.

Les bons spectateurs ! c'étaient surtout des mines béates, satisfaites du train-train des jours ; des mines de ces provinciaux que n'inquiète guère parfois que le bref précis des échéances. Ils venaient là avec leurs « dames » et leurs enfants, tous endimanchés, heureux de cette petite fête en surcroît offerte dans la paix du jour de repos. Cela aussi avait pour ces consciences tranquilles un ragoût un peu de mauvais lieu ; car la province se figure volontiers que les comédiens sont tous des « débauchés » ; et, dans les nuits mornes, elle les « voit » brûlés par le feu de l'enfer, tous ces hommes et toutes ces femmes qui incarnent des héros ou des héroïnes de drames.

Tristes héros ! Des étoffes bizarres cachaient leur « dèche » profonde, comme les visages mentaient pour dissimuler l'ennui physique d'une pitoyable randonnée.

IX

AMÉLIE CONTRIBUE A AMÉLIORER LA GLOIRE DE TRUFFALDIN.

Pour la réouverture, en septembre, le directeur du Théâtre municipal, voyant la considération qu'avaient pour Truffaldin les notoires commerçants de la ville, eut l'idée géniale d'une soirée de gala au profit de l'illustre interprète de *Cyrano* qui, ainsi que le racontaient les folliculaires de l'endroit, « s'était taillé une large part de gloire dans la peau du lion ».

Il faut dire, toutefois, que Truffaldin, sans modestie, avait poussé à la roue tant qu'il avait pu, de façon que l'idée de son gala montât aisément la côte des hésitations et des craintes.

Aujourd'hui, c'était enfin chose décidée ; et Truffaldin, sans vergogne, avait remis entre les mains d'Amélie Dodicat un premier carnet de billets.

La grosse libraire montra alors tout ce que c'est que l'amour. Il s'agissait de son cher Truffaldin ; il allait enfin connaître la joie de posséder une importante somme d'argent ; Amélie fut héroïque.

On admire souvent les bonnes sœurs qui vont à domicile, dans les maisons grincheuses comme dans les autres, quêter pour quelque œuvre de secours ; eh bien ! Amélie dépassa toutes les bonnes sœurs de la terre par son zèle farouche à placer les billets.

Mieux, elle envoya Elodie, le commis et son mari chez des amis. Elle les admonestait s'ils revenaient bredouilles, n'ayant pu caser le moindre fauteuil. Elle les faisait repartir le lendemain ; et, harcelés, poussés à bout, surexcités, ils avaient de tels arguments, de telles plaintes de naufragés qui se raccrochent, que les familles enfin cédaient.

Du reste, les places se vendirent bien ; et le directeur put, satisfait, songer à un « clou ».

Certes, faire couronner en scène par toute la

troupe le buste de Truffaldin, c'eût été une chose louable et du plus sûr effet; car, assurément, le comédien était connu dans toute la ville; mais, à y réfléchir, cette manifestation ne serait-elle pas tant soit peu ridicule ? On couronne Molière, Corneille, Racine, Victor Hugo, voire même Frédérick Lemaître; mais Truffaldin, quelque considérable que soit son mérite, non !

Il y aurait donc seulement un couplet de circonstance lu devant le héros.

Mais qui allait écrire spécialement ce couplet ?

Ce fut encore en ceci que l'ardente Amélie se révéla femme de tête et d'organisation.

Qui écrirait le fameux couplet ?

Eh bien ! tout simplement Aristide, son mari ! Aristide Dodicat, le libraire, c'est-à-dire un des « cerveaux » de la ville.

Amélie enleva l'affaire en quatrième vitesse, le lendemain.

— Oui ! Aristide, j'ai songé que vous écririez une très jolie chose pour M. Truffaldin. Vous n'allez pas vous dérober, je pense ?

Et elle lui demandait cela, alors qu'il s'attardait à siroter son café.

— Je veux bien, mais !...

— Mais quoi ? il n'y a pas de mais qui tienne !

— Si ! Depuis bien longtemps je n'ai pas taquiné la Muse, alors je redoute un peu... !

— Non ! non ! cela ira tout seul ! Et il faut une chose très gaie, mais très solennelle aussi !

— Je tâcherai !...

— Il faut, Aristide, que vous vous mettiez sans tarder après cet ouvrage. Vous me lirez le couplet en question, n'est-ce pas ?

— Certainement, ma bonne Amélie !

— Allez ! allez vite vous enfermer dans la solitude inspiratrice de votre cabinet.

— Oui ! tu as raison !

Il aurait fallu voir alors le regard méprisant d'Amélie. Cette grosse femme adultère se donnait des airs de Catherine la Grande. Elle avait pitié de son ridicule époux ; et elle le toisait, majestueuse et corpulente.

— Pauvre homme ! lâcha-t-elle, en se versant une rasade de cognac.

Toute l'après-midi, Aristide piocha.

Il chercha une forme neuve de couplet, des comparaisons pas très usées. Il sauta presque de joie

en comparant Truffaldin à une grosse pivoine. Il écrivit, ratura et enfin il exécuta un petit « morceau », que la sévère Amélie voulut bien trouver parfait.

On le porta aussitôt au comédien.

Celui-ci, sans se faire prier, déclara que « ce couplet en son honneur était la plus belle palme accordée à son mérite ».

Vraiment, il était touché.

Amélie en eut un vif ravissement.

Par contrecoup, elle trouva, Aristide ayant du génie, qu'il ne méritait pas d'être malmené par elle; et, de ce chef, elle se promit, sinon de l'aimer, du moins de le ménager.

Quel triomphe quand on lirait à haute et belle voix ce couplet fameux!

Du reste, à y bien penser, Aristide Dodicat n'était pas le premier venu; c'était même un lettré très remarquable, si l'on voulait bien se souvenir de son *Traité de l'art d'enregistrer mnémoniquement les dates historiques*. Et puis, enfin, n'était-il pas aussi un architecte-jardinier absolument extraordinaire? Son jardin hors les murs ne contenait-il pas les arbres les plus bizarres, les

mieux découpés ? Et ce prénom cher : *Amélie*, ne figurait-il pas, tracé par toutes les fleurs à ras de terre ? au point qu'en la belle saison, c'était pour les bourgeois de Tours et surtout pour leurs invités une des curiosités à voir aux environs ?

Enfin, le fameux gala arriva, au soir d'une splendide journée qui avait bercé de bonheur toute la ville.

La salle était superbe.

Truffaldin connut l'ivresse d'un écrasant triomphe.

Il sanglota, comme un enfant trop ému, quand, devant lui, à dix pas de son nez, une dame de la compagnie récita le fameux couplet.

C'était un vrai morceau lyrique; on aurait pu le dire pour une arrivée de roi ou d'empereur. Le directeur du théâtre déclara que M. Aristide Dodicat était, sans barguigner, un autre Rostand; et il lui commanda, du coup, quatre à-propos pour les anniversaires de Corneille, de Molière, de Racine et de Victor Hugo.

Amélie, ce soir-là, découcha. La grosse libraire fit la fête. Elle chanta, but du champagne et fuma des cigarettes.

Elle se compromit.

Mais qu'importe ? Son Truffaldin n'était-il pas en jeu ? Et, pour ce héros de la grande comédie, ne devait-elle pas faire mille folies ?

Hélas ! qui dira jamais l'incertitude des sentiments amoureux ?

Imprudente et impudente, Amélie invita Truffaldin à « pénétrer » dans son intérieur, et elle le fit prier à dîner par Aristide.

Elle trouvait cela très « comédie moderne », et elle se félicita d'avoir osé ce geste brave.

Cependant, il se tourna contre elle : le libraire fit la conquête du comédien.

Par ses anecdotes de vieux routier, Truffaldin, de son côté, divertit Aristide.

Ils reconnurent, après deux dîners pris en commun, qu'ils sympathisaient tout à fait l'un pour l'autre.

Le libraire, avec les détails de son existence calme, avec les menus potins de sa librairie, représentait quelque chose de si tranquille pour le comédien que celui-ci en fut tout béat, tout reposé, tout confiant; et Truffaldin, vieil écumeur de routes, remuait l'âme d'Aristide d'une façon imprévue

en racontant les mille aventures de sa vie errante, de son métier exercé souvent dans les pires conditions.

— Encore une tasse ? demandait l'un.

— Je veux bien, mon cher Aristide ! répondait l'autre.

Et le café cimentait l'union des deux hommes.

— Un armagnac, à présent, pour vous réveiller ? demandait encore le libraire.

— Pas de refus, mon cher Aristide ! répondait encore le comédien.

Et le dîner se passait dans le bonheur à quatre, car la douce Elodie « buvait du lait » en entendant le vieux cabot raconter ses voyages.

Pour Amélie, c'était vraiment une heure au paradis quand, le dessert enlevé, Truffaldin partait à raconter ses prouesses théâtrales. Elle le dévorait des yeux. Comme il était solennel et beau !

Lui, tout à Aristide, maintenant, avec seulement de temps à autre une œillade à Elodie, il se moquait bien d'Amélie ; et cela fut bientôt si apparent que la grosse libraire ne tarda pas à « enrager ».

Aussi, quand Truffaldin était sur le point de partir pour gagner son théâtre, — juste le temps de s'habiller, disait-il — elle lui pinçait le bras, fortement, sournoisement, pour lui apprendre à être plus amoureux.

X

LA VIE ÉTAIT RÉGLÉE D'UNE FAÇON IMMUABLE DANS LA LIBRAIRIE DODICAT.

Amélie était la personne du monde la plus méthodique, la plus strictement attachée à ses coutumes. Elle n'avait pas eu de peine à discipliner de la même sorte son timide époux, qui ne pouvait, certes, passer, à première vue, pour un esprit indépendant et un tantinet révolutionnaire.

Heures du lever, heures des repas, heures du coucher, toutes les heures étaient militairement écoutées dès qu'elles sonnaient au lourd cartel de bronze qui paradait dans la salle à manger.

Elodie et le petit commis, malgré leur jeunesse, avaient été, eux aussi, enrégimentés par l'impitoyable maîtresse de maison.

Souvent, le commis, pour arriver à l'heure, devait engloutir à grosses bouchées le croissant qu'il prenait des mains de Mme Vicaire, la boulangère du théâtre, comme on l'appelait, parce qu'elle fournissait, à quatre heures, des petits pains chauds à messieurs les comédiens et à mesdames les comédiennes.

Et ce tableau de travail, farouchement suivi par toute la librairie Dodicat, produisait les meilleurs effets même dans l'esprit des habituels fournisseurs.

C'est ainsi que le boulanger, le laitier, le boucher se présentaient à des moments précis, toujours les mêmes, qu'apportaient les jours; et, à table, l'ordonnance même des plats ne variait pas pour toutes les semaines. Les saisons seules pouvaient quelque peu violenter le choix établi des mets; et encore, d'année en année, tout se reproduisait de la même façon, toujours, immuablement.

Aristide apprécia vite cette façon de faire. Ainsi, nul imprévu, nulle de ces surprises qui lassent et énervent. Tel jour de la semaine, on sait d'avance à quoi s'en tenir; c'est parfait! Excellente régula-

ité de la vie qui laissait au libraire tout l'esprit ibre pour relire ses bouquins, pour préparer quelue long travail qu'il présenterait un jour, non ans quelque fierté, à l'appréciation de messieurs es membres de l'Académie tourangelle.

Et Amélie, très forte, y gagnait la paix, la paix otale.

Ainsi, elle tenait Aristide à distance; car, bien ntendu, elle avait tout de suite dosé les expanions conjugales du petit homme. Il s'était bien, au lébut, rebiffé, ou, du moins, il avait risqué quelues timides observations; mais la farouche épouse vait d'une telle voix couvert les observations l'Aristide qu'il s'était retiré en mauvais ordre, attu et mécontent.

Puis le temps, bientôt, avait tout arrangé; et la ibrairie Dodicat offrait présentement l'exemple l'une maison modèle, dont les rouages, parfaiteent huilés, permettent un fonctionnement agréale et de tout repos.

Dans ces conditions, pas de ces pannes ridiules qui immobilisent pendant des heures; pas de es petits ennuis qui agacent à la longue le chaufeur le plus patient, parti, par exemple, de Paris

pour aller déjeuner au Havre, et que des riens conduisent, la nuit tombée, à peine à Rouen. Non ! la librairie Dodicat était, si l'on peut dire, une machine parfaitement au point, une machine de concours, une machine de Salon ?

Tout le monde se trouvait bien dedans. Cela, on pouvait aisément le constater.

La bonne, la première, une femme de cinquante ans, qui avait été autrefois sage-femme, se félicitait tous les jours d'être tombée dans une telle Thébaïde ! Enfin ! il y avait donc une maison où les sauces ne risquaient pas de tourner sous les perpétuels coups de vent d'une maîtresse affairée, bousculante et trépidante ! On rencontrait donc quelquefois des patrons amènes et courtois !

La jeune Elodie, aussi, était contente.

Dans la petite chambre blanche, sous le toit, où elle avait accumulé des bibelots niais, tels que figurines, vases à fleurs, etc., gagnés aux tournevires des foires, elle voyait s'écouler les jours avec la placidité d'une oisonne à laquelle on n'arrache pas les plumes du ventre. Et quant au commis, le jeune Bondon, s'il regrettait, parfois, par les beaux soleils, de n'aller point s'amuser à la cam-

pagne, il se disait, pour patienter, que, certes, les jeunes potaches de son âge sont bien plus malheureux, enfermés entre les quatres murs d'un lycée.

La librairie Dodicat offrait donc, incontestablement, un nid douillet et sûr à toute âme jusqu'à ce jour sacquebutée par les injustices du sort.

C'est dans ce nid, ouaté à souhait, que Truffaldin allait se pelotonner, décidé à n'en plus sortir que pour les répétitions et les représentations au grand Théâtre municipal.

XI

AMÉLIE CONNAIT DES JOURS SOMBRES.

Dès que le comédien, d'ailleurs, apparaissait, Amélie ne manquait pas de se dire que c'était pour elle, assurément, qu'il se montrait aussi assidu; et elle entretenait son bonheur avec les ménagements les plus doux, les plus circonspects.

Quelle joie, lorsque, le soir, sous la lampe, les fois qu'Il ne jouait pas, on entamait une partie de cartes, de dominos ou un loto qui permettait à tous de débiter les plus délicieux et les plus surannés des calembours! Quel bonheur, quand Amélie, l'œil attendri, le reposait sur la face béate de *son* comédien!

Elodie préparait le thé, les petits gâteaux ; et la bonne soirée se déroulait dans les nuages de fumée de la pipe de Truffaldin, — une belle pipe en écume, cadeau d'Amélie, et qui représentait une main de femme tenant un œuf.

Aristide et Truffaldin devinrent bientôt de véritables amis.

Pour un oui, pour un non, le comédien, dans la journée, entra bientôt dans la boutique ; et, sans gêne, il s'installait près de la caisse, causait à en étourdir, après avoir tiré en signe d'amitié une des oreilles du jeune Bondon.

Vite, Amélie descendait alors de sa chambre, et on faisait des projets pour passer agréablement l'hiver qui se signalait déjà, car, à la Toussaint, il neigea abondamment.

— Vous savez, monsieur Truffaldin, disait Amélie, onctueusement, une tasse de thé bien chaude vous attend toujours !

— Avec grand merci, chère madame ! répondait le comédien.

— Notre ami sait bien qu'il est ici comme chez lui ! ajoutait Aristide, gentiment.

Mais alors Truffaldin accorda beaucoup moins

de rendez-vous à la libraire, et cela enragea la voluptueuse Amélie. Elle dut se contenter trop souvent de quelques baisers échangés à la dérobée. Ce n'était pas tenable !

Un jour, se trouvant seule avec Truffaldin, elle essaya de l'écarter un peu de la librairie.

— Songez, mon ami, quel supplice est le mien ! lui dit-elle. Vous voir, vous entendre et ne pas vous presser sur mon cœur !

— Je comprends bien, ma chérie ! ripostait le comédien. Mais, ne vaut-il pas mieux nous voir tous les jours ainsi, plutôt que dans des rendez-vous pris sur notre temps à chacun de nous; et, de plus, je suis un homme d'intérieur, moi, tu le sais bien ! Je n'aime guère ces chambres d'hôtel où nous nous retrouvions jadis ! Ma dignité... !

— Eh ! que vient faire ici votre dignité ! reprenait l'amoureuse libraire. Parlons de notre amour. Je suis au supplice, moi ! Croyez-vous qu'il soit drôle pour moi de vous voir en tête à tête avec Aristide, plongés tous deux dans les méditations que suggère le jeu de dames ? Mettez-vous à ma place, mon ami !

— Mais, chère amie, je suis ainsi toujours près de toi, voyons !

— Ce n'est pas comme cela que je vous voudrais !

— Et comment donc me voudrais-tu ?

— Sur mon cœur ! vous ai-je dit.

— Mon Dieu ! chère amie, comme tu compliques tout ! L'amour doit être simple !

— Pas du tout, Truffaldin ! et vous me faites beaucoup de peine en disant cela.

— Vraiment ! Je ne désire pourtant point être la cause de ton infortune !

— Aimez-moi, alors ! aimez-moi !

— Mais je vous aime, chère amie !

— Oh ! pas comme cela !

— Et comment ?

— Mais avec fougue, avec emportement, avec rage !

— Ah !

— Oui ! je sens en moi, quand je suis près de toi, l'âme de toutes les héroïnes d'amour : je suis Béatrice, la Fornarina, Juliette et Marguerite !

— Pourvu que tu ne sois pas Messaline ! ricanait Truffaldin.

— Mais si ! Je suis Messaline ! Je suis Lucrèce Borgia !

— Diable ! gare aux meurtres !

— Ah ! ne plaisantez pas, mon ami ! Je suis une femme à bout de forces !

— Pourtant, tu te portes bien !

— Vous ricanez ! Ah ! mon Dieu ! faites qu'il souffre comme moi !

— Grand merci !

— C'est vrai, mon ami ! Je suis outrée !

— Embrasse-moi, va !

— Tiens ! tiens ! et je me donne toute ! grand méchant, va !

Et la libraire s'effondrait sur la poitrine de son amant.

XII

TOUT PASSE, TOUT CASSE, TOUT LASSE.

Les jours suivants, Truffaldin comprit qu'il devait ménager un peu Amélie. Car, enfin, s'il la fâchait, adieu les chers apéritifs, les bonnes soirées avec Aristide, les douillets entretiens qui le ravissaient !

Puis, en somme, à y bien réfléchir, Amélie n'était point trop encombrante. Elle était plus sentimentale que hussarde ; et il était aisé de la manœuvrer en lui racontant des fadaises plus sucrées que bonbons fondants. Le tout était de glisser dans la conversation, à propos, des histoires de clair de lune, d'oiseaux, de barques vénitiennes et de chants nocturnes.

Truffaldin en joua de toutes ces rengaines; et novembre ainsi s'écoula.

Le samedi, toute la librairie assistait au triomphe du comédien dans une baignoire louée à demi-tarif. On invitait les amis; et l'on s'entassait dans l'étroite loge.

Amélie, au premier rang, paradait, heureuse. Il lui semblait que toute la salle désirait son favori. Elle fermait de temps en temps les yeux pour mieux entendre, pour mieux « savourer » la chère voix qui lançait au cintre les grandes tirades du répertoire.

Comme Il était beau, de plus en plus ! L'amour est vraiment aveugle; car, en réalité, Truffaldin devenait de jour en jour plus ridicule et plus grotesque; et l'on ne se gênait pas pour le dire, tout haut.

Mais Amélie n'entendait pas ces calomnies.

Elle le voyait toujours dans son pourpoint de velours, détachant d'un coup sec du jarret la rapière qui le gênait; elle le voyait tout moustachu sous le large feutre dont la longue plume balayait le sol.

Comme il arpentait avec décision, avec fermeté

toute la scène ! Le fait est que Truffaldin avait, à défaut de talent, un aplomb formidable qui en imposait ! Il n'y en avait pas un comme lui pour se présenter, noblement, devant une reine du répertoire !

Il n'aimait pas, d'ailleurs, la comédie moderne. Il n'adorait que ce qu'il appelait « la superbe quincaillerie du romantisme ». Quand une actrice lui disait en scène : « Vous êtes mon lion superbe et généreux ! », alors, ses yeux devenaient furibonds, et ils lançaient de véritables éclairs. C'était vraiment le démon du romantisme qui le possédait alors !

Aussi, comme il donnait la réplique ! Cela sortait d'une poitrine profonde; et, instinctivement, on pensait aux premiers grondements de l'orage. Cela, il n'y a pas de doute, faisait un effet stupéfiant sur le public.

Son personnage préféré, c'était *Hernani*. C'était dans ce rôle qu'il était assurément le plus grotesque, c'est pourquoi il le chérissait; mais, bien entendu, tout le répertoire du grand Frédérick ne lui faisait pas peur. Souvent il en débitait des passages entiers dans la boutique d'Aristide, et

avec de tels fracas que tous les auditeurs (il y avait quelquefois des clients) en restaient frissonnants. Ça, on ne pouvait pas le nier : le bougre avait un coffre d'une sonorité extraordinaire.

Quand il était lancé comme cela, Amélie demeurait hypnotisée, en proie à une sorte de terreur sacrée. Truffaldin devenait dieu; et elle eût voulu, à ce moment même, qu'il la prît sous son bras et qu'il l'emportât vers les régions célestes où tout est blancheur, beauté et volupté.

Le jeune commis de la librairie ne partageait pas, lui, le même enthousiasme. Il trouvait, avec Elodie, que le comédien était un vrai « rasoir ». Alors, souvent, au bon moment d'une tirade, quand Truffaldin était emporté à cent vingt à l'heure, le jeune Bondon, sans crier gare, lâchait tout à coup une pile de bouquins. Cela coupait net l'effet; car Aristide se précipitait sur ses chers volumes; et Amélie, blanche de colère, invectivait aussitôt le « jeune et déplorable idiot, dont on ne ferait rien, jamais, décidément ! »

Le seul que cela ne touchait point, c'était Truffaldin ! Car, lui, il débitait sa « petite salade » pour vivre; mais, au fond, il préférait à tout son

art une bonne partie de cartes dans un coin discret de café, bien au chaud quand c'est l'hiver, bien au frais quand l'été est venu. Seulement, il ne le disait pas trop et tout haut, car il faut toujours laisser croire aux gens un tas de choses.

Pendant tout le mois de décembre, Truffaldin vint régulièrement déjeuner à la librairie. Il arrivait, congestionné, à force d'avoir empilé sur son dos des vêtements. En fredonnant un air, il retirait ses « caoutchoucs », encore un don d'Amélie, toujours soucieuse de la santé de son cher comédien.

La neige tomba beaucoup cette année-là. Alors, Amélie redoubla pour Truffaldin de soins et d'attentions. C'est ainsi qu'elle l'obligea à porter, malgré son obésité, tricots sur tricots.

— Couvre-toi, mon chéri ! lui disait-elle. Une indisposition est bien vite arrivée.

— Oui ! mais en attendant tu m'étouffes !

— Mais non ! mais non ! Ah ! le grand enfant qui ne veut pas que *sa* mère le soigne, le dorlote !

— Allons ! je me laisse faire ! opinait-il.

— Je crois bien que tu vas te laisser faire ! Tu crois, chéri, que si ta mère vivait encore, elle ne serait pas la première à te dorloter comme je le fais ?

— Mais si ! mais si !

— Tu vois bien ! et je suis sûre que ta mère, si elle me voit, la pauvre chère femme, je suis sûre qu'elle m'approuve !

— Ah ! flûte !

— Oui ! la pauvre chère femme, elle me dit, va, que je fais bien de t'aimer !

Et la libraire soupirait, largement.

Truffaldin était à bout.

La sottise d'Amélie l'effondrait.

Comme elle était « romance », décidément, cette grosse femme ! C'était à ne pas le croire ! Elle était idyllique, bocagère ! Les petits oiseaux, à tout propos, venaient picorer dans sa conversation ; et, quand le crépuscule tombait, lorsque la journée finissait dans de la mélancolie, l'âme d'Amélie devenait une nécropole !

C'était à fuir, vraiment !

Il était alors tellement question de morts, de tombes, de couronnes et d'inscriptions à graver,

que l'on se croyait chez un marbrier, dans son magasin.

Truffaldin sentait qu'il en devenait « marteau ».

Les crises de volupté d'Amélie étaient aussi quelque chose de troublant.

Un abus de lectures, de romans feuilletons dévorés même la nuit, à la clarté d'une lampe à l'huile, lui avait complètement sacquebuté la cervelle.

Un soir, comme elle se trouvait seule dans la boutique avec Truffaldin, elle lui dit, après avoir laissé tomber quelques paroles tristes :

— Si tu voulais, ami, nous partirions loin d'ici !

— Mais où, mon Dieu ?

— Vers une ville où nous pourrions enfin nous aimer dans la beauté du décor, tiens, à Venise, par exemple. J'ai lu que c'était très beau, dans ce pays-là !

— Pas l'hiver, ma chère ! plaisanta Truffaldin.

— Oui, m'ami ! mais on attendrait à peine la venue du printemps. On passerait ces deux mois qui restent de l'hiver à préparer notre voyage.

— Voyons, tu ne peux pas quitter ton mari ! tu n'es pas raisonnable ! Il ne nous gêne pas, le pauvre homme, sois juste !

Cela fit éclater Amélie.

— Alors, pour toi, ce n'est rien, cette vie en partie double, ces perpétuelles attentes et cet homme qui est continuellement entre nous deux ! Tu crois qu'il comprend qu'il devrait quelquefois s'en aller, nous laisser seuls, comme ce soir, — comme ce soir que le hasard seul nous donne !

Et sa voix se fondait.

Lui, hélas ! il n'était pas du tout à l'unisson. Il dit, simplement :

— Amélie ! tu bats la campagne ! Je ne me vois pas du tout t'enlevant à ton mari, et t'emmenant dans la malle-poste ! Va, une bonne pipe au coin du feu, — et une bonne amie comme toi ! s'empressa-t-il d'ajouter, ça vaut tous les pays du monde !

— Mais comment peux-tu dire cela ? interrogea douloureusement Amélie.

— Mais parce que je le pense ! et puis, d'abord, on a le temps de voir venir ; on n'y est pas encore au printemps !

La crise devait éclater, elle éclata :

— Ah ! tu ne m'aimes pas ! tiens ! tu es un sans cœur ! un égoïste ! Ah ! les hommes !

— Enfin, voyons, Amélie, dit Truffaldin, tran-

quillement, tu ne supposes pas que je vais te suivre toujours, même quand tu dis des bêtises comme celle que tu viens de proférer. Si tu veux voyager, toi, voyage ! Moi, je reste !

— Mais si je te demande cela, m'ami ! c'est parce que je sais que le voyage, que la vue de nouveaux pays me donneront encore plus de force pour t'aimer ! Je t'aurais, seule, devant la nature ; je t'embrasserais enfin à la face de Dieu !

— Bigre !

— Ah ! ne plaisante pas ! Je souffre, douloureusement, si tu savais !... oh ! viens ! viens en Italie !

— Non ! je n'aime pas les musées, et on dit que partout c'est plein de tableaux, dans ce pays-là !

— Mais tu ne serais pas forcé de les voir ! tu ne verrais que ma bouche, mes yeux, toute moi, m'ami !

La boutique était à peine éclairée par une petite lampe à huile. Le jeune Bondon allait fermer.

La libraire, le cœur déchiré, prit la main de Truffaldin.

Il laissa sa main, longtemps, dans celle d'Amélie. Ainsi se calma le flux des paroles douloureuses

que la grosse libraire n'aurait pas manqué de proférer.

Elle touchait cette chère main; elle la massait, et elle la portait de temps en temps à ses lèvres.

Elle pensait : comme la vie serait belle aux côtés de cet homme, maintenant plus que jamais ! Pourquoi ne voulait-il pas la suivre dans un pays lointain ? Pourquoi n'essayait-il pas de vivre au moins pendant quinze jours, seul avec elle, dans une ville d'amour ? Pourquoi ? pourquoi ?

Son cœur se gonflait. Elle avait envie de pleurer. Mais il se moquerait d'elle; elle refoula ses larmes.

Lui, de son côté, il se disait : « Quelle sotte idée j'ai eue d'entrer dans la librairie aujourd'hui ! Me voilà emprisonné, forcé de subir la tendresse de cette vieille folle, alors que je serais si bien en train de déguster le pernod avec les camarades !

— A quoi penses-tu, cher amour ? demanda-t-elle.

— A toi, ma chérie ! répondit-il, sans hésiter.

— C'est bien vrai ?

— C'est bien vrai !

— Oh !oui ! n'est-ce pas ? car il ne faudrait pas me tromper, m'ami ! Je suis si confiante en toi !

— Tu as raison, va ! Je suis une bonne pâte !

Pour sauver Truffaldin, le libraire entra. Il jeta, dès le seuil :

— Ah ! je vous y prends à faire la cour à ma femme !

— Ah ! farceur, va ! riposta l'autre, en ricanant. Eh bien, quoi de nouveau ?

— Je suis content ! je suis content ! Si tu savais, ma bonne Amélie !...

— Je ne sais rien, et je ne veux rien savoir !

Et, se levant, brusquement, elle sortit en claquant la porte.

— Qu'est-ce qu'elle a ? interrogea le petit homme.

— Bah ! et Truffaldin pirouetta sur ses talons.

— Oui ! il ne faut pas trop faire attention !... eh bien, vous, mon cher ami, écoutez-moi !

— Je vous écoute !

Le libraire était hilare.

— Mon cher, je viens d'acquérir dans une vente, après décès, un lot de bouquins mirobolants ! oh ! mais des merveilles, alors !

— Veinard !

— Je vais vous montrer ça, venez, mon cher ami.

— Je vous suis !

Et les deux hommes grimpèrent le petit escalier en colimaçon qui conduisait de la boutique au premier étage.

XIII

LES IDYLLES NE SONT PAS ÉTERNELLES.

Les jours suivants, Amélie fut insupportable. Etait-ce la tristesse de l'hiver ? tout un mois de janvier sous la neige? Toujours est-il que le pauvre Truffaldin se demanda plusieurs fois, en se réveillant, s'il irait déjeuner chez le libraire.

D'ailleurs, ses camarades avaient connu par le menu sa liaison avec Amélie ; et cela n'avait point été fait pour rehausser son prestige.

Les comédiens, en bloc, étaient un peu indignés de voir que l'un d'eux s'acoquinait avec une grosse femme ridicule, qui avait plutôt des airs de cantinière sur le retour que des allures d'amante ; et,

ma foi, très carrément, pendant les répétitions, ils avaient blagué leur camarade.

Celui-ci avait juré comme un beau diable qu'il n'en était rien, que toute cette histoire avec la libraire n'était qu'une farce, qu'une mystification inventée à plaisir; mais alors, comment expliquait-il qu'il était toujours fourré dans la boutique ?

Mais, au fond, du reste, il était bien libre de faire ce qu'il voulait; et, au bout de quelque temps, on le laissa tranquille.

N'importe ! le coup avait été bien porté, et Truffaldin en garda la blessure.

Aussi, Amélie tomba bien mal en recommençant ses doléances. Ah ! oui ! elle ne trouva point, cette fois, un bon bougre prêt à l'entendre et à tout supporter.

Truffaldin avait encore dans les oreilles les railleries de ses camarades : il fut odieux.

Il déclara à Amélie qu'elle l'agaçait avec ses perpétuelles jérémiades, que si elle avait à se faire plaindre, elle pouvait s'adresser ailleurs; que, pour son propre compte, il allait tâcher de trouver ailleurs une amie plus courtoise et surtout plus gaie !

C'était la première fois qu'Amélie voyait chez Truffaldin les effets d'une telle révolte. Elle l'avait écouté, les bras ballants, les yeux stupéfiés, la bouche ouverte. Quand il eut fini, une crise de sanglots la terrassa, et elle bégaya des mots sans suite :

— Ah ! le… misérable !… Dieu !… Oh !… qu'ai-je fait ?… Lâche !… lâche !…

Mais comme il se dirigeait vers la porte pour sortir, après avoir enfoncé son feutre sur sa tête, d'un air résolu, elle s'accrocha désespérément après lui :

— Non ! reste !… reste !… oui ! m'ami ! j'ai tort ! je te fatigue avec mes exigences ! C'est assez naturel que tu ne m'aimes pas comme je t'aime ! Tu es un homme, toi ! tu as une existence bien plus prise que la mienne ! Va ! je vais bien t'aimer, à présent, autrement, autrement !

Truffaldin était bon. Il retira son feutre.

— C'est vrai, ça ! Tu te lamentes ! tu pleures toujours ! Tu te trompes si tu crois que c'est agréable pour un homme de voir toujours un tel spectacle !

— Oui ! oui ! tu as raison ! Je vais changer,

m'ami ! Je vais être pour toi une autre femme ! Tiens ! je ris, à présent ! je suis toute joyeuse de t'avoir repris, de savoir que je vais te faire une existence enfin bien douce, bien joyeuse, celle que tu mérites ! Tiens, m'ami ! Je saute, je danse !

Et la grosse libraire battait des entrechats, quand Elodie entra.

La jeune fille allait sortir en ville. Elle était vraiment jolie. Truffaldin la dévorait des yeux. Quel morceau de roi !

Il ne put s'empêcher de lui dire :

— Mademoiselle ! si vous le voulez, je vous ferai faire du théâtre. Avec une jolie frimousse comme la vôtre !

Elodie rougit. Amélie lança à Truffaldin un regard chargé de haine jalouse. Il ne le vit pas et il continua :

— Oui ! quelle jolie soubrette vous feriez ! Vraiment, il faut venir demain trouver le directeur du grand Théâtre, et nous verrons à commencer votre apprentissage. Vous voulez bien, mademoiselle ?

— Je verrai, monsieur ! répondit Elodie, d'une voix douce.

— Oui ! on verra !

C'était, cette fois, Amélie qui répondait, d'une voix plutôt sèche et dure.

Aussi, quand Elodie fut sortie, s'empressa-t-elle de dire à Truffaldin qu'il devait abandonner ses projets touchant Elodie ; la jeune fille ne ferait jamais de théâtre !

Tout le mois de février, Truffaldin déjeuna à peine à la librairie Dodicat. Il prétexta des répétitions qui le prenaient dès dix heures du matin et qui ne lui laissaient aucun répit jusqu'à cinq heures.

Ce furent des moments lourds pour Amélie. Seule en tête à tête avec Aristide (Elodie était allée chez une parente à Rochecorbon, près de Tours), Amélie ne s'amusa point.

Le libraire n'avait jamais été un plaisantin, mais Truffaldin savait le réveiller. Privé de son fidèle compagnon, Aristide fut morne. C'était à le renvoyer à la cuisine dès le premier plat.

Alors Amélie eut des fantaisies : elle se fit servir dans sa chambre, prétextant des migraines au moindre dérangement, au moindre bruit.

Puis elle eut des sautes de religion. On la vit à

l'église, en dehors des offices; elle eût voulu soigner des pauvres; elle n'osa point toutefois monter « voir » des infortunes qu'on lui signalait.

Et on devait être bon ! Le jeune Bondon, avec surprise, vit Amélie lui sourire. Elle lui demandait, le matin, de ses nouvelles. Elle lui donnait à lire ses feuilletons. Elle l'appelait dans sa chambre pour qu'il lui fît la lecture. Il commençait d'une voix lente, puis voulait aller plus vite, s'embrouillait; ou, gagné par la chaleur du feu, il ânonnait, ânonnait, et finalement s'assoupissait, la bouche grand'ouverte. Amélie excusait tout; et il lui arrivait de prendre la main du jeune Bondon et de murmurer : « Pauvre enfant ! pourvu que la vie ne te fasse pas souffrir, toi ! »

Certes, Amélie devenait affreusement mélancolique. Elle sentait que Truffaldin lui échappait, malgré toutes les excuses qu'elle lui trouvait; et cela c'est horrible : Aimer ! et n'être pas payé de retour !

Elle s'en rendait compte : elle l'avait lassé à force de trop d'amour. Les hommes, répétait-elle, veulent qu'on les aime à petites doses ! Elle savait bien cela; mais comment calmer les soulèvements

d'un grand amour, pareils aux fracas d'un Stromboli ou d'un Etna ?

Elle essaya quelques manières nouvelles.

Quand Truffaldin venait maintenant, elle l'accueillait toujours avec légèreté, avec des rires forcés, avec un entrain endiablé.

— A présent, elle se fiche de moi ! se disait Truffaldin.

Il n'aimait pas l'amour triste, mélancolique, chargé de pensées et de souvenirs; l'amour des clairs de lune dans les cimetières; eh bien ! elle lui servirait l'amour léger, à la mousse de champagne, l'amour aux castagnettes et aux tambours de basque !

Il n'aimait pas les attitudes dolentes; eh bien ! elle lui servirait l'amour danseur, les trémoussements de ventre des fameuses bayadères !

— Elle devient folle ! se dit alors Truffaldin quand il la vit se trémousser.

Oh ! alors, il ne fallait point s'attarder !

Il avait, du reste, jusque par-dessus les épaules de cette grosse femme sur le retour que Vénus travaillait. On avait eu parfaitement raison de le plaisanter à ce sujet. Encore, quand Amélie se tenait

dans des limites raisonnables, la vie était possible; mais à présent qu'Amélie devenait une danseuse égrillarde, non ! cent fois non ! ce n'était plus tenable !

Certes, il regretterait son bon ami Aristide. Ah ! le brave homme ! pas très fort aux cartes, un peu « daim » aussi pour beaucoup d'autres choses de la vie, mais, un brave, brave homme, au fond !

Alors Truffaldin chercha le moyen de s'évader.

Quitter la ville ? Ce n'était pas aisé. La saison battait son plein, et le directeur ferait un tas de chichis bien qu'il ne fût engagé qu'au mois.

Rester dans la ville et cesser de voir Amélie ?

Solution pas commode. Qui sait si la dolente créature, puis dansante amoureuse, ne se révélerait pas maintenant telle qu'une féroce Gorgone ?

Il prit, après maintes réflexions, le parti de traîner la chose en longueur.

Il n'alla plus qu'une fois par semaine chez les Dodicat; et il ne voulait point voir les yeux fatigués d'Amélie, qui ne dormait plus.

Il se plaignit d'être malade. Fâcheuse inspiration : Amélie s'offrit, éperdument, dans un coin de porte, à le soigner.

Décidément, il ne s'en tirerait pas !

Il fut sauvé, alors qu'il n'attendait plus rien du ciel.

Ce fut elle, Amélie, qui, minée, tomba gravement malade, et elle prit le lit.

Elle eut le délire. Elle continua à aimer Truffaldin, car elle l'appelait toujours de la façon la plus tendre.

Il lui adressa des fleurs.

Il trouva ce geste magnifique, et il en fut suprêmement orgueilleux.

Elle était très malade. Elle ne comprit pas quand Aristide, en pleurs, lui dit que ces fleurs étaient envoyées par leur ami Truffaldin.

Elle prit les fleurs et, rageusement, elle les jeta dans le feu.

Puis elle les regarda se consumer !

C'était tout leur amour qu'elle avait détruit.

Au printemps, quand elle se leva, elle ne demanda même point des nouvelles de Truffaldin.

Lui, il était parti pour l'Algérie, en tournée.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

I

HISTOIRE DE DEUX CLOWNS ET D'UNE PETITE ÉCUYÈRE

II

HISTOIRE D'UNE COMMERÇANTE DE LA VILLE DE TOURS ET DE L'ILLUSTRE COMÉDIEN TRUFFALDIN

Paris. — Imp. E. Desfossés, 13, Quai Voltaire